

**Herbert SPENCER (1889)**

***Autobiographie***  
**Naissance de l'évolutionnisme libéral**  
**CHAPITRES I À XIX**

Traduction de l'Anglais et résumés par Henry de Varigny, 1907

Un document produit en version numérique par Diane Brunet, bénévole,  
Courriel: [jmt\\_brunet.diane@videotron.ca](mailto:jmt_brunet.diane@videotron.ca)

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"  
Site web: [http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques\\_des\\_sciences\\_sociales/index.html](http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html)

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque  
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,  
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Site web : page web :

<http://www191.pair.com/sociojmt/>

Cette édition électronique a été réalisée par Diane Brunet, bénévole, à partir de :

Herbert Spencer (1889)

## **Autobiographie.** Naissance de l'évolutionnisme libéral

Traduction de l'Anglais et résumés par Henry de Varigny, 1907

Une édition électronique réalisée à partir du livre de Herbert Spencer (1889), **Autobiographie**. Naissance de l'évolutionnisme libéral. Traduction de l'Anglais et résumés par Henry de Varigny, 1907. Paris : Félix Alcan, 1907.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format  
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée le 25 mai 2002 à Chicoutimi, Québec.

Le long et fort pénible travail de correction a été réalisé par mon épouse, Diane Brunet. Sans sa remarquable contribution, je n'aurais pas été capable de réaliser cette édition numérique puisque le livre original était d'une qualité médiocre au niveau de l'impression, ce qui a entraîné une quantité astronomique d'erreurs de reconnaissance de mots.



# Table des matières

## PREMIER FICHIER (1 DE 2)

[Avant-propos](#) par Herbert Spencer

Chapitre I : [Origines et grands-parents](#)

Intérêt relatif des généalogies. Tendances générales de la famille Spencer. Le grand-père d'Herbert Spencer. Oncles et tantes : leurs caractères. Traits communs

Chapitre II : [Parents](#)

William George Spencer. Son caractère. Souvenirs qu'il a laissés. Ses originalités. Harriet Holmes : ses caractéristiques mentales.

Chapitre III : [Enfance et jeunesse](#) (AET. 1-13)

Souvenirs d'enfance. Impressions. Liberté extrême. Promenades, distractions. Châteaux en Espagne : leur utilité. Caractère. Mépris de l'autorité. Zoophilie. Résultats de la première éducation. « Aide-toi toi-même ». La notion de causation naturelle

Chapitre IV : [Un voyage et une équipée. Adolescence À Hinton](#) (AET. 13-16)

Une visite. Herbert Spencer confié à son oncle Thomas. Un désespoir d'enfant. Une évasion. Tout s'arrange. Les études d'Herbert Spencer. Une discussion sur l'inertie. Qualités et défauts. Le premier écrit d'Herbert Spencer. État physique et corrélations morales. Réflexions sur la première éducation, ses avantages et ses défauts

Chapitre V : [Un faux départ. Spencer devient ingénieur](#) (AET. 16-20)

Quelle carrière adopter ? La Pédagogie : le pour et le contre. Réflexions sur ce que doit être l'éducateur. Offre d'une place dans les chemins de fer, Souvenirs sur les débuts des chemins de fer. Fonctions d'Herbert Spencer. Ses distractions, ses lectures. Projets d'inventions. Milieu et camarades. Le danger de porter des pronostics. Les maladroitures de Spencer. Son esprit critique. Inventions déjà faites. Idées religieuses

Chapitre VI : [Quelques mois à Powick. Période nomade](#) (AET. 20-21)

Premières intentions philosophiques. Sur l'orthographe et sur le style. Une ébauche d'idylle. Rêves d'avenir. Études géologiques. Projets de machine électro-magnétique. Un trait de caractère

Chapitre VII : [Retour à Derby. Une visite et ses conséquences](#) (AET. 21-22)

Raisons pour laquelle Spencer quitte le chemin de fer. Projet de machine, irréalisable. Étude de la botanique. Confection d'un herbier. Amitié avec Edward Lott. Une excursion. Première impression devant la mer. Chant choral. Spencer dessinateur et portraitiste. Un portrait phrénologique de Spencer. Spencer rédige douze lettres politiques et philosophiques. Ébauches d'idées qui seront développées plus tard. Leur portée pour l'œuvre ultérieure.

Chapitre VIII : [Retour au foyer paternel. Une campagne à Londres. Retour à Derby](#)

Un projet de langue universelle. Les systèmes décimai et duodécimal. Agitation politique à propos de l'extension du suffrage universel. Projet, de poème. Vues sur la conscience. Sympathie et Justice. La « véritable sphère du gouvernement ». Un billet de Carlyle. Visites aux musées. Opinions artistiques. Jugement sur Turner. Les contrastes. Le rythme dans l'estimation des hommes et des œuvres. Lectures diverses. À propos d'Emerson. Projets d'invention : la montre plate, une presse à imprimer. Entrée dans le journalisme.

Chapitre IX : [Journalisme. Un projet de chemin de fer](#) (AET. 24)

Spencer à Birmingham. Deux mots sur J. Sturge. Sur la Critique de la *Raison pure*. La collaboration de Spencer au Pilote. Interruption. Spencer de nouveau dans les chemins de fer. Début de l'amitié avec les Potter. Goûts en matière de poésie. Le *Prométhée déchaîné*. L'Iliade et les sentiments qu'elle provoque chez Spencer. Poésie de source et poésie de pompe. Opinions sur le mariage. Ce qu'il devrait être.

Chapitre X : [Un séjour à Londres. Encore les chemins de fer](#) (AET. 25-26)

Spencer à Londres pour affaires de chemins de fer. À l'Opéra. Opinions sur la musique d'opéra. Les invraisemblances du genre. Une rupture d'amitié pour cause religieuse. Goethe. Carlyle. Émotion et volonté. À propos de spéculations financières. Fin de la carrière d'ingénieur. Spencer y aurait-il réussi ?

Chapitre XI : [Inventions. Attente](#) (AET. 26-28)

Idées d'inventions. Projet d'un livre. Une épingle à relier. Ébauche de la Statique sociale. Idées sur la nomenclature des couleurs. Une machine à raboter.

Philosophie de la Vie. La vertu n'est pas toujours récompensée. À propos de Brunei. Quelques lettres politiques. Rentrée dans le Journalisme. Un bilan.

Chapitre XII : [Journalisme à Londres. Publication de la statique sociale](#) (AET. 28-30)

Spencer sous-directeur de *l'Economist*. Ses fonctions. Impressions de théâtre. Don Juan. Les Huguenots. Agnosticisme. Une expérience végétarienne. Raisons pour y mettre fin. Sur Ruskin. Le livre avance. Quel en sera le titre? Publication. Une critique de la *Statique sociale* par l'auteur même. Un projet de mariage. Les préjugés du vulgaire à l'égard des philosophes

Chapitre XIII : [Une année de repos](#) (AET. 30-31)

Du mariage. Un projet d'expatriation : ses avantages et ses inconvénients. L'exposition de 1851. Entrée en relations avec Lewes. Rapports avec Carlyle. Combativité et esprit de contradiction de ce dernier. Un portrait de Carlyle. Projets d'essais

Chapitre XIV : [Une année mieux remplie](#) (AET. 31-32)

Publication de *l'hypothèse du Développement* et de la *Théorie de la Population*. Germe de l'idée de sélection. Amitié avec George Eliot. Portrait de celle-ci : son caractère, son intelligence. Spencer décrit sa méthode de travail. Amitié avec Huxley. Un mot de Huxley sur Spencer. Sur la philosophie du style

Chapitre XV : [Un changement de situation. Vacances](#) (AET. 33)

La vraie place du travail dans la vie : idées fausses qui règnent à cet égard. Herbert Spencer hérite de son oncle Thomas. Il quitte *l'Economist*. De la certitude. Un article sur les méfaits de l'intervention de l'État. Les maux causés par le gouvernement. Excursion en Suisse. Sur le paysage de la Suisse. Mauvais effets physiques de ce voyage. Une tentative de conversion.

Chapitre XVI : [Articles pour revues](#) (AET. 33-34)

L'essai sur la *Méthode en Éducation*. Conception générale de ce travail. Considérations sur la liberté. Extrême réglementation de la vie chez les sauvages. Essai sur *les manières et la mode*. Sur Auguste Comte. En quoi Spencer s'en éloigne. Les origines de la Science. Un article sur *La Morale et la Politique des chemins de fer*.

Chapitre XVII : [Le second livre](#) (AET. 34-35)

Spencer commence la *Psychologie* à Tréport. Impressions de Paris et de Saint-Malo. Rencontre de Louis Blanc. Publication des *Principes de Psychologie*. Spencer critique lui-même son œuvre. Indifférence du public

Chapitre XVIII : [Dix-huit mois de perdus](#) (AET. 35-36)

Spencer se retire à la campagne. Incuriosité des ignorants. Du mariage. Zoophilie. Visite à Victor Hugo. Observations sur les poissons et sur les mouches artificielles. A Propos d'un juron. Les symptômes de la fatigue du caractère. Visite à Comte. Impressions de Paris. État de santé. Difficulté de travail

**DEUXIÈME FICHER (2 DE 2)**

Chapitre XIX : Quelques essais significatifs (AET. 36-37)

Spencer revient à Londres. A propos d'enfants. Rédaction de l'Essai *sur le Progrès*. Réflexions sur cette étude. L'idée d'évolution. Discussions avec Huxley. Essai sur *l'Origine et la fonction de la musique*. Idée principale de cet essai. Les inconvénients de la vie rurale pour les gens nerveux

Chapitre XX : Un projet

Essais divers. Une récapitulation philosophique. Les développements successifs de la pensée dit philosophe. L'évolution de l'idée d'évolution. Projets d'unification en un ensemble cohérent. Spencer rédige un plan de la *Philosophie synthétique*. Projet d'une série de 10 volumes. Un essai sur la discipline morale des enfants. Un essai d'ordre astronomique

Chapitre XXI : Plans pour l'exécution du projet

Spencer et Darwin. Quelques essais. Comment réaliser le plan de la *Philosophie synthétique* ? Projets successifs. Influence de la dictée sur le style. À propos des études classiques. L'abus de l'histoire de Rome et de la Grèce. Spencer cherche une position. Sur la musique d'orchestre et sur la virtuosité. Un essai sur la Géologie. Apparition de *l'Origine des Espèces*. Projet de publication de la *Philosophie synthétique* par souscription. Mode de publication adopté. Premiers souscripteurs. Un ami inattendu. Portrait d'il. L. Youmans.

Chapitre, XXII : Rédaction des « Premiers principes » (AET. 40-42)

Spencer caractérise son activité passée. Variété d'occupations et de travaux, Mise en train des *Premiers Principes* à Londres et à Tréport. Achèvement du

premier fascicule. Mort de William Spencer; Herbert légataire universel. Méthode de travail : travail intellectuel et exercice physique en alternance. Amitiés nouvelles : les Busk, les Lubbock. Activité de vie de sir John Lubbock. Achèvement des *Premiers Principes*. Indifférence des critiques

Chapitre XXIII : Un volume de la « Biologie » (AET. 42-44)

Sur la faculté intuitive des femmes. Rédaction des *Principes de Biologie*. Une rectification à un jugement sur Spencer considéré comme anti-utilitariste par J. S. Mill. Quelques mondanités. Les inconvénients de l'excès de sacrifice. Une proposition américaine. E. L. Youmans veut répandre la *Statique sociale* et les *Essais* aux États-Unis. Sur la survivance du plus apte. Publication du tome 1 de la *Biologie*. Propos d'un critique

Chapitre XXIV : Le second volume de la « Biologie » (AET. 44-47)

L'obsession du travail à faire. Le X Club. Parties de campagne. Débuts de *Nature*. Réception chez J. S. Mill. L'unique vote politique de Spencer. Plaisir qu'a Spencer à travailler à la *Biologie*. Publication du tome II. Spencer renonce à envoyer ses livres aux journaux. Difficultés matérielles - défection de souscripteurs. Généreuse proposition de J. S. Mill. Mort, de W. G. Spencer. E. L. Youmans revient à la rescousse. Belle attitude des Américains. Les difficultés s'évanouissent. Spencer décrit la pension qu'il habite. Offres de deux chaires dans l'Enseignement. Inventions : un lit pour invalides. Spencer perd sa mère

XXV : Refonte des « Premiers principes » (AET. 47)

Spencer corrige et remanie les *Premiers Principes*. Observation sur un phénomène géologique. Observation sur un compas naturel. Considérations d'affaires. Imprimeurs, libraires et auteurs. Spencer dresse un historique des phases successives de sa pensée. État de santé. Fatigue. Difficulté de lire. A propos de la morphine. Les rêves de la morphine et leurs caractères.

Chapitre XXVI : Une excursion en Italie. Les « Principes de psychologie » (AET. 47-50)

Un voyage en Italie. A Pompéi. Réflexions sur l'habitation humaine à Rome. Les musées. À propos des vieux maîtres et de leurs couvres. Sur Raphaël, Michel-Ange, le Guide. Les erreurs des peintres. La lumière et les ombres. Les critiques sont-ils sincères ? Ce que disent les artistes contemporains et ce qu'ils font. Méthode de travail et de composition. Mots de George Eliot. Le culte de l'humanité. À propos de pots et de salières. La nouveauté et le pro-

grès. Éteignoirs et encriers. autrefois et aujourd'hui. La Société métaphysique : ce qu'elle devait être ; ce qu'elle fut ; ce qu'elle devint. Une lettre à propos de la guerre civile aux « États-Unis. Fin de la *Psychologie* (t. 1)

Chapitre XXVII : Achèvement de la « Psychologie ». l' « Étude de la sociologie » (AET. 50-53)

Changement de genre de travail. Mode de vie de Spencer à cette époque. *L'Athenaeum Club*. Lectures. Distractions. A propos de la traduction française des *Premiers Principes*. Débuts de la *Bibliothèque scientifique internationale* et part qu'y prend Spencer. Connaissances et amis. Le plaisir de la chasse. Portrait de Spencer par Burgess. À propos d'un ex-voto. Excursion en Suisse. Action de l'altitude sur l'organisme. Une lettre à Darwin à propos de *l'Expression des Émotions*. Fin de la *Psychologie*. *L'Étude de la Sociologie*. Naissance du *Popular Science Monthly*. Mort de J. S. Mill. Publication de *l'Étude de la Sociologie*. Un succès financier

Chapitre XXVIII : Quelques incidents. La « sociologie descriptive » (AET. 53-54)

Travaux divers. Sur la séparation des Églises et de l'État. L'éducation telle qu'elle est comprise et ses effets. L'augmentation de la stupidité. Les faits sociaux et leur classification. Publication de la *Sociologie descriptive*

Chapitre XXIX : Le premier volume de la « sociologie » (AET. 54-57)

Méthode de travail. Classification (les notes et préparation des chapitres. Spencer déclare soit manque de tact. Une observation météorologique. Commencement de *l'Autobiographie*. Manière de procéder. Documents utilisables. A propos de vagues. Un retard dans la *Sociologie*. À propos de la musique de Wagner. Publication des *Principes de la Sociologie* (t. 1)

Chapitre XXX : Quelques articles. Les « Données de L'éthique » et les « Institutions cérémonielles » (AET. 57-59)

Quel est le premier des gouvernements ? Caractère primordial des institutions cérémonielles. Plan de publication par articles en différents pays simultanément. Exercices physiques et travail cérébral. La nécessité de rester jeune. Le « veau théologique ». Un article de M. Paulhan. Les *Données de l'Éthique*, Mode de préparation et de rédaction. À propos d'enterrements. La mort de Lewes. Lewes et. George Eliot. Spencer hiverne dans le midi de la France. La méthode rationnelle d'éducation scientifique. Quelques questions. Au village d'Eze. Publication des *Données de l'Éthique*

Chapitre XXXI : Les « Institutions cérémonielles ». Voyage en Égypte (AET. 59)



Spencer décide de publier successivement et séparément des différentes parties des *Principes de Sociologie*. Publication des *Données de l'Éthique*. Militarisme et industrialisme. Publication des *Institutions cérémonielles*. Comment Spencer décida de Visiter l'Égypte. Observation météorologique sur *l'afberglow*. Le vent et le climat de l'Égypte. La mélancolie du pays. Races mortes, croyances mortes. Les tombeaux. Villes disparues. Deux tombes et leur philosophie. Venise. Critique des palais de Venise. Les défauts de Saint-Marc. Retour à Londres.

Chapitre XXXII : Fin de la « sociologie descriptive ». « Les institutions politiques » (AET. 54-62)

Continuation de la *Sociologie descriptive*. Résultats financiers. Indifférence du public. L'éducation, selon les Anglais et les Hellènes. Nouvelle édition des *Premiers Principes* et de *l'Étude de la Sociologie*. Une excursion. Sur les coïncidences. Mort de George Eliot : lettre de H. Spencer à ce sujet. Optimiste ou Pessimiste ? Le rythme dans l'oppression de classe. Inutile de changer les institutions : c'est la mentalité des individus qu'il faudrait transformer, Le Rythme en politique. Publication des *Institutions politiques*. Le milieu est défavorable aux idées de Spencer.

Chapitre XXXIII : Une erreur. Voyage Aux États-Unis. Conclusion (AET. 61-69)

Une campagne contre la guerre. Agitation en faveur de la paix. Surmenage. Inutilité des efforts. Mentalité de l'électeur. Christianisme et politique. Agnosticisme. En Hollande. Quelques tableaux. La *Leçon d'Anatomie*. La vertu est-elle sa propre récompense ? Coup d'œil rétrospectif ? Les motifs qui ont déterminé Spencer. L'absolu et le relatif. Spencer visite les États-Unis. Impressions de traversée. Les Américains. Le Niagara. À Washington. Les journalistes. Une *interview*. Un banquet. État de santé. L'avenir ?

Chapitre XXXIV : Réflexions (écrit quatre ans plus tard) (AET. 73)

Le lieu entre le cerveau et la pensée. Les traits extérieurs et leurs avantages et inconvénients. Le cerveau et la circulation. Influence des viscères sur la circulation. Influence du système digestif sur le sang et ses qualités alimentaires. Les impuretés du sang et les organes excréteurs. Respiration et circulation. Le caractère et les fonctions physiologiques. Les erreurs d'appréciation de la manière d'être des gens. Corrélation profonde des caractères psychiques et des conditions anatomiques et physiologiques. Application de ces données à Spencer. Explication de sa nature par sa physiologie. Hérités. Imperfections physiques. Ce que Spencer tient de son Père. La tendance synthétique et la tendance analytique. L'aptitude à discerner les analogies. L'imagination. Hérité des effets de l'usage et de la désuétude. Le caractère de Spencer et celui de ses ascendants. Le manque de respect. À propos de Platon. Tendance critique. Diminution du plaisir que donnent les œuvres d'art. Premières impressions et jugement. Les possibilités de la nature de chacun restent inconnes. A propos d'un inconnu rencontré en chemin de fer. Tendresse de Spen-

cer pour les enfants. Réflexions de Spencer sur sa carrière. Mobiles auxquels il a obéi. État physique à la fin de sa vie. Ce qui lui est permis et ce qui lui est défendu. Les insomnies. Quel conseil donnerait-il ? Par où il faut passer. Les déceptions. Les indifférents. L'hostilité publique. Une accusation contre Spencer. Spencer toutefois ne regrette rien. Réflexions politiques. L'œuvre de Spencer aura-t-elle une action ? Évolution de ses idées. Sur la monarchie. Les institutions nouvelles qui remplacent les anciennes. À quoi bon si les mentalités ne s'améliorent pas ? Sur les choses religieuses. Hostilité moindre de Spencer, Les institutions religieuses ont, dans leur temps, rendu des services. Mais 2.000 ans de christianisme n'ont guère changé la barbarie primitive. Il est naturel que l'homme se réfugie dans des dogmes. Mais Spencer ne peut s'y rallier.

## Avertissement au lecteur

Dans sa traduction française de l'Autobiographie de Spencer, Henry de Varigny a, en 1907, supprimé plusieurs passages qu'il jugeait de peu d'intérêt pour les Français.

Le traducteur a résumé le contenu des passages supprimés. Par souci de clarté, nous avons mis en évidence les résumés du traducteurs :

Nous avons mis un peu en retrait, teinté en vert foncé, en Times New Roman, et en taille 10 points les passages résumés de l'Autobiographie de Spencer par le traducteur : le nom du style utilisé : « résumé »

Et nous avons mis en retrait, teinté en bleu, en Times New Roman et en taille 10 points les extraits de lettres ou autres. Nous avons nommé ce style : « citation »

# Avant-propos

---

*Par Henry de Varigny, 1907*

[Retour à la table des matières](#)

*An Autobiography* (Williams et Norgate, Londres) forme deux volumes contenant ensemble, 1098 pages. L'ouvrage avait à peine parti qu'il nous sembla opportun, à M. Félix Alcan, l'éditeur habituel, presque attitré, de Spencer, en France, et à moi-même, d'en donner une édition française. Mais nous tombâmes d'accord, aussi, sur ce fait qu'il y a, dans *An Autobiography*, de nombreuses pages qui n'ont pour le lecteur français qu'un intérêt secondaire. Comme on le verra, Herbert Spencer ne tenait pas longtemps en place : innombrables sont ses déplacements et excursions en Angleterre, dus presque tous au besoin de se reposer, de changer d'air, et de trouver auprès d'amis dévoués la vie, familiale et sociale, qui lui était si nécessaire.

Le récit de ces déplacements peut intéresser le public anglais, familier avec les localités citées et décrites ; il ne peut en faire autant pour le public français. D'autres passages encore toucheraient peu ce dernier ; enfin, il est des pages qui ne sont intelligibles que pour les spécialistes : celles où Spencer réédite des notes de mécanique ou de mathématiques, ou donne un aperçu de quelques-unes de ses inventions.

Nous avons donc demandé aux exécuteurs testamentaires d'Herbert Spencer d'autoriser une édition française abrégée. Ils y ont consenti : de là les pages qui suivent.

Il a été supprimé la moitié environ du texte original : cette moitié étant ou bien simplement omise, ou, et plus souvent, brièvement résumée en un texte plus petit. Le texte traduit est en gros caractères, sauf quelques passages, où encore des lettres, qui d'ailleurs sont placés entre guillemets pour empêcher toute confusion entre ce qui a été traduit et ce qui a été abrégé et adapté.

Le traducteur est seul responsable du choix qui a été fait. Il a pensé que ce qui intéresserait le plus les amis et les admirateurs français de Spencer, ce seraient, d'un côté les pages relatives à la formation, à l'évolution et au développement de la pensée du philosophe ; de l'autre, les pages qui permettent le mieux de faire connaissance avec la nature morale de l'homme, lequel était peu connu.

Il sera donc seul à blâmer si l'œuvre ne donne pas au lecteur ce qu'en attend ce dernier : et sa peine sera double, car il n'aura pas seulement failli à un mandat ; il aura encore le chagrin d'avoir à échoué en une circonstance où, par respect et par admiration pour celui qui n'est plus, il tenait tout particulièrement à ne pas être le traître qu'est si souvent le traducteur.

HENRY DE VARIGNY.  
1907.

# Chapitre I

---

## Origines et grands-parents

[Retour à la table des matières](#)

On est généralement d'accord pour reconnaître la vanité des généalogies, qui, mettant au premier plan un seul ancêtre, peut-être très éloigné, ignorent les autres - 8, 16, 32, 64, etc., selon le nombre de générations - dont la part dans l'ascendance est aussi considérable. Mais il y a des généalogies défendables. Chez l'homme comme chez les animaux, il surgit occasionnellement des constitutions individuelles très persistantes, qui mettent leur empreinte sur plusieurs générations de leur postérité. Dans les cas de ce genre, une étude des ascendants peut être instructive. Il y a d'autres cas où, à travers plusieurs générations, ce ne sont pas les traits d'un individu marquant isolé, mais des traits de famille qui ont été communs à différentes lignes d'ascendants, qui se sont imprimés sur les descendants communs. Dans mon propre cas, il y a certains traits ancestraux qui ne sont pas sans signification. Je parlerai d'abord de ceux de mes ascendants dont il n'y a que peu de chose à dire.

Des ascendants de sa grand'mère du côté paternel, l'auteur ne sait rien, si ce n'est que la famille, du nom de Taylor, habitait Derby, et appartenait à la partie inférieure de la classe moyenne. Du grand-père maternel, du nom de Holmes, rien à dire si ce n'est que la famille devait être de la région. La grand'mère maternelle était une Brettell d'une famille qui pourrait bien se rattacher aux Breteuil de Normandie. Il y a eu, aux XVIIe et XVIIIe siècles, des unions entre les Brettell et des Hennezels, famille de Lori-aïne immigrée en Angleterre à la fin du XVIe siècle. Ces Hennezels, dont le nom en Angleterre est devenu Henzey, étaient des huguenots. Ils ne seraient pas originaires de Lorraine, mais seraient descendus d'une famille

de Bohême immigrée vers 1450, c'est-à-dire aussitôt après la guerre hussite. Par deux fois cette famille attrait eu à préférer la fuite à l'obéissance au pouvoir religieux. Il faut noter que la descendance Brettell de l'arrière-grand-père Brettell de l'auteur s'est signalée par ses tendances insurrectionnelles : sur sept enfants de celui-ci, cinq ont été des Wesleyens de la première heure.

Il ne semble pas qu'il y ait de parenté entre les Spencer du Derbyshire, famille d'Herbert, et ceux du Northamptonshire, famille du poète Spencer, bien que l'orthographe des deux noms fût la même au XVII<sup>e</sup> siècle. Le nom de Spencer est commun dans le Derbyshire, et la famille d'Herbert peut être suivie pendant plusieurs générations dans cette région. Ici se place une observation intéressante.

La tendance non-conformiste, l'absence d'égards pour certaines des autorités établies, et la tendance à se détacher des opinions acceptées, caractérisaient naturellement à un degré considérable les premiers disciples de Wesley : et comme les Brettell, les Spencer, les Holmes et les Taylor ont été parmi les premiers de ceux-ci, il y a là l'indication non seulement d'une indépendance relative de nature, mais aussi d'une dépendance à l'égard de quelque chose de plus haut que les dispositions législatives. Quand, à une époque où existe la persécution pour cause de croyance religieuse, on refuse d'obéir à l'autorité humaine, c'est que l'on obéit, évidemment, à quelque chose qui est considéré comme au-dessus de l'autorité humaine.

Et cette obéissance est intrinsèquement la même, qu'elle s'adresse à un Dieu que l'on conçoit personnel, ou bien à un pouvoir, dépassant la conception, d'où procède l'ordre établi, que la règle de conduite soit dérivée d'ordres divins supposés, ou bien de principes naturels vérifiés. Dans les deux cas il y a obéissance à des règles tenues pour supérieures à celles que les hommes ont faites.

Autre trait commun aux deux lignées ancestrales. C'est qu'il est plus tenu compte des résultats éloignés que des immédiats. L'abandon des satisfactions présentes, dans le but d'obtenir des satisfactions futures, se manifeste également par la prudence qui, par le renoncement, cherche le bonheur terrestre, et celle qui, par le renoncement, cherche le bonheur céleste. Dans les deux cas il y a sacrifice de satisfactions immédiates que l'on voit relativement petites, à des satisfactions futures conçues comme relativement grandes.

Plusieurs traits relatés par l'auteur indiquent cette tendance chez les ancêtres en question. Et il la retrouve chez lui-même.

Nul ne refusera de me reconnaître l'esprit de non-conformité, dans des domaines divers: le mépris de l'autorité, politique, religieuse ou sociale, est très marqué chez moi. Avec, cela, on retrouve, sous une autre forme, la tendance à placer les principes ayant une origine surhumaine au-dessus des règles d'origine humaine ; dans tout ce que j'a, écrit sur les affaires des hommes, j'ai mis les injonctions éthiques au-dessus des injonctions légales. Et, une fois encore, dans toutes nies discussions d'ordre politique, se manifeste le souci des résultats ultimes plutôt que des immédiats en même temps qu'il est insisté sur l'importance plus grande des premiers.

L'auteur en vient à des ancêtres plus proches, à ses grands-parents. Résumons rapidement.

John Holmes, grand-père maternel, fut un entrepreneur de plomberie prospère, mais sur la fin de sa vie, il perdit une grande partie de son avoir, englobé dans une manufacture d'épingles qui fit de mauvaises affaires. C'était un Wesleyen militant, Lin « prédicateur local ». Il avait une certaine culture et fit quelques vers. A la fin de sa vie, ses facultés avaient beaucoup baissé.

Jane Brettell, grand'mère maternelle, âme vulgaire, disait le père d'Herbert, ce qui vient peut-être à l'opposition qu'elle fit au mariage de sa fille avec celui-ci, en n'envisageant la chose qu'au point de vue mercantile. Herbert l'excuse dans une certaine mesure. Il faut tenir compte de l'époque.

En ce temps, en effet, régnaient les idées et les usages qui subordonnaient la volonté des enfants à la volonté des parents, dans le choix du mari ou de la femme; les convenances étaient les seuls, ou presque les seuls, déterminants. Pour être juste je dois ajouter que sa désapprobation était en partie motivée par la conviction que sa fille serait trop tenue en tutelle, et en ceci l'événement lui a donné raison.

Il me reste un souvenir relativement distinct de mon grand-père Spencer. C'est celui d'un vieillard mélancolique assis près du feu, ne disant presque rien, et ne manifestant pour ainsi dire aucun signe de contentement. Je ne l'ai vu sourire qu'au temps de mon enfance, alors qu'il me passait la main sur la tête pour me caresser. Il y a quelque quarante ans, ayant eu à consulter la *Vie de Pestalozzi*, de Biber, je fus frappé de la ressemblance entre la figure de Pestalozzi et celle de mon grand-père - ou plutôt de la ressemblance d'expression - car mon grand-père avait évidemment été mieux, physiquement, que Pestalozzi. Mais tous deux avaient la même expression triste et fatiguée. Sans doute des craintes religieuses avaient quelque chose à faire avec cette mélancolie chronique ; ou peut-être celles-ci donnaient-elles simplement une forme définie à la dépression causée par une constitution débile. Sa vie d'homme fait s'était passée durant le temps de la guerre, où les impôts étaient lourds, et les nécessités de la vie quotidienne chères; et l'obligation d'élever une famille nombreuse avec ce que lui rapportait son école, et le peu que lui rendait sa petite propriété de Kirk Ireton, avait été un lourd fardeau sur ses épaules.

Laissant hors de pair la *Grammar School* de Derby, son école était la meilleure de l'endroit. Il me souvient d'avoir entendu, dans mon enfance, plusieurs des hommes marquants de la ville, dire avoir été ses élèves. Mais en plus de l'enseignement qu'il donnait dans sa propre école, il était aussi professeur à la *Grammar School*. Il n'y enseignait pas les matières classiques, mais s'occupait de toute la partie commerciale de l'éducation.

Comme professeur à la *Grammar School* il avait comme pensionnaires quelques-uns des élèves de celle-ci. Ceci devait se passer avant le moment où sa famille se fût augmentée au point de remplir toute la maison.

Il n'y avait point en lui de marque très définie de supériorité intellectuelle. Il a dû enseigner à la manière d'autrefois, mécaniquement. Il ne semble pas non plus avoir eu d'ambition intellectuelle, ou même avoir appréciée particulièrement la culture de l'esprit. Au lieu d'encourager mon père dans l'étude de matières un peu en dehors ou



au-dessus du programme, il parlait de celle-ci avec désapprobation, s'étonnant que mon père pût y perdre son temps. S'il possédait des facultés au-dessus de la moyenne ce devait être à l'état latent, ou bien elles avaient été étouffées par le labeur de sa dure existence.

Mais si nul trait marquant de supériorité intellectuelle ne peut lui être attribué, il n'en avait pas moins une supériorité morale très évidente. Il avait un Cœur très tendre, à un point tel que si, lorsqu'on lui lisait le journal, il s'y trouvait le récit de quelque chose d'injuste ou de cruel, il s'écriait : « Assez, assez, je ne puis pas entendre cela ». Sa nature se manifesta clairement par son attitude envers une notabilité du Derbyshire, un excentrique du nom de John Hallam, sur lequel Robinson donne quelques détails dans *son Derbyshire*. D'après des remarques de mon père et de mes oncles concernant John Hallam, celui-ci a été un des rares hommes qui aient essayé de mettre littéralement en pratique la morale chrétienne. L'impression particulière que produisait dans la localité ce caractère en dehors du commun est prouvée par un passage d'une lettre de ma tante Marie à mon père. Racontant une conversation avec un colporteur qui lui avait été envoyé par John Hallam, elle disait que cet homme exprimait son sentiment en disant que lorsque John Hallam mourrait il porterait ce jour-là ses habits les plus usés; voulant dire, semble-t-il, que n'ayant pas d'autres moyens de porter le deuil, il montrerait son chagrin de cette façon (singulier retour à un usage ancien). Mon grand-père avait tant de sympathie pour John Hallam et ses excentricités qu'il l'invita à venir loger chez lui, n° 4, Green Lane, chaque fois que celui-ci aurait l'occasion de venir à Derby.

J'avais presque onze ans quand mon grand-père mourut à l'âge de soixante-neuf ans, et j'ai l'impression d'avoir entendu dire qu'on l'avait trouvé mort à genoux.

Catherine Spencer, née Taylor, grand'mère paternelle : de bonne souche, physiquement et moralement ; 8 enfants; très active, morte à quatre-vingt-quatre ans, en pleine possession de ses facultés. Écrivait à quatre-vingts ans sans lunettes. Disciple de Wesley qu'elle connaissait personnellement. Portait le bonnet méthodiste, et dédaignait la parure dans le vêtement. Beaucoup de bon sens. Nature supérieure au point de vue émotionnel. Elle a toutes les vertus domestiques : la bonté, le dévouement, la pitié : elle les avait en elle, et la religion les a développées, mais non créées. Thomas Spencer, un des oncles d'Herbert - il en sera question plus loin - a laissé quelques lignes qui la concernent. « Je ne me rappelle pas l'avoir jamais vu céder à la colère ou à la violence. Elle n'a jamais, à ma connaissance, travesti au moindre degré la vérité. Jamais je ne l'ai entendu parler avec amertume ou animosité de qui que ce soit. Elle était pleine de compassion pour les affligés et les deshérités, et pour l'ignorant et le dépravé elle n'avait que de la pitié sans jamais éprouver de mépris... Son activité était si uniforme que je ne nie rappelle pas même une apparence d'indolence. Si elle avait un défaut, c'était d'en trop faire. Jamais elle n'épargna ses peines quand elle pouvait accroître le bien-être de mon père ou de quelque autre membre de la famille. C'était la personne la moins égoïste que j'aie connue. Elle était très stricte dans l'accomplissement de ses devoirs religieux. »

Suivent quelques notes sur les oncles et tantes paternels, d'Herbert: frères et sœurs de William George (voir plus loin), père du philosophe.

Ils étaient 8 : 2 sont morts dès l'enfance : sur les 6 qui ont vécu, il y avait une sœur et 5 frères.

Mary-Anne Spencer. Vie malheureuse, peut-être par suite d'une affection contrariée. Nature plus égoïste qu'altruiste, évidemment.

William George (voir plus loin).

Henry. Nature chevaleresque, se mettant du côté des émeutiers contre la police ; de celui de la femme battue contre le mari violent (sans du reste avoir même un remerciement de celle-ci) ; homme entendu dans les affaires ; mais devenu riche, il perdit tout son avoir dans des spéculations sur les immeubles. Ardent en politique : indépendant et radical.

John. Rien de bon à en dire. Un égoïste achevé : très vantard, personnel au point d'en être cruel. Avait un cabinet d'affaires qu'il employait surtout à tourner la loi. Wesleyen aussi : mais schismatique. Il explique lui-même pourquoi :

« Nous avons eu ici une grosse discussion sur la foi : Est-ce un don de Dieu ou devons-nous prier pour l'obtenir ? Mon opinion, pour le moment, est que ce n'est pas un don direct, et que nous n'avons pas à prier pour l'obtenir. Donnez-moi votre avis et vos raisons, avec textes à l'appui. Six de nos prédicateurs locaux dans un district voisin ont été privés du droit de prêcher pour avoir adopté l'opinion que je partage. » Le schisme se maintint et John fit construire une chapelle où il continua à prêcher selon ses idées personnelles. Ceci durit quelque temps : mais ses affaires marchèrent mal, et il émigra aux États-Unis où il ne parait pas avoir fait la légendaire carrière des oncles d'Amérique ».

Thomas a été, à un moment, un homme fort connu.

Maître à Quorn School près de Derby, dans sa jeunesse, énergique, ambitieux, il réussit à se procurer les fonds nécessaires pour entrer au collège St-John à Cambridge, d'où il sortit dans un rang distingué. Ce n'était pas un sujet exceptionnel mais il avait bonne mémoire et était dur au travail. Ses efforts firent tort à sa santé. Il entra dans les ordres. Ce fut un grand ami du réformateur Siméon qui, à Cambridge, conduisit dans l'Église un mouvement parallèle à celui des Wesleyens. Sa vie était presque ascétique : il condamnait le théâtre, le concert et le bal. « Jamais un Spencer ne danse », répliquait-il un soir, à une maîtresse de maison à Bath. Ce fut un philanthrope. À Hinton il fit construire une école et nomma un instituteur ; il institua une coopérative pour vêtements, des maisons ouvrières ; il s'occupa de politique et de sociologie, et a laissé différentes brochures. Vrai tempérament de réformateur. Il quitta l'Église après vingt ans ; dirigea un journal de tempérance, et mourut à cinquante-six ans ; c'était certainement un homme sortant beaucoup du commun et possédant quelques hautes qualités morales à un haut degré. « Un homme absolument sincère, dit Herbert, dont le seul souci dans la vie était le bien public. »

William avait un caractère moins prononcé que ses frères. Talents moyens ; du bon sens ; un peu d'originalité : succéda à soit père, à l'école ; agréable de caractère, mais un peu susceptible. En politique, libéral, mais modéré ; en religion, non-conformiste comme ses frères, mais avec plus de modération aussi.

Tous les frères avaient donc certains traits en commun.

Leur individualité était très marquée : aussi les regardait-on tous comme plus ou moins excentriques. Ceci implique qu'ils avaient moins de respect pour l'autorité qu'il n'est habituel, ou, ce qui revient au même, qu'ils avaient une tendance inusitée à formuler un jugement personnel en opposition avec l'autorité. Avec cela, et peut-être à cause de cela, allait une notable absence de réticence. Chacun avait l'habitude de dire ce qu'il pensait, tant sur les questions impersonnelles que sur les personnelles. Nécessairement, ils différaient sans cesse d'opinion, et comme on s'exprimait sans ambages,

des disputes survenaient. Un passage d'une lettre de mon oncle Henry à mon père se rapporte à ces disputes.

« Comme nous admettons que nous sommes plus ou moins sujets à ces accidents, il conviendrait de chercher le moyen le plus propre à éloigner la cause de beaucoup de ceux-ci. En premier lieu nous devrions encourager en nous-mêmes autant que possible l'amour de la paix et l'aversion pour les discussions et controverses qui conduisent à de sérieux dissenti-ments : sans ce sentiment (qui semble être la base de l'amendement), on ne peut guère espérer de succès. En second lieu, il est bon, après une dispute, de peser froidement les deux côtés, et la cause qui a mené aux propos : par là nous apprenons à ne pas juger trop hâtivement, et nous distinguons ces dénégations catégoriques, ces contradictions aiguës qui réveillent la colère : ceci nous amène à employer un langage plus doux, tout en étant catégorique, et une manière plus amène tout en restant pleine d'autorité. La hâte avec laquelle nous voulons répliquer est souvent cause du mal. La considération et la patience sont des qualités indispensables, et jamais une contradiction péremptoire n'a eu de lions effets. Elle provoque l'animosité, touche à la stupidité, témoigne d'un manque d'éducation, et est une offense à lit politesse. Il est essentiel d'avoir beaucoup de contrôle de soi. Mais, ma plume, à qui m'adressé-je ? N'est-ce pas à mon frère - en tous points plus prudent, plus capable, plus aimant, infiniment affectueux ! Rougis donc, et cesse d'écrire. »

La tendance à n'être point d'accord persista chez les frères Spencer pendant toute leur vie. Dès qu'ils étaient réunis, quelque discussion ne pouvait manquer de se pro-duire, religieuse, politique, morale, ou, parfois scientifique, Et comme, tout en étant d'accord sur les grandes choses ils différaient d'opinion sur les détails, des argumentations surgissaient qui finissaient souvent par des mots vifs. Leur grand amour de la vérité était sans doute, en partie, cause de ceci. Tandis que beaucoup de personnes ne se soucient que peu de la correction ou de l'incorrection des opinions qu'elles entendent émettre, les Spencer s'en souciaient beaucoup. Rien de ce qui concerne le bien et le mal, le vrai et le faux, ne leur était indifférent.

Cette tendance à la discussion s'accompagnait naturellement d'une tendance très indivi-dualiste en matière de croyance religieuse. Élevés tous dans le Wesleyisme, les frères s'enga-gèrent tous dans des croyances diversement schismatiques. mais toutes hostiles à l'ecclé-siasticisme. En politique encore, tous furent élevés dans le libéralisme, mais chacun se fit son petit libéralisme personnel. Cela ne les empêchait d'ailleurs pas de s'aimer et de s'estimer beaucoup, mutuellement. Henry parle « du noble Thomas », et Thomas vante le bonheur d'avoir un frère tel qu'Henry. Et tous avaient une affection spéciale pour le père d'Herbert.

Un trait noté en passant par ce dernier. Jamais, enfant, celui-ci n'entendait parler des grands de la terre. La conversation, dans la famille, portait non sur les hommes mais sur les idées. On n'était guère littéraire non plus : le drame, la poésie, le roman n'étaient point sujets à discussion. Pas même l'histoire. Le grand sujet, c'était l'interprétation scientifique et le côté moral des choses.

En somme les traits les plus qui étaient communs étaient : l'indépendance, le juge-ment personnel, la tendance à la non-conformité, et la manifestation complète de leurs sentiments et opinions, principalement en ce qui concerne les choses politiques, sociales, religieuses et morales.

## Chapitre II

---

### PARENTS

[Retour à la table des matières](#)

Le père d'Herbert Spencer, dont les prénoms étaient William George, mais qui fut connu surtout sous le nom de George, parce qu'il y avait un frère plus jeune du nom de William, le père d'Herbert, donc, William George Spencer, né en 1790, était l'aîné des frères survivants. C'en était aussi le plus distingué, moralement, sans compter sa supériorité au point de vue de l'invention, de la perception artistique et de l'habileté manuelle.

A plusieurs égards je lui suis inférieur. Sauf en ce qui concerne certaines facultés m'adaptant spécialement à mon travail, que j'ai héritées de lui, renforcées, je me considère comme lui étant à plusieurs égards inférieur, intellectuellement, émotionnellement, et physiquement aussi bien.

Très vigoureux, ayant pu marcher 96 kilomètres en une journée, ayant 1 m 80, de stature, avec beaucoup de grâce et de dignité, il possédait une démarche particulièrement élégante. Les femmes se retournaient pour le regarder passer, alors qu'il avait soixante-dix ans et plus. Th. Mozley lui a consacré quelques pages dans ses *Reminiscences*. Mais celles-ci contiennent plusieurs erreurs d'appréciation. C'est une erreur de dire que W. G. Spencer ne reconnaissait aucune autorité religieuse et n'avait point de religion. Toute autorité lui pesait, il est vrai, et il avait coutume de dire que chacun devait s'instruire et s'aider lui-même, mais s'il n'acceptait pas « la religion » courante, il avait « de la religion ». C'était un libéral, presque un radical, très opposé aux préjugés conventionnels, au point qu'il ne se découvrait la tête devant personne, et sur l'enveloppe des lettres supprimait tous termes honorifiques ou de politesse.

W. G. Spencer était un professeur de premier ordre. Sa méthode consistait à stimuler la curiosité de l'élève et à lui faire élaborer lui-même la solution. Il avait écrit un petit traité intitulé *Géométrie inventionnelle*, fort ingénieux, qui eut un réel succès en Angleterre et aux États-Unis, et est encore considéré par les experts comme étant l'ouvrage qui sert le mieux d'introduction à l'étude des mathématiques. L'intérêt que les 32 pages de cet opuscule faisaient prendre aux problèmes mathématiques était tel que souvent des élèves de W. George Spencer lui ont demandé de leur donner une provision de problèmes à résoudre pendant les vacances.

Mais voici ce qu'Herbert dit de son père.

La carrière pédagogique de mon père date de son adolescence. Il a dû commencer à enseigner dans l'école de son père. Et il n'était encore qu'un adolescent quand il commença à donner des leçons particulières. Je l'ai entendu parler de l'orgueil qu'il ressentait lorsque, venant de changer sa veste de jeune garçon pour un costume de jeune homme, il se rendait à Chaddesden Hall, où il avait comme élèves les enfants de Sir Robert Wilmot. Il commença à donner des leçons ailleurs lorsqu'il n'avait encore que dix-sept ans, entre autres dans la famille du docteur en vogue, le Dr Fox. Il n'était guère plus âgé que les jeunes Fox et les rapports commencés alors entre eux furent tels qu'ils continuèrent dans la vie à s'appeler par leurs noms de baptême.

Il semble probable que son antipathie naturelle pour les châtiments corporels ait été accentuée dès ces premiers temps, car l'attitude d'un maître n'était guère possible, et celle d'un ami était beaucoup plus de circonstance. De toute façon, sa manière de faire continua toujours d'être caractéristique à cet égard. Sa façon d'agir avec les coupables était aussi particulière, pendant les années où il professait à l'école en plus de son enseignement privé. Il formait un jury de quelques-uns de ses élèves et leur faisait examiner le délit d'une manière judiciaire, leur laissant le souci de décider du châtiment. Le résultat était qu'il avait généralement à adoucir la sentence. Naturellement cela créait des relations amicales entre lui et ses élèves. Ceci est prouvé par le passage suivant d'une lettre d'une de celles qui furent pendant quelques années des élèves particulières, Lady White Cooper. Elle écrit :

« Il me reste, quand je me reporte à ces leçons, des sentiments de respect, d'affection et de gratitude, bien que les matières étudiées aient été oubliées; mais je possède encore des cahiers pleins d'algèbre, de questions géométriques, d'astronomie et de physique que je comprenais bien dans le temps, et que je pourrais peut-être réapprendre sans trop de peine. Le calme, la patience et la ponctualité de M. Spencer étaient remarquables. Nous croyions qu'il avait une certaine puissance sur les événements extérieurs. Rien ne le troublait jamais. Étant élevée dans une école purement évangélique, les idées nouvelles qu'il suggérait sur des sujets religieux étaient fort intéressantes pour moi, et sa facilité à citer les Écritures était la preuve de sa connaissance de la Bible. Il s'intéressait à tout et n'avait jamais l'air de trouver ennuyeux d'écouter des confidences ou de perdre son temps à aider les autres à travers leurs petites difficultés, suggérant des idées qui semblaient venir de nous-même. Étant jeune fille, j'avais une grande admiration pour M. Spencer, et je serai toujours heureuse de l'avoir connu et d'avoir eu l'amitié d'un homme si vraiment bon et grand. »

La ponctualité absolue dans ses engagements était un de ses traits, résultant de ce respect pour les droits des autres qu'il montrait sans cesse. Mais s'il était ponctuel pour l'heure où commençaient ses leçons il ne l'était pas autant pour celle où elles finissaient.

Elles se prolongeaient souvent longtemps après l'heure si les circonstances le permettaient, habitude que plus tard dans sa vie, j'observai avec regret, car alors il avait moins de forces à dépenser. L'idée du développement des autres était si forte en lui que parfois il donnait des leçons gratuites. Il invitait parfois tel jeune ouvrier, dont il avait bonne opinion, à venir prendre une leçon sur tel ou tel sujet le soir. Je me rappelle la figure de trois de ces ouvriers. Il eut mieux valu pour lui se reposer.

De sa sympathie pour les gens de situation inférieure, un curieux exemple fut donné par sa manière envers un vieux colporteur Quaker, qui passait à travers les villages du Derbyshire en vendant des lunettes. Mon père l'invitait, lorsqu'il passait dans le pays, à prendre le thé à la maison et à causer une heure ou deux. Son altruisme se montrait aussi dans ses rapports avec ses locataires (il possédait quelques maisons peu importantes), de la santé desquels il s'informait et pour laquelle il donnait des conseils fréquents. Il se dérangeait toujours de son chemin pour ôter de la route un caillou de peur que quelqu'un ne trébuchât dessus. S'il voyait des enfants se disputant, il s'arrêtait pour leur parler, et il ne voyait jamais un homme maltraitant son cheval sans essayer de l'empêcher de continuer. Son désir d'augmenter le bien public, prenant une forme impersonnelle, le porta quelquefois à des actes extravagants. Deux cas me sont présents à la mémoire. La *Society of Arts* créa un type de microscope d'études à un prix très bas, 50 ou 75 francs environ. Il en acheta un, quoiqu'il n'en eût aucun besoin, se faisant déjà vieux. Quand je lui demandai pourquoi il avait fait cette dépense sans profit pour lui, il me répondit qu'il considérait la tentative comme étant très utile, et qu'il avait voulu l'encourager. Son autre extravagance fut occasionnée par l'apparition de l'ouvrage du Dr Vaughan: *L'âge des grandes villes*. Il en fut ravi, et pensant que cela pouvait faire du bien, il en acheta trois exemplaires pour prêter à ses amis et connaissances.

Sa fermeté dans l'accomplissement de ce qu'il considérait comme étant le bien était un trait très marqué. Je ne me rappelle aucun cas où elle lui ait manqué. Il ne se départait jamais de ses originalités en ce qui concerne certaines formules de discours, ou de salutation, dont j'ai parlé à l'appui d'une des assertions de M. Mozley. Il y en avait d'analogues auxquelles il était aussi fidèle. Il ne voulut jamais porter de signes de deuil, même pour son père et sa mère, son opinion étant, je pense, que dans tellement de cas ces signes extérieurs étant hypocrites, il valait mieux s'en abstenir. Il en était de même pour ses vêtements. Je ne me rappelle pas y avoir vu un seul changement dans la partie de sa vie dont j'ai gardé le souvenir. Il adopta à travers toutes les variations de la mode une forme d'habit et de chapeau qui satisfaisait son goût et ses convenances et s'y tint toujours. L'idée de me le représenter en consultation avec un tailleur pour discuter la mode du jour suffit à me faire sourire tant l'image est invraisemblable. Au milieu d'autres refus de se conformer à l'usage, je citerai aussi sa résistance aux campagnes électorales. Il les désapprouvait, et ne donnait jamais aucun renseignement sur ses votes. Pourtant sa persistance dans ses manières de faire originales, dont quelques-unes (telle celle qu'il avait d'appeler tout le monde *Mister*<sup>1</sup>) pouvaient offenser certaines gens, ne semblait pas lui aliéner les sympathies. On acceptait ses originalités, et on le traitait avec sympathie et courtoisie, parce que son caractère était excellent et sa sincérité manifeste.

J'ai déjà parlé de ses facultés. Une acuité particulière des sens, ce qui est un des facteurs du jugement - base de toute intelligence - le caractérisait; ceci joint à la rapi-

---

<sup>1</sup> Au lieu de Sir (trad.).

dité de l'observation et à l'habileté de la main lui donna cette faculté artistique dont j'ai parlé. C'eût été un portraitiste de premier ordre, à en juger par le peu qu'il fit sans instruction et presque sans pratique, car sa vie était trop occupée pour lui laisser des loisirs.

C'eût été un sculpteur aussi d'après les quelques essais auxquels il s'est livré. Ce fut un excellent organisateur d'expériences de physique - il était plein d'invention. Sa faculté critique était sans cesse en éveil : il cherchait toujours le mieux, dans ce qu'il faisait lui-même, ou dans l'œuvre des autres. Dans son dictionnaire anglais - celui de Webster - les six dixièmes des pages avaient de sa main quelque addition ou correction. Mais le temps qu'il donnait à l'amélioration des choses, en vue de les rendre parfaites fut souvent excessif. et c'est pour l'avoir voulu trop perfectionner qu'il n'arriva jamais à terminer une œuvre qu'il avait entreprise, un système de sténographie nouveau.

Au point de vue affectif William George Spencer peut être jugé avec quelque sévérité. Il manqua de bonté pour sa femme : exigeant et manquant d'égards, ne la trouvant pas à sa hauteur comme intelligence et caractère, il devint irritable, et la froideur occupa la place qui eût dû revenir à la sympathie. Mais en soi, l'homme était d'une nature supérieure. On n'en peut dire autant de sa compagne.

Il n'y avait chez ma mère, Harriet Holmes, née en 1794, aucun signe manifeste de l'apport fait dans ma famille de sang huguenot et hussite dont j'ai déjà parlé. Loin de posséder un libéralisme qui eût été naturel, elle avait plutôt une tendance à l'orthodoxie. Il est vrai qu'élevée dans le Wesleyisme, et, ne s'en étant pas départie pendant sa vie, elle pouvait, dans une certaine acception du mot, être appelée une libérale. Mais elle ne faisait qu'accepter et conserver des croyances qui lui avaient été données dans son jeune âge, comme elle eût accepté et conservé des croyances contraires si on les lui avait données. Je ne lui ai jamais entendu faire une réflexion sur une parole tombée de la chaire ou exprimer une opinion un peu personnelle sur des questions religieuses, morales, ou politiques. Constitutionnellement elle était contraire aux changements. Pourtant y avait-il peut-être une tendance nécessairement très faible du genre qu'on pouvait attendre. Conformément au principe général de la limitation de l'hérédité par le sexe, il est possible que cette tendance ne se soit manifestée que chez les individus mâles de la lignée. Ou bien, ce qui arrive dans beaucoup de cas, elle a pu rester latente, et prête à se manifester dans des conditions propices.

Les fiançailles du père et de la mère d'Herbert durèrent six ou sept ans, en raison de l'opposition faite au mariage par la mère de la jeune fille. Elles furent même rompues un temps; le projet fut repris quand le grand-père d'Herbert perdit sa fortune. Entre temps, le fiancé adressait à Harriet Holmes des pièces de vers en acrostiche. Mais, dit Herbert « ces vers ne témoignaient d'aucune puissance poétique ». Harriet Holmes avait le caractère très doux. Douée d'une grande patience, elle ne s'irritait que très rarement. Pas assez, dit Herbert : même dans l'irritation elle restait soumise. Grave défaut, elle manquait absolument de tact, ou plutôt d'habileté. Elle ne savait pas manœuvrer et laissait trop facilement voir son jeu. Elle était bienveillante mais sa bienveillance ne s'étendait pas au loin et était réservée pour l'entourage immédiat. Pourtant, elle s'intéressa à quelques sociétés philanthropiques et fut anti-esclavagiste. Son souci du devoir était très fort: et elle se sacrifia toute sa vie plus qu'il ne fallait, malgré les protestations de son fils, au point de porter atteinte à sa santé.

Avec cela elle était extrêmement attentive aux rites religieux. Évidemment, dans son cas, les actes de foi et la perspective concomitante d'un avenir plus heureux lui donnaient une grande consolation dans une vie semée d'épreuves, qui n'était pas enviable en elle-même.

Elle était bien une preuve vivante de ce que la foi en des compensations à venir sert, durant la période de l'existence où l'on a à souffrir, à réconcilier les hommes avec un sort qu'ils ne pourraient supporter sans cette idée. Des habitudes de penser et de sentir prises depuis de longues années avaient rendu dominantes chez elles les deux préoccupations de remplir ses devoirs domestiques et ses devoirs religieux, et pendant ses dernières années, quand ses facultés eurent considérablement baissé, c'était chose pathétique que de suivre la façon dont sa conscience oscillait entre les deux, chaque inquiétude revenant à l'heure appropriée de la journée.

Il n'y a rien de spécial à dire sur les facultés intellectuelles de ma mère. Il y a, dans les lettres qu'elle écrivit à mon père pendant leurs longues fiançailles, des passages qui montrent une certaine grâce de sentiment et d'expression. Pendant les années où j'ai eu l'occasion de voir en jeu ses facultés, les circonstances ne favorisèrent pas le libre essor des manifestations de son intelligence et il ne leur était pas rendu justice. Il y a tout lieu de supposer qu'elle avait, dans les affaires de la vie courante un jugement sûr, plus sûr que celui de mon père. Ceci peut avoir été la conséquence d'une aversion pour les projets de toute sorte, aversion engendrée par des expériences dont elle avait eu à souffrir; car son père, ainsi que son mari, et quelques-uns de ses frères, avaient à regretter des spéculations malheureuses. Une attitude d'opposition à tout ce qui était entreprise nouvelle, jointe à l'énumération des difficultés à attendre, et à l'expression de son scepticisme, donnaient naturellement à son esprit une tournure très pondérée.

Elle critiquait toujours mes propres occupations et mes plans, et conseillait plutôt l'adoption d'une carrière plus banale. Dans presque tous les cas ses avis auraient été sages et il se peut que sa façon - naturelle ou acquise - d'envisager la vie fût réellement une preuve d'un jugement sain. Elle n'avait pas le goût de la nature, et ne s'assimila jamais aucune des questions scientifiques, chères à mon père ou à moi-même, quoiqu'elles formassent fréquemment le sujet de nos conversations. Elle avait pourtant une certaine précision de pensée dans les choses simples, ainsi que le montre son style, qui à toutes les époques de sa vie fut toujours clair. Elle comprenait ce qui constitue une proposition et n'avait pas l'habitude de fondre une phrase dans la suivante, ainsi que le font beaucoup de femmes, et même d'hommes, soi-disant cultivés.

Comme lecture, elle ne lisait guère que des revues populaires : des mélanges de contes et de vulgarisation pratique. Pas de romans, par ascétisme, sauf quelques-uns, ceux de George Eliot compris, vers la fin de sa vie. Pas de livres d'histoire, de biographie, ou de voyages non plus - pas de poésie, sauf peut-être de la religieuse. Elle paraît avoir lu quelques-uns des essais de son fils, mais rien des oeuvres plus étendues, qui devaient lui être incompréhensibles, et devaient aussi lui déplaire par leur caractère hérétique. Très conservatrice, elle fut l'antithèse de son mari. Celui-ci resta plastique toute sa vie, au point de changer d'opinions religieuses après soixante-dix ans. Elle, à vingt-cinq ans, avait achevé son développement mental, et resta elle-même jusqu'à la fin.



En résumé, elle avait une intelligence ordinaire et une nature morale élevée, une nature morale dont le défaut était le contraire de ce qui s'observe généralement. Elle ne savait pas assez s'imposer ; son altruisme n'était pas assez tempéré par l'égoïsme.

L'adage bien connu qui dit que souvent nous ne nous rendons pas compte de la valeur de ce que nous possédons et ne savons l'apprécier qu'une fois que nous l'avons perdu est ici tout à fait de circonstance. Elle ne fut jamais jugée à sa juste valeur. Parmi les faits de la vie qui dans la vieillesse inclinent la pensée vers le pessimisme, il en est un de particulièrement frappant : la disproportion entre le mérite et la récompense.

On peut dire, d'une manière générale, que le monde se compose de ceux qui méritent peu et qui reçoivent beaucoup, et de ceux qui méritent beaucoup et reçoivent peu. Ma mère appartient à cette dernière catégorie ; et c'est pour moi une source de regrets continuels que de penser que je n'ai pas fait davantage pour l'empêcher d'en faire partie.

# Chapitre III

---

## Enfance et jeunesse

*1820-27. ÆT. 1-13*

[Retour à la table des matières](#)

C'est à Derby, au n° 17 *d'Exeter Row* qu'Herbert Spencer naquit, le 27 avril 1820. Ses parents s'étaient mariés au début de 1819. Le prénom de Herbert lui fut donné non parce que traditionnel dans la famille, mais en raison de l'admiration qu'avait William-George Spencer pour l'œuvre d'un jeune poète récemment décédé, Herbert Knowles, dont, dit Herbert, on ne trouve guère des extraits que dans une anthologie publiée par Emerson. Loin d'approuver l'habitude de donner aux nouvelles générations les prénoms des anciennes, W. G. la trouvait absurde, comme apte à créer des confusions. L'enfant fut donc baptisé Herbert.

Mes souvenirs d'enfance ont pris cette forme secondaire qu'ils prennent le plus souvent, à mon avis, dans la deuxième partie de la vie. Je me rappelle que je me rappelais. - J'avais une petite sœur Louisa, plus jeune que moi d'un an, et qui mourut à deux ans. J'ai longtemps gardé le souvenir confus d'avoir joué avec elle dans le jardin. Pendant de longues années, aussi, m'est resté le souvenir de m'être perdu dans la ville, dans laquelle j'avais erré, dans le but de trouver la maison d'amis auxquels j'étais attaché. Le résultat fut que le crieur fut envoyé à ma recherche. Le plus vif de mes souvenirs d'enfance, qui mérite d'être mentionné à cause de son intérêt psychologique est celui que produisit en moi pour la première fois le sentiment de la solitude. Tout le monde était sorti, excepté la bonne à la charge de laquelle on m'avait laissé. Elle saisit cette occasion pour sortir aussi, et me laissa seul après avoir fermé la porte à clef. Un soir par semaine, et c'était précisément le soir en question, on avait coutume de faire sonner les cloches de l'église *All Saints* à Derby. Et pendant que j'endurai l'agonie de cette première expérience de la solitude, les cloches carillonnaient gaiement. Il en

résulta que j'associai désormais les deux choses, si fortement que pendant toute la première partie de ma vie et même plus tard, je n'ai pu entendre ces cloches, sans éprouver un sentiment de tristesse.

Mais au bout de quatre ans la famille changea d'habitation, William George, en dehors de sa tâche de maître d'école, se fatiguait beaucoup à donner un grand nombre de leçons particulières. Son travail lui avait permis de mettre passablement de côté, mais, bien que jeune encore, il avait excédé ses forces : il dut renoncer à l'enseignement., et alla vivre à New Radford, près de Nottingham.

J'ai encore présentes a la mémoire les délices que j'éprouvais à errer dans les fougères, qui dans ce temps-là s'élevaient au-dessus de ma tête. Il y avait un certain chai-me aventureux à explorer les étroits sentiers herbeux conduisant çà et là dans tous les coins, et parfois débouchant dans des endroits inattendus, ou bien interrompus par l'ornière profonde et boueuse que les charrettes, se rendant aux sablières, avaient laissées après elles. Il y avait aussi les campanules que l'on cueillait sur leurs branches épineuses, où çà et là- était resté, un flocon de la laine des troupeaux de moutons. Dans la vie adulte, il est difficile de se rappeler cette impression beaucoup plus imposante que produit le monde aux enfants, et qui est causée par la grandeur relative des choses et la proximité des yeux par rapport aux choses qui se trouvent sur le sol.

Mon père laissa écouler cette période de ma vie sans me donner de leçons. Je pense qu'il me croyait d'une constitution délicate. Ma mère, dans son enfance, n'avait pas été forte, et ceci joint à ses observations directes lui avait fait conclure qu'il ne fallait pas m'infliger trop tôt la discipline de l'école. La fragilité de sa propre santé ruinée par le surmenage le rendait encore plus prudent. J'avais probablement à cette époque, ainsi que plus tard, une répugnance à apprendre par cœur, ce qui est pour beaucoup, je crois, dans ce qu'il attribuait à d'autres causes. Dans ses papiers se trouvent quelques souvenirs sur ces premiers temps, écrits à un âge plus avancé, ni très lisible, ni d'une façon très cohérente. En voici quelques extraits :

« Un jour, lorsqu'il était encore tout petit, comme il était assis près du feu, je l'entendis rire soudain. Je lui demandai ce qui le faisait rire, et il nie répondit: « Je me demandais comment cela serait s'il n'y avait que moi au monde. »

Je ne vois pas qu'il y eut là dedans rien de bien extraordinaire, car les enfants intelligents commencent de bonne heure à se tracasser et à tracasser les autres avec des questions d'ordre ontologique. Je donne l'extrait suivant, car il indique les idées générales de mon père sur l'éducation du premier âge.

« Je lui appris ses lettres lorsqu'il eut environ quatre ans, en commençant par les capitales: et en les découpant dans du papier pour lui. Quoiqu'il en apprît avec facilité un certain nombre, il ne demanda pas à continuer ou même à revoir ce qu'il savait, et m'apercevant de cela je cessai de l'encourager à continuer ».

Naturellement, il en résulta que je fus très en retard sur la plupart des enfants. Il en reste encore une preuve peu agréable dans ma mémoire. On me donnait en exemple la fille d'un ami de mon père considérablement plus jeune que moi et qui savait lire.

William George, bien qu'ayant renoncé à l'enseignement, ne restait pas inactif. Il s'intéressa à la dentellerie mécanique, alors une nouveauté qui attirait beaucoup l'attention. Avec deux de ses frères, il avait acheté des métiers. Mais ce ne fut pas une heureuse inspiration. Il y avait trop de concurrence : la production devint excessive, les prix de vente tombèrent, et William George perdit de l'argent. Mais remis par le repos relatif il recommença à enseigner, allant donner des leçons à Derby où, bientôt, il fut s'installer de nouveau. Herbert, à ce moment, avait un peu plus de sept ans. Derby étant alors moins peuplé, et plus « campagne » que maintenant : l'enfant put continuer sa vie relativement champêtre.

Pendant un certain temps, ma vie de jeune garçon continua, comparativement sans contrainte. La discipline scolaire n'était guère que nominale et aucun contrôle très efficace n'était exercé sur moi, à d'autres égards. Je suppose que mon père croyait encore que ma santé ne pourrait supporter de tension intellectuelle trop forte, et s'abstenait de me pousser. Il y avait derrière la maison un jardin d'une certaine étendue, contenant des arbres fruitiers, et permettant l'étude de la floriculture, et mon père loua un terrain à côté de celui qu'il possédait pour en faire un potager. Souvent il me fallait jardiner, plus souvent même que cela ne me plaisait.

Souvent, alors que j'aurais dû faire une tâche que moi, père m'avait indiquée, je m'occupais à autre chose, jetant des pierres aux oiseaux qui se posaient sur les murs ou sur les haies; observant les abeilles sur les fleurs du haricot, perçant la base de chaque corolle pour atteindre le nectar, ou bien regardant l'eau stagnante d'un abreuvoir abandonné et où les larves de moucheron montaient à la surface en se tortillant, allongeant leur queue au dehors pour respirer, puis redescendant. La plupart des enfants sont instinctivement naturalistes, et s'ils étaient poussés dans cette voie, passeraient rapidement de l'observation sans but à l'observation délibérée et attentive. Mon père fut plein de sagesse sur ce sujet. Je fus non seulement autorisé, mais encouragé à étudier l'histoire naturelle.

La majorité de mes occupations, pourtant, étaient celles de l'écolier ordinaire qui, le samedi après-midi (qui est une période de vacances scolaires) et aux autres jours de vacances, s'adonne aux excursions dans la campagne, et à la recherche des trésors contenus dans les haies. Pendant mon enfance, j'explorai les régions avoisinantes d'Osmaston et Normanton dans tous leurs détails ; chaque haie me devenant connue aux cours de ces expéditions, cherchant au printemps les nids d'oiseaux, ou cueillant des violettes et des églantines, et plus tard, dans l'année, ramassant quelquefois des champignons, quelquefois des mûres ou des baies diverses, des pommes sauvages ou d'autres produits analogues. A côté du plaisir de faire de l'exercice, et de sacrifier à mon amour des aventures, j'apprenais dans ces promenades une quantité de choses variées, et les perceptions étaient disciplinées avec bénéfice. De toutes les occupations qui remplissaient mes vacances, c'était la pêche que je préférais. Il y avait la Derwent qui en ces temps-là n'était pas la rivière noirâtre et sale qu'elle est aujourd'hui, mais une eau suffisamment claire, contenant une assez grande quantité de poissons variés. Et il y avait aussi les canaux qui, en somme, convenaient mieux à la pêche enfantine. Je passai sur ces rives beaucoup d'heureuses demi-Journées, et même

en été beaucoup de jours entiers. A côté de l'habileté que demande l'exercice de la pêche, il y avait aussi l'habileté nécessaire à la confection des lignes, car je n'avais pas assez d'argent de poche pour m'acheter tout ce qu'il me fallait. Dans ce cas, comme dans beaucoup d'autres, ce fut mon père qui m'incita à me servir de mes propres moyens physiques pour satisfaire mes désirs. Je faisais moi-même mes bouclions et aussi mes crins, chacun d'eux ayant environ 6 pieds, et fabriqués avec un seul crin de cheval, au lieu d'un fil de soie. Je me rappelle que je poussais la prudence jusqu'à éprouver leur résistance au moyen d'un poids avant de m'en servir.

Un incident avait mis William George en relations avec les fils d'un fermier aisé d'Inglebey, à 7 milles de Derby. L'un d'eux avait rempli d'hydrogène l'amnios d'un veau, et avait de la sorte fait un ballon capable de porter un canif qu'il fit voir à la Philosophical Society de Derby.

W. G. invita le jeune homme chez lui: on échangea des visites, et Herbert alla souvent à Ingleby où il trouvait mille choses capables de l'intéresser, sans compter la rivière Trent fort riche en poissons. Herbert allait à la rivière dès quatre heures du matin et ne reparaisait pas avant la nuit. Sa passion faillit lui être fatale: il tomba à l'eau un jour, et dut la vie à un jeune garçon qui se jeta à la rivière et le tira d'affaire. Tout d'abord Herbert eut l'impression qu'il rêvait: ce n'est qu'après être monté une fois ou deux à la surface qu'il saisit la réalité de la situation. Au cours de ses promenades, Herbert s'adonna beaucoup à l'entomologie, cherchant les chrysalides dans leurs recoins variés, les élevant, s'exerçant aussi à dessiner. Mais son père ne lui permit jamais la copie; il fallait dessiner d'après nature.

Je dois, à propos de mes divertissements plus purement intellectuels mentionner l'habitude que j'avais dans mon enfance de bâtir des châteaux en Espagne, habitude qui continua dans ma jeunesse et dans ma maturité, me conduisant à la longue à m'attarder sur des projets d'avenir plus ou moins réalisables. Dans mon enfance cette habitude était telle qu'au moment de me coucher ce m'était une vraie satisfaction de penser que je resterais quelque temps tranquille avec la possibilité de laisser courir mon imagination sur les sujets dont je m'occupais à ce moment; et souvent le lendemain matin en m'éveillant, j'étais furieux contre moi-même, parce que je m'étais endormi sans avoir pu me rassasier de mes imaginations autant que je le désirais. Souvent ces rêves, devenant des rêves à l'état de veille, m'empêchaient d'avoir conscience de la réalité, lorsque je me promenais. Même dans les rues, cet état d'inconscience était tel qu'il m'arrivait de parler haut tout en marchant; je m'en apercevais de temps à autre, grâce aux gens qui se retournaient pour me regarder. Voici le cas le plus étrange de cette absorption de moi-même. On m'avait envoyé en ville pour faire une commission; comme d'habitude, je m'abandonnai à mon imagination. Je traversai la ville jusqu'à la campagne de l'autre côté; il m'arriva soudain de me rappeler le but de ma sortie, je me dirigeai de nouveau vers la ville et j'arrivai à la porte de notre maison avant de me ressaisir et de me rappeler ma commission. C'est une croyance générale que les châteaux en Espagne sont d'un effet plutôt malsain. Je ne suis pas absolument sûr que cela soit exact. A dose modérée, je les considère comme utiles. C'est un exercice de l'imagination constructrice, et sans elle il ne peut y avoir d'individualité complète. Je crois que l'amour que je sentais pour ces rêveries venait de l'activité spontanée de facultés, qui plus tard me servirent pour des objets plus élevés. Et ici, je noterai un trait complémentaire. Cette tendance à la rêverie dont j'ai parlé était, je crois, une cause partielle d'une particularité que mon père me reprochait souvent en ces mots: « Comme toujours, Herbert, tu ne penses qu'à une chose à la

fois. » Cette facilité à ne voir qu'un sujet, ou qu'un aspect d'un sujet et en oublier Lotis les autres fut pour moi la cause de nombreux ennuis.

Herbert lisait aussi beaucoup : des œuvres d'imagination surtout. Il commença avec Sandford et Merton. Son père ne l'encourageait qu'avec réserves dans cette voie : ni le père ni la mère n'approuvaient la lecture de romans. Ceci accrût plutôt le goût de l'enfant, qui se mit à lire en cachette, malgré la surveillance des parents, au lit, cachant la bougie dans un cabinet noir pour faire croire que les feux étaient éteints. Herbert avait alors onze ou douze ans. Sa santé était bonne avec un fond solide. Moralement, il était très sensible, très ennemi des sensations ou sentiments pénibles, ayant en aversion tout ce qui petit causer de la douleur. Son humeur était très paisible aussi.

Le trait moral le plus marqué de mon caractère, et aussi celui qui donna lieu au plus de manifestations dans mon enfance et par la suite est le mépris de l'autorité.

La conséquence en était une désobéissance perpétuelle. C'était un sujet de chagrin pour ma mère et de reproches de la part de mon père, et comme d'ordinaire les conséquences pour moi n'étaient pas ce qu'elles sont dans la plupart des cas, les choses continuèrent de la sorte, malgré de perpétuelles gronderies. Cette tendance intellectuelle a été commentée par mon père. Il dit de moi dans les notes qu'il écrivit tard dans sa vie: « Déjà tout enfant, son aversion pour tout ce qui lui semblait procéder de la tyrannie «Lait extrême. » Un corollaire de ce caractère était, que ne supportant pas d'être tyrannisé par des camarades plus âgés que moi, je n'étais pas enclin à tyranniser mes camarades. Ma tendance à affirmer ma propre liberté s'accompagnait de ma sympathie pour la même liberté chez les autres. Il en résulta que, tandis que j'évitais toute compagnie qui eût pu conduire à la tyrannie à mon égard, j'étais aimé par ceux qui ne voulaient pas, ou ne pouvaient pas tyranniser eux-mêmes. Il m'arrivait parfois de me fâcher au cours de mes jeux, mais nia colère ne durait jamais longtemps. En voici un exemple assez typique: Un de mes camarades d'une force moins considérable que la mienne, m'avait irrité en me disant des injures. Je le menaçai de ma vengeance dès que j'aurais pu mettre la main sur lui. Ceci arriva au bout de peu de temps. Je ne me sentis, alors, plus assez irrité pour accomplir ma vengeance, et je me sentis très vexé d'avoir perdu toute envie de le rosser.

Il ne faut pas déduire de mon goût pour la pêche que j'étais naturellement cruel. Comparé aux enfants de mon âge je n'étais pas cruel, je ne brutalisais jamais les animaux, et ne pouvais supporter de les voir souffrir. Quoiqu'il m'arrivât de jeter des pierres aux oiseaux par cet amour du jeu dans lequel l'adresse déployée constitue le principal plaisir, pourtant dans tous les cas où il y avait infliction de souffrance sans l'élément de l'adresse, non seulement je m'abstenais, mais encore je protestais contre les actes de mes compagnons, m'opposant toujours à ce que l'on fit gratuitement mal aux animaux, à ce que l'on s'amusât par exemple à torturer les insectes.

Un de mes amis m'emmena un jour pour voir tuer un bœuf, mais lorsqu'après avoir regardé les préparatifs, je vis s'approcher le moment du meurtre, je m'enfuis. Quoique je ne m'émusse guère de la mort du poisson que j'avais attrapé, assister à la mort d'un gros animal était au-dessus de mes forces. Il est curieux de voir à quel point l'émotion sympathique passe au second plan quand on poursuit un but pouvant donner la satisfaction émotionnelle qui accompagne le succès dans une entreprise.

On voit souvent que ceux qui se montrent bons à tous autres égards peuvent sans scrupule sacrifier des animaux pour leur amusement. Dans mon cas, la pitié plus tard mit une limite à mon amour de la pêche et fit que je m'en abstins pendant une longue période.

Au point de vue intellectuel, voici le bilan que dresse le philosophe. Mémoire plutôt au-dessous de la moyenne : elle n'est bonne que pour certaines catégories d'objets. Tous les romans qu'il a lus, il les a oubliés; il admire les gens qui peuvent faire des citations. Caractère particulier : la difficulté de lire longtemps. La réceptivité est de courte durée. Le « système digestif intellectuel » est faible : il ne peut supporter les repas copieux. La lecture au bout d'une heure ou deux devient insupportable. Et pourtant, Herbert apprend vite. Moralement, il est très indépendant d'idées. Au point de vue religieux, il est plutôt vague. De dix à treize ans, il suit, chaque dimanche, le culte des Quakers avec son père, et celui des Wesleyens avec sa mère, ce qui n'a guère d'autre effet que de lui élargir l'horizon.

Je résume les résultats de mon éducation jusqu'à l'âge de treize ans.

Je ne savais que très peu de grec et de latin. Mes aptitudes en latin consistaient à pouvoir répéter très imparfaitement les déclinaisons et une partie seulement des conjugaisons (je ne pus jamais les apprendre toutes), et mon savoir en grec consistait en ce qu'on en peut savoir en faisant le mot à mot des premiers chapitres du Testament comme cela eut lieu sous la direction de mon oncle William.

De plus, je n'avais aucune instruction en anglais, prenant ce mot dans son sens technique. Pas un mot de grammaire anglaise, pas une leçon de composition ne m'avaient été enseignés. Je ne possédais que ce que l'on sait d'ordinaire en arithmétique et ignorais tout des mathématiques. Rien en histoire d'Angleterre, un peu d'histoire ancienne; des littératures anciennes et de la géographie pas un mot. En ce qui concerne les choses et leurs propriétés, j'en savais toutefois beaucoup plus que la plupart des enfants de mon âge.

Mes conceptions des principes et des phénomènes physiques étaient très claires, et j'étais initié à quelques-uns des mystères de la physique et de la chimie. J'avais aussi acquis, par mes observations personnelles et mes lectures quelque connaissance de la vie animale, et surtout de la vie des insectes; mais je ne savais rien en botanique générale ou systématique. Par mes lectures je savais quelque chose en mécanique, médecine, anatomie et physiologie, et j'avais des notions sur les différentes parties du monde et leurs habitants. Telles étaient mes connaissances; elles formaient un contre-poids à ce que j'ignorais de ce que savent généralement les enfants.

Il me reste pourtant un trait à signaler. C'est ce que je tirai d'une discipline mentale peu ordinaire. La méthode de mon père, comme je l'ai déjà dit, c'était l'« aide-toi toi-même » dans tous les domaines : non seulement pour les choses pratiques, mais aussi dans le domaine intellectuel. Il disait constamment : « Je me demande par quoi est causé ceci » ou bien « Sais-tu la cause de cela ? ». Son opinion, et celle qui s'était développée en moi, était qu'il fallait considérer les choses comme ayant toutes des causes naturelles ; en même temps que la notion de causalité était rendue en moi plus définie que chez les enfants de mon âge, il s'établissait en moi l'habitude de rechercher les causes, ainsi qu'une croyance tacite à l'universalité de la causalité. Il en résultait naturellement l'incroyance absolue aux miracles. Je ne me

rappelle pas avoir jamais entendu mon père relater quelque chose comme pouvant être expliqué par un agent surnaturel. D'autres raisons me font croire qu'en ce temps-là, il acceptait encore la croyance aux miracles, mais jamais, dans sa conversation, je ne relevai aucune trace de cette croyance. Ses remarques sur le monde environnant ne portaient pas traces d'une croyance autre que celle en une loi naturelle uniforme.

J'ajouterai que jamais il ne faisait appel à une autorité, comme raison d'accepter une croyance. Consciemment ou inconsciemment il entretenait chez les autres cette indépendance de jugement qui le caractérisait, et c'est ce qu'il provoqua en moi, à dessein, ou involontairement. Sans doute, je possédais cette tendance à l'état latent, mais sa discipline la développa.



## Chapitre IV

---

### Un voyage et une équipée. Adolescence à Hinton

*1833-1836. ÆT. 13-16*

[Retour à la table des matières](#)

Vers la fin de juin 1833, Herbert Spencer accompagna ses parents à Hinton-Charterhouse, pour aller voir son oncle Thomas. La première journée à Hinton fut une grande joie pour l'enfant, ravi des fleurs, des papillons, des oiseaux, des insectes qu'il rencontrait dans les champs. Mais ce plaisir devait être de courte durée.

Quelques jours après, se produisit un changement qui m'étonna désagréablement. J'avais compté jouir d'un mois de vacances d'été ; mais un matin, mon oncle m'installa devant la première proposition d'Euclide. N'ayant aucun amour du travail et des livres, j'en éprouvai un grand dégoût. Comme il n'y avait pas de remède, je m'y mis pourtant assez bien, mes aptitudes me portant vers cette matière beaucoup plus que vers toutes celles dont je m'étais occupé auparavant. Ceci fut démontré très clairement lorsque avant une quinzaine de jours j'eus terminé la moitié du premier livre. Ayant récité une démonstration d'après la définition du livre jusqu'à un certain endroit, je m'écartai du texte ; et quand mon oncle m'interrompit, me disant que je me trompais, je lui demandai d'attendre un instant, puis je finis la démonstration d'après mon propre raisonnement, qui fut reconnu juste par mon oncle. À ce moment, on ne demandait de moi rien d'autre, si ce n'est pourtant de la lecture. Mon oncle trouvait ma façon

de lire mauvaise (et il avait raison, car j'avais alors, comme aussi plus tard, une tendance à aller trop vite, d'où une articulation indistincte), mais il s'étonnait de ma connaissance des mots. C'était en effet assez particulier, étant donné que je n'avais jamais eu de leçons de lecture. N'ayant appris à lire que très tard, j'appris à connaître le sens des mots en lisant toute sorte de livres, et en écoutant les conversations autour de moi.

Après environ quatre semaines pendant lesquelles mes leçons quotidiennes furent souvent interrompues par des excursions faites à cause de mes parents venus en visite, arriva le moment du retour. Alors J'eus un étonnement encore plus grand que le premier, en apprenant que j'allais rester à Hinton.

L'affaire avait été réglée deux mois auparavant entre les parents : Herbert devait être confié à son oncle Thomas qui se chargeait de son éducation, tandis que le père d'Herbert se chargeait d'un de ses neveux.

En apprenant que je restais, mon chagrin fut grand, mais je ne pouvais que me soumettre. Dix jours se passèrent dans la même routine. Pendant ce temps il se passa certains incidents qui, sans importance en apparence, eurent des résultats significatifs. Je vivais en désaccord constant avec mon condisciple S. J'étais, comme je l'ai toujours été, très enclin à argumenter, et quoique nous fissions ensemble il y avait toujours des différences d'opinion et parfois des mots. Pour remédier à cet état de choses mon oncle décida que nous étudierions à des heures différentes, S. le matin et moi l'après-midi, de façon à ne pas être ensemble. Cet arrangement mis en vigueur vers la fin de juillet, mit le comble à mon mécontentement. J'étais tout prêt à me livrer à un acte de révolte, et il suffit de ce changement qui me privait de camaraderie pour fixer ma détermination. Comme nous allumions nos bougies pour aller nous coucher, je dis à S. faisant allusion au nouvel arrangement: « Cela ne se reproduira pas ». Le lendemain donna l'explication de ce propos. Je me levai peu après six heures, et je partis, résolu à retourner à la maison. J'atteignis Bath en un peu moins d'une heure, j'achetai un pain d'un sou avant de quitter la ville, et je pris la route de Cheltenham. En montant la colline, et encore quelque temps après, je me retournais pour voir si je n'étais pas poursuivi. Lorsque j'arrivai sur le haut des collines de Cotswold, et que j'eus ainsi considérablement augmenté la distance qui me séparait d'Hinton, je cessai de craindre d'apercevoir la voiture attelée du poney venant pour me reprendre. Mais en m'avançant sous les rayons du chaud soleil, j'eus davantage conscience de l'état d'abandon où j'étais. Je me trouvais loin de tous ceux que je connaissais, dans l'impossibilité de revenir en arrière, presque sans argent, et avec la perspective d'un long voyage devant moi. Aussi, je fondis souvent en larmes, tout en marchant. Toutefois, à en juger par le résultat, ces crises d'abattement ne diminuaient en rien mon allure. Je continuai donc mon chemin, dont la monotonie était interrompue seulement ça et là par une chaumière ou un péage; j'arrivai dans la journée là où finit le plateau et où commence la vallée de la Stroud. Je marchai à travers ce beau paysage dans un état d'esprit entièrement différent de celui dans lequel j'étais, lorsque j'y avais passé, quelques semaines avant. J'atteignis Stroud entre cinq et six heures, et je demandai à un homme après avoir traversé la ville quel était mon chemin pour Cheltenham. Il me l'indiqua et dit : « Mais vous ne comptez pas y arriver ce soir. » Il eut été très étonné si je lui avais dit que j'arrivais d'une localité située à cinq milles au delà de Bath. Et pourtant, j'arrivai à Cheltenham, vers les neuf ou dix heures du soir, je pense, et je trouvai une petite auberge dans un faubourg où l'on me donna pour soixante centimes

un lit, J'avais seulement deux shillings en poche sur lesquels je comptais pour me faire vivre pendant mon voyage. Ce jour-là et les suivants, je renouvelai mon achat de pain d'un sou. Deux ou trois fois aussi, j'avalai un verre de bière. Du pain et de Peau, et peut-être trois verres de bière furent tout ce que je pris entre Hinton et Derby.

À Cheltenham, Herbert ne put dormir. Il avait marché 48 milles (77 kilomètres 232 mètres) et la fatigue l'agita toute la nuit. Le lendemain matin, il repartait. Il avait compté coucher à Birmingham, mais ne put arriver jusque-là, et coucha, sans dormir encore, ayant fait 75 kilomètres environ. dans une petite auberge sur la Lickey. Le troisième jour, il eut la chance de rencontrer un charretier bienveillant qui lui fit place dans son véhicule jusqu'à Birmingham. De là l'enfant marcha jusqu'à Lichfield où le cocher d'une diligence apitoyé par son récit et sa mine fatiguée le fit monter dans sa voiture, sans se laisser payer, et ne le descendit qu'à Derby.

Avant de raconter les incidents qui dérivèrent de mon escapade, je parlerai de ses effets physiques. Il ne peut être mis en doute que mon système nerveux en reçut un contre-coup. Il est déjà extraordinaire de penser qu'un enfant de treize ans ait pu, sans autre nourriture qu'un peu de pain, d'eau et de bière, faire quarante-huit milles un jour, quarante-sept le suivant et vingt le troisième. Il est étonnant que cet exercice ait été même supporté, mais je ne puis croire qu'il ait été supporté sans dommage. A un âge si éloigné encore de la maturité, le contre-coup sur mon développement devait être nécessairement profond. Tout se paye, et de tels excès nuisent évidemment à l'organisme en l'empêchant d'atteindre la perfection de structure qui pouvait être espérée.

Toutefois, il n'y eut à ce moment ou dans les années qui suivirent aucun signe manifeste du dommage occasionné.

Naturellement, l'arrivée de l'enfant chez ses parents fut cause d'une véritable consternation. Ils ne savaient rien : une lettre n'aurait pu aller plus vite que le fugitif, et Thomas Spencer n'avait su le départ d'Herbert que quelques heures après que celui-ci avait quitté Hinton. Une lettre de la mère à la tante donne quelques détails sur l'équipée.

« Rien ne petit dépeindre mon étonnement et mon chagrin quand je le vis entrer. Son père était à Coxbench et il n'arriva qu'à dix heures du soir; vous pouvez imaginer ce qu'il éprouva, et il se passa quelque temps avant qu'il se remît de l'émotion qu'il éprouvait. Le pauvre Herbert est extrêmement angoissé. Il pleure beaucoup, mais dit que c'était plus fort que lui; être isolé dans sa chambre pendant, si longtemps était plus qu'il n'en pouvait supporter. Il demande que l'on dise à son oncle combien il est navré de l'avoir blessé, et semble considérer qu'il n'y a pas d'espoir de pardon pour lui tant qu'il vivra. Il a pleuré tout le long du chemin, et je crois comprendre qu'à ces larmes se mêlait beaucoup de remords. Je ne serais pas étonnée qu'il tombât malade après cette énorme course où il s'est nourri seulement d'eau et de pain. Le matin où j'ai quitté Hinton, je lui avais donné deux shillings pour acheter des épingles pour ses papillons ou ce dont il aurait besoin. C'est à l'aide de cette somme qu'il a atteint la maison. »

On laissa à l'enfant le temps de se remettre, et il fut entendu qu'il retournerait à Hinton, mais que l'on ne songerait plus à séparer l'enfant de son camarade. Au bout d'une quinzaine, il

retournait à Hinton, où son oncle et sa tante le reçurent fort, bien, et sans parler de l'incident. Tout était remis en l'état.

Hinton-Charterhouse est situé sur une éminence dans un pays peu pittoresque. Hinton était en partie peuplé d'officiers de terre ou de mer, en retraite, et quand Herbert Spencer s'y établit, chez son oncle Thomas Spencer, ce dernier avait trente-six ans environ. C'était un homme très énergique, assez enclin à expliquer les insuccès des autres par le manque de sa propre qualité distinctive. Libéral dans ses opinions, il avait tenu fort beau rang à Cambridge. Sa femme, âgée de vingt-six ans, était d'intelligence moyenne, mais de nature morale supérieure, très adonnée aux bonnes œuvres, d'origine irlandaise-écossaise. Son grand-père avait été gouverneur militaire à Sainte-Hélène. Les Thomas Spencer ne voyaient pas grand monde à Hinton-Charterhouse. Thomas était très porté à discuter, et d'autre part la conversation des habitants du pays manquait d'intérêt.

Herbert faisait de l'algèbre et du latin, le matin; l'après-midi il jardinait ou se promenait, le soir, encore un peu d'algèbre, de la lecture, et une partie d'échecs. L'enfant goûtait surtout les sciences mathématiques, et y apportait volontiers des raisonnements personnels, d'où, à l'occasion, des difficultés avec son maître, notamment à propos d'un passage d'un livre de physique (celui d'Arnott, édition de 1833).

Entre autres sujets, le livre traite de l'inertie. Je trouvais une objection à l'exposé qui en était fait. *Voici*, je crois, le passage contenant la théorie que je ne pouvais accepter.

« C'est la résistance vaincue... qui est appelée *inertie* de la masse, *ou vis inertiae*, et quelquefois, pour aider à la compréhension, l'entêtement, l'indolence ou l'inactivité. Mais aucun de ces mots ne peut donner l'impression exacte de ce que l'on veut faire entendre » (pp. 51-52).

Ce que je prétendais c'est qu'il ne pouvait y avoir de *vis inertiae*, l'inertie n'étant pas une force positive. Il me semblait clair qu'un corps ne peut avoir rien d'autre que de la simple passivité, et qu'il ne peut y avoir en lui aucun principe de résistance active, ainsi que l'avance Arnott. Mon oncle se rangea du côté de celui-ci, trouvant le mot « entêtement » explicatif, et mon mépris constitutionnel de l'autorité me fit n'accepter ni ses raisons, ni celles d'Arnott. Je nie rappelle que pour appuyer ce que j'affirmais, je disais que si Un navire de guerre pouvait être suspendu à la voûte céleste, il bougerait, sans doute fort peu, si on le poussait. Mon oncle s'irrita naturellement de cette défense obstinée de mon idée, surtout à cause de la présence de mon camarade et de ma tante. Il était certes assez singulier qu'un enfant de treize ans montrât une telle ténacité dans ses idées. Ceci n'était pas seulement significatif au point de vue moral, parce que cela montrait combien ancrée était en moi cette tendance à l'esprit critique, et au rejet de ce qui, à son contact montrait le défaut de la cuirasse, mais intellectuellement aussi, parce que cela montrait une vive compréhension des vérités physiques. Car j'avais raison, malgré les autorités dressées contre moi.

Herbert étudiait aussi le grec, la trigonométrie, le français. Mais il n'appréciait que la trigonométrie. Il avait de la facilité pour les sciences, mais non pour les langues ou la littérature.

Les extraits suivants indiquent les résultats moraux et intellectuels de mon éducation durant cette année. Mon oncle écrivant à ma grand'mère, le 9 juin, dit de moi :

« Il n'est, pas encore arrivé à travailler de lui-même, et mon opinion est que s'il était chez lui, il n'apprendrait pas en un tu ce qu'il devrait savoir en Un mois. »

Et le 20 juin, il écrit à mon père :

« Souvent pendant ces derniers mois, mon opinion sur Herbert s'est modifiée. J'ai vu quelquefois en lui beaucoup de bien et aussi des choses qui m'ont découragé. Il n'est pas douteux qu'il ait, des qualités d'une nature très supérieure, et quand il est surveillé de près et que tout sujet frivole est écarté de ses pensées, il se distingue par une application sérieuse à l'étude, et une vivacité d'intelligence considérable, et l'ou ne petit s'empêcher de lui témoigner plus de considération et aussi des éloges que sa conduite satisfaisante mérite. Mais l'ennui est que ceci est bientôt suivi d'une diminution d'application et de modestie. Le défaut de soit caractère est le manque du principe de la crainte.

Et c'est seulement parce que soit séjour chez moi lui a inculqué dans une certaine mesure ce principe, qu'après quelques luttes, il s'est mis de lui-même à m'obéir avec une promptitude qui vous eut fait plaisir, et plus il est obéissant, plus je m'abstiens d'exercer mon autorité. par crainte, j'entends la crainte de Dieu qui est le commencement de la sagesse, et la crainte des parents, maîtres, etc... »

Que l'opinion rapportée dans ces extraits soit dans une grande mesure exacte, cela n'est pas douteux. J'étais à ce moment, comme avant, et encore maintenant, très paresseux, à moins d'être stimulé par une raison très puissante, généralement le désir de faire quelque chose de grand.

A la fin de juin, Herbert alla, avec soit oncle Thomas, à Londres, puis rejoignit ses parents chez un ancien élève de son père, Charles Fox (depuis Sir Charles Fox), qui travaillait sous les ordres de Stephenson au chemin de fer Londres-Birmingham. Après quinze jours passés avec les Fox, les Spencer allèrent passer quinze jours à Londres, puis on rentra à Derby, où Herbert reprit un peu le cours de ses études, avec soit père, en joignant aux sujets accoutumés la perspective.

En octobre, retour d'Herbert à Hinton, où il y a un nouvel élève, Robert P. mieux élevé et de rapports plus faciles que S. ce qui fait que rétrospectivement on juge que les discussions entre Herbert et S. devaient être de la faute de ce dernier principalement. Les études reprennent leur cours.

Des lettres montrent qu'en décembre, on me fit étudier beaucoup plus les matières pour lesquelles je n'avais pas de goût. Mon père prit des arrangements grâce auxquels j'avais à lui envoyer une quantité définie de traductions avant une certaine date. Je continuais à être tout à fait incapable. Le 8 décembre mon oncle écrit :

« Herbert, attaque les difficultés de son travail d'une façon très gauche. il y fait preuve d'une grande ignorance de sa propre langue, aussi bien que du latin. Il n'a jamais su grand'chose de la grammaire anglaise... Ceci, ainsi que son oubli complet de la grammaire latine, même dans les parties qu'il a répétées avec moi, rend ma tâche plus difficile ».

Une lettre de lui, écrite quelque temps avant contient un passage que je n'aurais jamais pensé y trouver. Il dit :

« Il traduit bien mieux le grec. Il ne nie prépare que quelques versets de saint Jean. Mais ce qu'il fait est fait avec beaucoup de soin, ce qui est l'essentiel. »

Je m'étonne que l'on ait jamais pu dire cela de moi, considérant combien il a toujours été difficile de m'apprendre quelque chose. Mon oncle aurait pu employer des termes plus énergiques pour qualifier mou ignorance de la grammaire anglaise. Il eut pu dire que je n'en connaissais rien. C'était une des matières que je n'étudiais pas. à l'école, à cause du désir de mon père de ne pas me surmener. Je n'en connaissais que les mots et les phrases que mes oreilles avaient retenus quand mes camarades récitaient leurs leçons ; et comme le sujet ne m'attirait pas du tout, cela ne faisait sur moi que des impressions machinales à la signification desquelles je ne pensais jamais. Ce que j'appris, contraint et forcé, de grammaires latine, grecque ou française est peu de chose. Dans aucune d'elles je n'ai pu finir d'apprendre les conjugaisons ; quant à la syntaxe on ne m'en apprit jamais rien. Je crois que ma répugnance à apprendre les langues tient à l'aversion que j'avais pour tout ce qui est purement dogmatique.

Il faut que dans n'importe quel sujet, les exposés me soient donnés sous une forme compréhensible pour ma raison, ou tout au moins sous une forme qui ne soit point celle de la simple assertion. Vous nie présentez quelque chose comme une règle ? Je dis non. Comme un principe? Alors je dis oui. Ceci explique, en peu de mots, mon indifférence ou mon intérêt dans l'un ou l'autre de ces cas. Une observation faite sur moi-même vient corroborer à ce que j'avance là. Quand j'étais enfant, on m'apprit la règle de trois, mais je l'oubliai vite. Peu après on m'apprit les règles de proportion. Je me suis souvenu de celles-là, et maintenant, quand j'ai à faire un calcul où entre la règle de trois, je ne pense jamais à la règle telle qu'on me l'a enseignée, mais je la déduis moi-même du principe que le produit des extrêmes est égal au produit des moyens.

Herbert poursuivit ainsi son éducation auprès de son oncle, abordant tour à tour la mécanique, l'algèbre, etc., pour finir par Newton. En août 1835, vacances chez ses parents, avec un peu de chimie ; en novembre, retour à Hinton pour la continuation des études.

A la fin de cette année je me vis imprimer pour la première fois. Un périodique de peu d'importance, *The Bath Magazine*, devait paraître pour la première fois le 1er janvier 1836, et mon oncle devait y collaborer. J'entendis beaucoup parler de ce journal pendant qu'on l'organisait et mon désir d'y écrire fut éveillé. Je fis la chose secrètement. Mon appoint fut une lettre décrivant la formation de certains cristaux de forme particulière que j'avais observés l'automne précédent, en cristallisant du sel ordinaire. La lettre partit à ma grande joie, et à la surprise des miens.

Herbert s'intéressait de plus en plus à des sujets variés : c'est ainsi qu'il écrivit une lettre au *Magazine* au sujet d'une nouvelle législation sur le paupérisme. Dans ses lettres à son père, il parlait surtout de questions scientifiques. En 1836, une lettre parle d'un perfectionnement qu'il a imaginé pour la pompe, en remplaçant le mouvement alternatif du bras par un mouvement continu circulaire, plus économique. Auprès d'un maître tel que son oncle, qui prenait intérêt à beaucoup de problèmes sociaux et moraux, Herbert ne pouvait manquer d'entendre discuter maintes questions. À la fin de 1835 son camarade P. quitta Hinton : il venait d'obtenir aux Indes le poste qu'il souhaitait. Ce fut une perte pour Herbert, d'après une lettre qu'écrivait sa tante à son père.

« Je crois que Robert P. lui manque, non qu'il l'ait considéré comme un ami intime, mais simplement comme un compagnon, car Herbert, pour son amusement et son bonheur, est tout à fait dépendant des autres. Je sais que c'est naturel à la jeunesse, mais je ne crois pas qu'il serait excellent pour les jeunes gens d'avoir constamment des compagnons, du moins, des jeunes gens de leur âge. Il est toujours très réservé, mais je constate des progrès en beaucoup de choses. »

Peu après, il est question dans cette correspondance de constatations qui ont peut-être une signification physiologique et que je noterai ici, quoique offrant peu d'intérêt. Je grandissais rapidement, trois pouces (7,5 centimètres) par an, après avoir eu une croissance assez lente. Dans une lettre à mon père où il est question de ma croissance, il est aussi fait mention de mon état mental. Ni moi ni les miens n'avions jamais établi un rapport entre cet état et la rapidité avec laquelle j'avais grandi, quoiqu'il y en eût probablement un. Voici un passage : « Mon esprit n'est pas aussi clair en ce moment-ci que je le voudrais. Il me semble avoir perdu toute mon énergie. Je crois que cela tient à l'absence d'émulation, car depuis le départ de P... je ne suis plus stimulé par rien, mais je ne crois pas que cette circonstance puisse expliquer tout, et je n'y comprends pas grand'chose. »

A la même époque, mon oncle parle de mon apathie et de mon manque de mémoire. Ceci devait certainement être très marqué. Non seulement ai-je absolument oublié le sujet des livres que je lisais alors, mais je ne me rappellerais même pas les avoir jamais vus, si je n'avais retrouvé des lettres où je les mentionnais. Est-ce que la croissance n'en était pas la cause ? Si l'excès d'effort musculaire, comme dans une promenade forcée laisse après lui une fatigue du cerveau qui rend tout travail difficile pendant un temps, on peut aussi supposer qu'une dépense excessive de forces du système pour le développement du corps peut d'une façon similaire laisser le cerveau en état de déficit et en affaiblir l'activité.

Il vaudrait la peine de se demander si dans de tels cas il ne se produit pas un effet moral simultané. Si cet effet existe, il donnerait une explication du fait que du reste la correspondance du temps prouve, du refroidissement qu'il y eut dans mes rapports avec mon oncle et ma tante. Je ne fus plus en faveur auprès d'eux, et j'étais mécontent de la façon dont mon oncle me traitait. N'y a-t-il pas lieu de croire que la rapidité de croissance peut affecter temporairement, la nature morale, comme elle le fait pour la nature intellectuelle ? Chez les enfants, l'insuffisance de nutrition cérébrale, quand elle est causée par l'inactivité du tube digestif est généralement accompagnée de mauvaise humeur ; aussi il semble possible que lorsque l'insuffisance de nutrition cérébrale est occasionnée par les exigences du corps en voie de croissance, il se produise un résultat, analogue. Les circonstances qui amènent au cerveau une quantité insuffisante

de sang font que les facultés supérieures sont momentanément arrêtées, tandis que les inférieures restent actives. Les facultés moins développées et plus tardives sentent les effets d'une insuffisance de sang plus que les facultés plus précoces et pleinement développées. Si ce rapport existe vraiment, ou devrait en tenir compte dans la façon dont on traite l'enfance.

En juin 1836, après trois années passées à Hinton, Herbert retourna chez ses parents, à Derby.

Il vaut la peine de résumer les résultats. Physiquement ils furent bons. Je revins à Derby, fort, en bonne santé et très grandi, ma stature maxima (point encore atteinte à ce moment-là) étant de cinq pieds dix pouces. Sans aucun doute, le climat, qui est fortifiant, et la vie rurale m'avaient fait du bien.

Intellectuellement, je m'étais développé. J'avais fait passablement de mathématiques, et la discipline mentale qu'elles nécessitent avaient fortifié mon raisonnement. Quant aux langues vivantes, j'avais fait peu de progrès. En français, je n'avais vu que la première partie de la grammaire, et quelques pages d'un manuel de conversation. En grec, un peu de grammaire, et ce que l'on peut savoir quand on traduit du grec quelques chapitres du Nouveau Testament; en latin, je pouvais traduire les livres faciles que l'on donne aux commençants, en faisant toutefois beaucoup d'erreurs. L'éducation à Hinton n'était guère étendue. On ne lisait point d'histoire, on n'avait aucune notion des littératures étrangères, et les sciences concrètes étaient ignorées. La poésie et les ouvrages de fiction étaient complètement laissés de côté. Malgré toutes ces insuffisances, je retirai de mon séjour un bénéfice, celui d'être obligé de m'appliquer, ce que je n'eusse pas fait ailleurs.

Si je n'avais point été à Hinton, il est probable que j'eusse poursuivi ma vie paresseusement, n'apprenant presque rien.

Moralement aussi, le régime auquel j'avais été soumis me fut bon.

Malheureusement, pendant les années que j'avais passées chez mes parents, je ne sentis pas cette discipline qui était nécessaire pour mon caractère, mais seulement l'essai d'une discipline, et le résultat en était des désobéissances et des réprimandes fréquentes. La règle plus ferme de mon oncle me tira hors de l'état d'esprit fâcheux qui est le résultat d'une éducation de ce genre.

Il valait mieux être sous un contrôle qui m'était pénible mais qu'il me fallait accepter que d'être sous un contrôle que l'on pouvait esquiver par la résistance, la résistance étant souvent couronnée de succès.

Ce qu'il y aurait eu de mieux eût été que je fusse dirigé par quelqu'un possédant l'idéal élevé de mon père, en même temps que la volonté ferme de mon oncle. Si l'on avait fait appel plus souvent à mon sens moral, je crois qu'il en serait résulté quelque chose de mieux ; et je me souviens de cas où j'eusse pu être déterminé par les sympathies et les affections, si celles-ci eussent été développées en moi. Un des défauts du mode d'éducation de mon oncle était dû à la rigueur extrême avec laquelle il avait été élevé. Ceci l'empêchait rétrospectivement de comprendre qu'un peu d'amusement est nécessaire. Dans la vie de tous les jours, il n'était pas prévu pour nous d'autre repos



que celui qui provenait de la cessation même du travail intellectuel, et de quelque occupation en plein air, telle que le jardinage.

Mais la critique n'est guère à sa place ici. Je fus traité avec beaucoup plus de respect et de générosité que je n'en devais attendre. On montra beaucoup de patience en poursuivant ce qui n'était, en aucune manière, une entreprise facile. Eussé-je été à la place de mon oncle, je crois que j'aurais bientôt abandonné la partie. Je puis dire aussi de ma tante qu'elle avait beaucoup de bonté et un sens du devoir très accusé. Et maintenant, on peut dire à ce propos que les convictions religieuses renforcent les tendances naturellement bonnes, et sont cause de persévérance dans les bonnes actions malgré les découragements. En relisant les lettres de mon oncle et de ma tante je me suis clairement rendu compte que je leur dois beaucoup. Ils avaient affaire à quelque chose d'intraitable, à une individualité trop raide pour se mouler facilement.

En relisant le récit que je viens de faire, basé en partie sur mes propres souvenirs et sur des lettres, il me semble que l'impression qu'il peut produire veut être un peu corrigée, surtout l'impression que peuvent laisser les lettres de mon père et de mon oncle. Quelques-uns des passages de leurs lettres que je n'ai point cités ici montrent qu'ils me jugeaient d'après leurs propres souvenirs de jeunesse, et qu'ils avaient dû être des enfants extraordinairement sages. Ayant pris comme point de comparaison non la nature de l'enfant moyen, mais celle de l'enfant exceptionnel, on m'a jugé plus sévèrement que je ne l'eusse été par d'autres. Je suis amené à faire cette remarque par les descriptions que j'ai lues de ce qui se passe dans les écoles (et spécialement dans les écoles publiques), et pour clore la série le scandale récent de *King's College School* (avril 1885) où un enfant est mort des mauvais traitements infligés par ses camarades. Je ne me serais certainement pas livré aux brutalités qui se commettent fréquemment. Il est probable que les fautes dues à l'insubordination auraient été plus nombreuses qu'elles ne le sont; d'ordinaire, mais les fautes plus graves eussent été moins nombreuses. Les actions *extrinsèquement* mauvaises eussent été nombreuses. Mais les actions *intrinsèquement* mauvaises eussent été peu nombreuses.

Je n'insiste pas davantage sur cette qualification, mais il me semble pourtant qu'elle était nécessaire.

## Chapitre V

---

### Un faux départ. Je deviens ingénieur

*1836-1838. ÆT. 16-18*

[Retour à la table des matières](#)

Qu'allait faire le jeune homme, l'enfant, devrait-on dire plutôt ? Herbert avait seize ans. Ses goûts le portaient manifestement vers les sciences exactes : en 1836, ou peut-être en 1837, il découvrait une propriété remarquable du cercle, jusque-là inconnue semble-t-il, propriété se rattachant à la Géométrie descriptive, ou Géométrie de position. Cette propriété fut signalée par lui, dans le *Civil Engineer and Architect's Journal*, en juillet 1840. Mais son père estimait, non sans raisons, qu'il est peu de fonctions plus hautes que celle d'éducateur.

Telle qu'elle est communément comprise et pratiquée, la fonction n'est pas l'objet d'un bien grand respect. La sous-estimation du pédagogue tient en partie à la sous-estimation du savoir qui a caractérisé le passé, et remonte aux temps féodaux où savoir lire et écrire n'était pas considéré comme le fait d'un vrai chevalier ; et où le savoir était regardé comme devant être laissé aux enfants des gens de peu. Mais elle tient en partie aussi à la qualité médiocre du pédagogue tel qu'on le rencontre communément. Trop souvent la charge d'élever la jeunesse a été entreprise par des hommes qui ont échoué dans d'autres occupations, ou des femmes qui se sont trouvées dans la pauvreté ou des difficultés variées, par des gens en somme qui ne pouvaient prétendre ni à une aptitude naturelle, ni à la possession d'une préparation spéciale. Cela a été

une croyance générale que n'importe qui peut faire réciter des leçons, apprendre à écrire, et signaler les erreurs dans une addition. Même les capacités manifestées par ceux qui ont occupé les postes les plus élevés, les maîtres des écoles publiques, etc., n'ont pas réussi à leur obtenir beaucoup de respect de la part de leurs élèves, ou du public en général.

Ces hommes qui, génération après génération, ont suivi une simple routine mécanique, qui n'ont jamais employé leurs facultés analytiques à agir sur l'esprit de leurs élèves ; ces hommes qui n'ont jamais cherché à découvrir le cours normal du développement intellectuel, afin d'adapter leurs méthodes aux phases successives ; ces hommes qui depuis les premiers temps jusqu'à l'époque présente, ont enseigné des abstractions avant que leurs élèves aient pu acquérir les faits concrets correspondants ; ces hommes dis-je, n'ont naturellement pas pu faire grande impression, sur leurs concitoyens. Quiconque, n'étant pas esclave de la tradition, voit ce qu'ont été les écoles et ce que beaucoup d'entre elles sont encore, peut, au lieu d'être frappé de la stupidité des élèves, s'étonner de la stupidité des maîtres.

C'est parce que son idéal en matière d'éducation était si supérieur à celui qui avait généralement cours que mon père avait une opinion si différente de celle de la plupart sur le rang que doit occuper la fonction de maître. S'il ne faisait pas du développement de l'esprit le sujet d'une étude délibérée, il s'était pourtant fait quelques idées générales à ce sujet, et voyait la nécessité d'adapter la méthode aux phases successives par où passe l'esprit. Au lieu de persister dans l'emploi de méthodes imaginées en des temps primitifs, et que l'on continuait à appliquer avec persistance en des temps nouveaux, il cherchait constamment des méthodes meilleures. Il cherchait toujours à assurer une compréhension intelligente des matières enseignées : avec lui la simple acceptation passive ne suffisait pas. Et voyant combien est compliqué le processus de formation de l'intellect, combien il importe de faciliter cette formation au lieu de l'entraver, combien il est besoin d'invention et de jugement dans le choix des moyens, il constata que, pour être exécutée comme elle doit l'être, la tâche de l'éducateur exige des facultés intellectuelles de premier ordre, et exige aussi la perpétuelle activité de celles-ci. Pour lui, le véritable éducateur devait être supérieur non seulement par l'intelligence, mais par le sentiment aussi. Il s'efforçait d'habitude, et avec succès, de gagner la confiance de ses élèves en leur témoignant de la sympathie dans leurs difficultés et dans leurs succès ; de la sorte il engendrait en eux un état d'esprit favorable à la conquête intellectuelle et au perfectionnement émotionnel. C'était, en deux mots, l'ambition de ce maître d'école dont parle Carlyle dans ses *Réminiscences*, avec admiration pour la sévérité avec laquelle il traitait les inintelligents.

Mais, quel que fût le désir qu'avait son père de voir Herbert suivre la carrière pédagogique, aucune manifestation de ce désir ne se fit jour. Peut-être ne voulait-il point peser sur la détermination de l'enfant. Un jour, toutefois, en 1837, il demanda à celui-ci : s'il consentirait à remplacer pour un temps le second d'un maître d'école. Herbert accepta, non sans répugnance. Il réussit dans sa tâche ; il savait intéresser les élèves, surtout à la géométrie, et avait l'art de faire comprendre. La suppléance dura trois mois, et aucun heurt ne se produisit entre le maître et les élèves qui furent d'une docilité exemplaire à l'égard de leur professeur. Celui-ci, de son côté, les traitait en amis, sans faire montre d'autorité inutile, et sans formuler des prohibitions vexatoires.

Herbert était-il qualifié pour l'enseignement ? Oui et non, répond-il. Il avait ses idées en matière d'éducation : et il était déjà avancé en âge qu'il rêvait encore à la création d'un

établissement d'éducation pour la culture intellectuelle, la discipline morale et l'entraînement physique. Avec un corps de collaborateurs adéquats, il eût, dit-il, donné nu exemple d'une méthode d'éducation plus élevée. Mais, s'il y pensa beaucoup, il ne songea point à réaliser son projet : il avait entrepris une autre tâche. S'il eût réussi à certains égards, il aurait dit-il, échoué sur d'autres points. Il lui eût fallu subir la routine qui prévaut dans l'enseignement tel qu'il est généralement compris (ceci dans l'hypothèse qui se présentait, celle où il serait entré dans la pédagogie existante), et il aurait eu, aussi, à supporter la monotonie de la chose. Sans doute encore, avec ses idées personnelles, il y aurait eu de fréquents froissements avec les parents. Si donc il était entré dans l'enseignement, Herbert Spencer en serait assez vite sorti, avec dégoût. Autant, par conséquent, n'y pas entrer : et c'est ce qu'instinctivement il fit. Au reste, nue circonstance survint qui lui évita la peine de prendre une décision.

En novembre 1837, son oncle William lui écrivait de Londres de venir de suite. Il lui avait trouvé une place auprès de M. Ch. Fox, déjà cité, un des collaborateurs de Stephenson. une place d'ingénieur civil. Herbert était qualifié pour l'occuper : il l'accepta aussitôt.

Le 8 novembre 1837 il arrivait à Londres, à temps pour assister à la procession qui eut lieu le 9 à l'occasion d'un dîner offert par le lord-maire à la reine Victoria, avant son couronnement. Ce fut la seule cérémonie de ce genre à laquelle Herbert Spencer ait jamais assisté.

Le bureau de M. Fox, où je devais pendant quelque temps pisser la plus grande partie de mes journées était à la station de Chalk Farm. La maison n'existe plus; on l'a démolie pour faire place au *North London Railway* qui traverse la route de Hampstead et entre dans la gare juste la l'endroit *oit* elle se trouvait. Je me présentai le 10 et *fis* connaissance avec quelques-uns de ceux qui allaient être mes compagnons. Le jour suivant eut lieu mon premier voyage en chemin de fer ; je me rendis avec M. Fox jusqu'à Tring, l'endroit jusqu'où le *London and Birmingham Railway*, ainsi qu'on l'appelait alors, était ouvert au public. La locomotion était moins rapide alors que maintenant. En cours de route, M. Fox calcula sur sa montre, d'après les bornes kilométriques que nous laissions derrière nous, que nous faisons trente milles (*48 kil.*) à l'heure, ce qu'il considérait comme une vitesse très grande. Le matériel ne ressemblait pis non plus à ce qu'il est aujourd'hui. Les locomotives en usage sur la ligne de *London and Birmingham*, n'avaient que quatre roues, et pesaient seulement dix tonnes. Les voitures de première classe ressemblaient aussi exactement que possible à trois diligences mises bout à bout. Et toujours dans le but de rappeler autant que possible ces véhicules, chaque voiture de Ire classe possédait au dehors, et à chaque extrémité, un siège de conducteur ; disposition qui dura Jusqu'au jour où un employé fut tué par l'arche d'un pont, comme il se trouvait par hasard sur le toit du wagon. Les voitures de seconde classe, simulant aussi bien que *possible* l'extérieur d'une diligence, n'avaient point de parois latérales et étaient couvertes par un toit que supportaient des montants de fer verticaux, de sorte que le vent et la pluie pouvaient pénétrer librement.

M. Ch. Fox, qui plus tard devait construire les bâtiments de l'Exposition de 1851, était très doué au point de vue de la mécanique. C'était un homme très compétent, qui vit souvent attribuer à Stephenson l'honneur de travaux qui étaient authentiquement siens : il était très occupé, la division du travail n'étant pas alors ce qu'elle est devenue depuis, et c'est pour se décharger d'une partie des besognes secondait-es qu'il avait fait nommer Herbert Spencer au poste qui lui fut confié.

Il m'avait vu pendant notre visite à Watford, en 1834, et il est possible qu'une certaine confiance en mes capacités pour une tâche point trop difficile lui soit venue de ce qu'un de ses élèves, M. Frank Conder, m'avait donné, pour se rendre compte de ce que je savais faire, un problème de trigonométrie que j'avais bien résolu, ce dont il avait été étonné. Mes appointements ne s'élevaient qu'à 80 livres (2.000 fr.) par an, avec probabilité d'augmentation jusqu'à 150 livres, mais pour un jeune homme de dix-sept ans, ce n'était point à dédaigner, d'autant plus que *cette place* donnait l'occasion de s'instruire utilement et d'être soumis à une discipline.

J'eus affaire tout d'abord surtout à M. Georges Harris, un élève de M. Fox. Nos occupations étaient presque semblables.

Nous passâmes beaucoup de jours agréables ensemble, pendant l'hiver et le premier printemps à surveiller *différentes parties* de la ligne. Il était certainement désagréable d'aller par des temps boueux prendre des mesures des « spoil-banks », ainsi que l'on appelle techniquement les grands tas de terre qui restaient en trop de ce qui avait été *nécessaire pour* faire les talus et avaient été transportés dans les champs avoisinants. Cela devenait encore plus ennuyeux quand, lorsqu'il pleuvait à verse, il tombait de mon chapeau sur mon cahier de notes une eau noirâtre.

Le travail de bureau, ainsi que l'on pourra le comprendre par l'exposé de mes goûts, dans le récit de mon éducation, ne m'était point à charge. Il impliquait de l'exactitude et du soin, ce à quoi j'étais naturellement enclin, et on pouvait chercher du nouveau.

Ce travail m'intéressait tellement que bientôt j'occupai mes soirées à dessiner le plan d'une machine à pomper pour mon propre plaisir, et pour me prouver à moi-même mon talent de dessinateur. Des lettres montrent que j'étais très imbu des responsabilités de mon poste, et résolu à réussir. Pendant tout ce séjour à Londres qui dura plus de six mois, je n'allai à aucun lieu de distraction, je ne lus aucun roman, ni aucun ouvrage de littérature légère. Lorsque je ne dessinais pas ou que je n'allais pas voir des amis, je passais mes soirées à flâner dans Londres, et ces promenades étaient naturellement fort intéressantes pour un garçon de mon âge, inexpérimenté comme je l'étais.

Un incident qui se rapporte à une de ces courses m'est resté dans la mémoire. A mon grand étonnement, je me trouvai dans un square éclairé par des réverbères à huile. A *cette époque*, le gaz était déjà très répandu, et même dans les villes de province comme Derby les réverbères à huile avaient disparu. Il me parut particulièrement significatif que dans ce centre de vie élégante le vieux système d'éclairage fût encore en vigueur, alors qu'il avait été remplacé avantageusement par un autre partout ailleurs.

Tout entier à ses occupations, Spencer ne s'intéressait durant ses loisirs qu'aux questions se rapportant à celles-ci : à des problèmes de mathématiques, de physique et de mécanique. Et l'esprit indépendant et personnel qu'il apportait dans ses études d'option, il l'apportait aussi dans l'accomplissement de sa besogne. Cela lui valut une fois la critique de M. Fox, mais la chose tourna à son honneur : il avait fait autrement que ses camarades à cause de sa culture mathématique plus grande, et il avait en raison.

En mai, ses fonctions lui firent quitter Londres. Il avait à surveiller la construction de la ligne près de Harrow, à voir que l'entrepreneur tint ses engagements, et ne prit point d'avances. Il avait plus de temps à lui, et s'occupait de dessin, d'algèbre, etc. Ce qui ne l'empêchait pas de s'intéresser aussi aux promenades du pôle magnétique et de chercher à établir une machine à coudre.

Évidemment, Herbert, Spencer s'acquittait de ses fonctions en conscience. Car au mois d'août, voici ce qu'il écrivait, à son père :

« J'ai une grande nouvelle à vous annoncer, et je ne doute pas que vous vous réjouissiez avec moi de mes espérances. M. Fox vient de m'offrir un poste au *Gloucester and Birmingham Railway*. avec rétribution de 120 livres par an, qu'il croit pouvoir être élevée bientôt jusqu'à 200 livres. J'aurai à faire tout d'abord le métier de dessinateur, et si l'on est content de moi, je deviendrai ingénieur-assistant. En manière d'encouragement et de <sup>compliment</sup> pour moi, M. Fox me cita l'exemple de Conder [un de ses élèves alors qu'il était à Walford] qui depuis quelque temps occupe une situation de 200 livres par an (au *Birmingham and Gloucester*). quoique « ajouta M. Fox, il ne soit certainement, pas aussi intelligent que vous ». J'entends aussi dire beaucoup de choses agréables du capitaine Moorsom, ingénieur en chef de la compagnie, sous les ordres duquel je serai. M. Fox dit que c'est un des plus aimables hommes qu'il ait jamais vus ; un vrai gentleman, affable et, bon. Avant de savoir ces détails, j'étais très enclin à refuser parce que j'eusse beaucoup mieux aimé rester auprès de M. Fox. Mais, ainsi qu'il le dit, le nombre des employés de la ligne diminuera graduellement, et ma situation actuelle, selon toute probabilité ne durera pas longtemps. »

Herbert, Spencer après avoir achevé quelques travaux dont il avait été chargé d'urgence quitta Londres le 24 septembre 1838, pour Worcester où l'appelaient ses nouvelles fonctions.

Il tomba dans un milieu tout différent de celui où il avait vécu. Au lieu des jeunes gens tranquilles, bien élevés qui entouraient M. C. Fox, il trouva là, surtout des jeunes gens de la « classe dirigeante », d'esprit et de mœurs tout autres.

La surveillance n'était pas très sévère, et le travail était interrompu souvent par des histoires plus ou moins légères, ou des regards et des appréciations sur les passants, surtout du sexe féminin, le tout accompagné de sifflements et de chansons, surtout de romances sentimentales. Ainsi qu'on peut le croire, la moralité (en prenant ce mot dans ce sens ridiculement réduit qu'on lui donne maintenant) n'était pas très élevée. Une des circonstances malheureuses du métier d'ingénieur est qu'il enlève le jeune homme à ce cercle de famille, d'amis et de voisins, qui normalement lui sert de frein, et le place au milieu d'étrangers dont les opinions et les critiques exercent sur lui peu ou point d'influence. C'est un peu comme pour les étudiants en médecine, qui libres aussi de la contrainte familiale, et ne ressentant, point les effets de celle que d'autres éprouvent à Oxford ou Cambridge, font preuve d'une certaine liberté d'allures, pour ne pas dire plus.

La tenue de nos compagnons était un fréquent sujet de conversation entre moi et un de mes camarades de travail, un garçon solide et sûr, avec qui je devins intime, et nous fûmes d'avis qu'il était impossible qu'ils arrivassent à quoi que ce soit, de bon. Toutefois, nous avons tort. Plusieurs d'entre eux dont j'ai pu suivre la carrière sont devenus des hommes très respectables; Fun d'entre eux, surtout, qui a eu une vie

exemplaire, à tous points de vue, domestiquement et socialement parlant ; et qui quoique n'ayant eu dans sa jeunesse que des idées de plaisirs égoïstes, a été dans sa maturité un homme d'aspirations élevées et de conduite irréprochable. J'ajouterai, ce qui est assez typique que ce changement a accompagné son passage de la foi en des dogmes dits orthodoxes dans lesquels il avait été élevé à la foi dans les croyances libérales auxquelles il s'est tenu pendant ces quarante dernières années.

Il convient d'ajouter qu'en outre de ces compagnons plus mondains, et moins stricts au point de vue de la morale, Herbert Spencer eut à Worcester un camarade au moins avec lequel il s'entendait tout à fait. C'était, G. B. W. Jackson, alors âgé de vingt-quatre ans. Son intelligence n'était pas supérieure, mais il était d'une rectitude à toute épreuve, et W. George Spencer engagea vivement son fils à cultiver cette camaraderie qui devint bientôt une solide amitié.

Toutefois Herbert Spencer ne pouvait pas ne pas se sentir quelque peu isolé au milieu de ses compagnons de labeur.

Étranger, de culture, d'idées, de sentiments et de buts à la plupart de ces jeunes gens avec qui cette nouvelle situation me mit en contact, j'étais regardé par eux comme un original. Il m'était constitutionnellement impossible de leur cacher combien mes idées et mes sentiments différaient des leurs, chaque fois que j'en avais la perception. Cette tendance à prononcer des jugements contraires aux leurs fut bientôt remarquée et commentée. « C'est un drôle de garçon : Il trouve toujours quelque chose à critiquer. » Tel était le genre de remarques qu'on faisait en ma présence. Les critiques que je faisais imprudemment étaient d'ordinaire fondées sur des bonnes raisons. La plupart de ces jeunes gens occupés à dresser des plans sous la direction d'autrui, ne possédaient aucune notion du métier d'ingénieur et n'apportaient à leur ouvrage aucun intérêt spécial, n'ambitionnant que de faire exactement ce qui leur était indiqué. Leurs connaissances en mathématiques et en mécanique étant presque nulles, ils étaient incapables de donner une raison scientifique de ce qu'ils faisaient ; et de là naissaient continuellement des occasions de commenter et critiquer des choses mal faites.

Deux faits que je noterai montrent bien à quel point le sens politique m'empêchait peu de me livrer à mon habitude constitutionnelle. En regardant certains plans que finissait un de mes compagnons, je remarquai une ombre qui était incorrectement projetée. Lorsque je le lui dis, il me répondit qu'elle devait certainement être correcte, car c'était M. Hughes lui-même, l'ingénieur résident qui lui avait montré comment il fallait faire. La prudence m'eut conseillé le silence, mais il n'était pas dans ma nature de m'incliner devant une affirmation, même venant d'un supérieur, qui me paraissait fautive. Pour prouver que j'avais raison, je fis avec du carton un modèle de l'objet représenté ; et à l'aide d'une lumière artificielle, je démontrai expérimentalement que l'ombre prenait bien la forme que j'indiquais. Naturellement l'affaire, lorsqu'elle arriva aux oreilles de mon chef, ne fut pas pour me mettre en bonne posture.

Pus maladroitement, encore, au point de vue de la prudence, fut une autre critique que Spencer fit au sujet d'une manière de poser les rails. Pourtant, bien que cette manière reçut l'approbation des autorités, il fallut y renoncer : elle ne valait rien, et Spencer avait eu raison. Mais il ne fallait pas, à dix-huit ans, avoir raison contre des hommes faits.

Il ne faut pas croire toutefois, que le caractère de Spencer lui fit des ennemis. La première impression était défavorable sans doute : mais on s'apercevait avec le temps que l'amande avait plus de prix qu'on ne l'eût cru, d'après la coque. Et en fin de compte, ou vivait en bonne harmonie, et amicalement.

La vie n'était pas pénible. Les heures de bureau étaient de neuf à cinq heures, avec une heure de repos au milieu de la journée : ou avait vacances le samedi après-midi, généralement, consacré à des promenades. Les soirées, Spencer les passait à lire des livres de mécanique, et beaucoup de romans. Il travaillait à l'algèbre, à la géométrie, à la mécanique surtout : ses lettres à son père, de cette époque, sont le plus souvent consacrées à des discussions scientifiques, à des problèmes de mécanique ou de mathématiques, d'astronomie aussi, voire même de psychologie. Son père qui lui fit une visite d'une quinzaine ait milieu de l'été de 1839 écrivait même qu'il allait abréger sa visite : Herbert lui proposait trop de problèmes intéressants et absorbants, et dans ces conditions il ne pouvait se reposer. C'est, vers cette époque qu'Herbert rédigea et fit paraître un mémoire sur la construction des ponts : il inventa aussi un appareil qu'il allait faire connaître quand il s'aperçut que Nicholson l'avait déjà découvert ; le cyclographe de Nicholson.

D'autres sujets l'occupèrent aussi : un perfectionnement de l'appareil pour cueillir les sacs de la poste au passage des trains : idée qui était dans l'air, car l'appareil en question a été utilisé, mais après qu'il a été ré-inventé par quelqu'un d'autre. Il s'occupait aussi de chimie avec son ami Jackson et s'amusait à modeler des motifs architecturaux.

De temps en temps, dans les lettres qu'il m'écrivit à cette époque mon père essaya d'appeler mon attention sur les questions religieuses, et d'éveiller mes sentiments religieux, cherchant quelque écho. Autant que je me le rappelle, il n'en dut point entendre, simplement parce que je me sentais dans l'impossibilité de lui écrire quelque chose qui l'eût satisfait, sans manquer de sincérité.

Comment cet état d'esprit entièrement différent de celui de ma famille s'était-il formé ? Il y avait probablement plusieurs causes. Les cantiques que j'avais appris dans mon enfance en même temps que beaucoup d'autres choses par cœur, c'est-à-dire de façon qui m'ennuyait, n'éveillaient point en moi de sympathie pour les idées qu'ils contenaient. Et les pratiques religieuses dut dimanche soir ajoutées à celles de la journée, au lieu de développer en moi le sentiment que l'on attendait, ne servaient qu'à m'en dégoûter. Ainsi que je l'ai déjà dit, mon père avait par sa propre nature et par le résultat de son expérience, une certaine répugnance pour la règle et les cérémonies sacerdotales. Je partageais cette antipathie, car ma nature était peut-être encore plus que la sienne, ennemie de tout ecclésiasticisme. À cette aversion naturelle s'ajoutèrent d'autres causes qui m'éloignèrent de la foi-nie généralement prise du culte religieux.

Je ne retrouve pas dans ma mémoire exactement en quoi ma foi se différençait de la foi générale. Je n'avais pas rejeté de façon irrévocable nia croyance, mais elle m'abandonnait lentement,. En réalité, elle n'avait jamais eu beaucoup de prise sur moi ; la « foi chrétienne » étant contraire à ma nature, tant émotive qu'intellectuelle. Pour beaucoup, et probablement pour le plus grand nombre, la pratique religieuse donne une sorte de plaisir. Elle ne m'en procura jamais, à moins de compter comme tel l'émotion que produisait en moi la musique sacrée. L'effet combiné de la douceur d'un hymne, avec l'accompagnement d'orgue et l'architecture des cathédrales, suggestion de puissance, me donnait une impression combinée de grandeur et de douceur, qui a toujours été et est encore très forte, aussi forte probablement que chez les autres, plus forte que chez beaucoup. Mais l'adoration d'un être personnel, les louanges, et les



humbles promesses d'obéissance ne trouvèrent jamais d'écho en moi. C'est ce qui expliquera que, à Worcester, et avant, à Londres, je passais mes dimanches à lire, ou à me promener dans la campagne.

En ce temps-là, je n'avais pas de conviction très arrêtée, au sujet de la correction de mon attitude. Je ne savais si elle convenait ou non. L'esprit critique ne m'avait point encore montré ce qu'il y a de surprenant dans cette supposition que le pouvoir qui a créé trente millions de soleils avec leurs planètes a pris un jour la forme d'un homme, et passé avec Abraham un contrat d'après lequel celui-ci devait recevoir un territoire en échange de son obéissance. En ce temps là je ne m'étais point encore défait de cette notion d'une divinité à qui il plaît d'entendre chanter des hymnes, et se fâche contre les êtres infinitésimaux qu'elle a créés, quand ils ne chantent point sans cesse sa grandeur. Je n'avais point encore senti combien il était absolument, indiciblement injuste que grâce à la désobéissance d'Adam (pour laquelle un homme dur attrait tout au plus congédié son serviteur) toute la descendance innocente d'Adam fût damnée à l'exception des quelques-uns qui accepteraient le « plan de rédemption », dont la plus grande majorité n'a jamais entendu parler. Je n'avais point encore compris la nature stupéfiante d'une foi qui veut qu'on offre de profonds hommages à un être qui reste en tranquille contemplation, tandis que des myriades de créatures sont soumises à des tourments qui n'en finissent pas. Mais quoique aucune idée très définie de ce genre ne se fût formée en moi, il est probable que j'en avais une vague conscience, et qu'elle m'éloignait des croyances et observances établies.

Il y avait sans (toute, une autre raison aussi à l'état d'esprit de Spencer. La notion de la causation physique était trop ancrée en lui pour que la croyance au surnaturel pût prendre racine. Mais tout ce travail par où Spencer se trouvait de plus en plus éloigné de l'orthodoxie religieuse se fit lentement, de façon naturelle et inconsciente.

Le milieu où Spencer vivait était fort actif. Les jeunes gens attachés au chemin de fer formèrent un club pour l'étude et la discussion de sujets se rapportant à leur profession. Spencer joua son rôle, en lisant différentes études, une entre autres, sur la conservation des traverses par un procédé chimique, au bichlorure de mercure.

Au début de 1810 - Spencer avait alors vingt ans - un changement se fit dans le personnel : le poste de secrétaire-ingénieur du chef, le capitaine Moorsom, devint vacant. Il fut offert à Spencer qui l'accepta. Le changement de fonctions impliquait un changement de résidence : Spencer devait aller vivre à 5 kilomètres de distance, à Powick, auprès de son chef.

## Chapitre VI

---

### Quelques mois à Powick. Période nomade

*1840-1841 ÆT. 20-21*

[Retour à la table des matières](#)

La besogne confiée à Herbert Spencer n'avait rien de pénible, mais pas grand'chose d'intéressant non plus. Il écrivait des lettres, il en recevait et classait. Son chef était très bon et aimable; Spencer était traité avec beaucoup d'égards et d'affabilité, et invité à passer les soirées en famille autant qu'il lui plaisait. M. Moorsom lui donnait aussi de bons conseils, l'engageant à se familiariser avec l'arpentage, et à étudier la zoologie. A cela Spencer aurait volontiers ajouté la botanique, mais il fallait se borner. Une lettre de 1840 contient un passage significatif. « Je réfléchissais Vautre jour que j'aimerais l'aire connaître quelques-unes de mes idées sur l'état du monde et la religion, avec quelques remarques sur l'éducation. Je crois toutefois que je puis mieux employer mon temps pour le moment. »

Ayant assez de loisir en réalité, il avait une existence agréable; la maison des Moorsom était hospitalière, et Spencer y eut une vie sociale plus variée et remplie. Il fut en particulier très vite l'ami des enfants, qui étaient nombreux.

Un point le tracassa un jour. Son orthographe laissait à désirer, et il demanda conseil à son père au sujet d'un dictionnaire.

Je me suis souvent demandé comment il se faisait que mon orthographe continuât si tard à être mauvaise. En relisant des lettres écrites de Londres et de Worcester, je

suis étonné des erreurs nombreuses qu'elles contiennent, la plupart dues évidemment à l'étourderie, mais, çà et là, dues à l'ignorance. Il est évident que je ne relisais point mes lettres avant de les envoyer, sans cela, j'eusse vu et corrigé la plupart; des erreurs. Cette habitude d'envoyer mes lettres sans les avoir relues est un exemple de ma paresse naturelle. En cherchant une explication aux fautes dues à mon ignorance, je trouve rétrospectivement une cause suffisante. Ainsi que je l'ai dit au commencement, j'avais peu étudié les langues. Je n'avais eu aucune leçon de grammaire anglaise, mon père ayant interdit, en raison de ma santé, que l'on me surmenât, et de cette façon je ne fis point tous ces devoirs écrits qui accompagnent l'enseignement de la grammaire. De même, les efforts continus que je fis à Derby et, à Hinton pour apprendre un peu de grec, et de latin (ce qui se bornait en grammaire à posséder tout juste les déclinaisons et une partie des conjugaisons, et à traduire des textes simples) ne furent accompagnés par aucun des exercices que l'on fait d'ordinaire. Je n'écrivais donc que pour mes devoirs de mathématiques et mes lettres à mes parents. De temps à autre, Il est vrai, ma tante me faisait écrire sous sa dictée, mais cela n'arrivait pas souvent. Il eut été donc remarquable, dans ces circonstances, que j'eusse mis l'orthographe correctement. Je ne sais comment cela arriva, mais le sens de ma responsabilité s'étant éveillé, ce défaut disparut presque complètement. Je ne m'achetai un dictionnaire qu'après avoir fini ma tâche de secrétaire, et il est, évident qu'alors j'en avais relativement peu besoin. Naturellement les erreurs causées par mon étourderie ne se renouvelaient plus, et quant au reste, il semble qu'il y eut eu en moi une connaissance latente de l'orthographe qui se réveillait quand il devint indispensable de la posséder.

Ses préoccupations orthographiques ne s'accompagnaient pas de préoccupations relatives au style.

Je remarquerai en passant qu'il ne faut pas compter sur l'étude du style pour donner de grands résultats. Quand on possède un esprit lucide et que l'on a entendu journalièrement parler correctement autour de soi, on est presque certain d'avoir un style tout au moins clair, si rien de plus; et si ces deux conditions manquent, l'étude du style servira de peu de chose. Ce que l'on peut en attendre, c'est que les défauts très marqués d'expression et de disposition soient rendus manifestes, lorsque l'on se relit. Et si l'on ne peut pas grand'chose pour parfaire la correction et la clarté, encore moins petit-on faire pour acquérir la force, le pittoresque et la variété. Seul, le talent inné donne tout cela.

Et c'est pourquoi Spencer ne jugeait pas utile de chercher à acquérir ce qu'il ne possédait pas naturellement. Il avait assez à faire avec ses études techniques. Il les variait beaucoup. Un jour, c'est une méthode pour éprouver l'eau à employer pour les locomotives. Une autre fois, il s'agit d'un problème de construction, relatif aux poutres, ou bien d'expérience sur la friction : d'un appareil chronomètreur de vitesse des trains, que Spencer baptise vélocimètre, etc. Spencer a également étudié un instrument pour mesurer la force de traction d'une locomotive tirant un train dans des conditions variables, mais n'a pas été jusqu'au bout. Il a encore inventé une « échelle des équivalents » pour la conversion des mesures en pouces et dixièmes de pouce de la force du bois chimiquement conservé, en dixièmes et centièmes de pied : elle n'a pas été publiée, le *Civil Engineer* n'ayant pas pu faire les frais de la lithographie requise.

A l'approche du milieu de l'été, je fis une expérience qui n'a aucun rapport avec le métier d'ingénieur, et en a peu avec ma vie des trois derniers mois, une expérience

entièrement nouvelle pour moi. Mme Moorsom et les enfants étaient allés en mai à Ryde, dans l'Île de Wight, et pendant la première partie de juin, le capitaine Moorsom était allé passer quelque temps auprès d'eux. Vers le milieu de juin, il revint quelques jours pour ses affaires et avec lui vint une de ses parentes, une jeune fille à peu près de mon âge. Lorsqu'il eut terminé ce qu'il avait à faire, il alla rejoindre sa famille à Ryde, et il laissa la jeune fille seule maîtresse de la maison pendant une dizaine de jours. Naturellement, on nous avait présentés Fun à l'autre pendant le bref séjour du capitaine. Elle était agréable, sans être une beauté, mais intelligente, aimable et séduisante à différents points de vue. Je ne sais si le capitaine Moorsom avait pensé qu'elle se tiendrait à l'écart dans le reste de la maison ou s'il prévoyait qu'elle pourrait à l'occasion passer dans la salle qui servait de bureau, ce qui eut bientôt lieu. Comment cela arriva-t-il, je ne me le rappelle pas. Ce fut probablement en apportant les lettres, ce qui était une occasion pour se dire bonjour. Petit à petit, cette politesse quotidienne devint quelque chose de plus, et il nous arriva bientôt de passer la plus grande partie de la journée ensemble dans le bureau.

Cette intimité avec une jeune fille était extrêmement agréable, d'autant plus que, jusque-là, ma vie avait été presque entièrement privée de société féminine; comme je n'avais pas de sœurs, il ne venait pas de jeunes filles à la maison, et je n'allais point faire de visites dans les maisons où il s'en trouvait. Pourtant à Hinton j'avais quelquefois vu les sœurs d'un de mes condisciples P. dont la famille résidait à Bath (leur frère nie taquinait beaucoup et non sans raison, à propos d'une d'elles, une très jolie fille).

Mais ces relations commencées dans le bureau de King's Eud, furent ma première expérience de relations plus intimes que de simples rapports mondains.

Lorsque j'y repense, je m'étonne que le capitaine Moorsom ait eu l'imprudence de laisser ainsi deux jeunes gens ensemble, sans aucune contrainte ou surveillance. Il pensait peut-être que la jeune fille étant fiancée, cette circonstance seule était une garantie suffisante. Mais si telle était sa pensée, il n'avait tenu aucun compte de moi qui ne savais rien des fiançailles cri question. Toutefois il n'en résulta point de mal d'aucune sorte, quoique nous fussions ensemble une grande partie de nos journées. Sa société, me fut sans aucun doute bienfaisante, quoique ne me portant peut-être pas particulièrement à l'accomplissement de ma tâche. A son contact, je crois, je perdis un peu de ma brusquerie. Un fait est là pour prouver combien celle-ci était marquée. Un jour, après une parole que je lui dis, elle me répondit : « Si quelqu'un d'autre que vous m'eût dit cela, j'en aurais été blessée. » Cette phrase qui implique que j'avais parlé trop franchement, fait voir aussi combien vite il était devenu manifeste pour elle que j'avais l'habitude de dire mes pensées sans me préoccuper de ce qui en résulterait. Elle montre aussi que, une fois que ce trait de caractère a été reconnu comme inné, des choses qui d'ordinaire semblent impliquer une impolitesse voulue sont alors acceptées comme toutes naturelles.

Après le retour de la famille, et avant qu'aucune complication sentimentale fût survenue, le jeune homme auquel elle était fiancée, alors étudiant à Oxford, vint faire une visite. Un dimanche après-midi nous partîmes avec les enfants pour faire une promenade. Elle lui prit le bras, et regarda par-dessus son épaule en souriant malicieusement, pour voir quel effet cela me produisait. Elle avait évidemment l'idée que je n'aurais pas l'air satisfait. Cette révélation ne me fut pas agréable, mais ce ne fut pas pour moi un coup sérieux. Les choses n'avaient pas été assez loin pour cela.

La jeune fille resta à Powick tout le temps que Spencer devait y passer : une dizaine de mois, et leurs relations demeurèrent amicales, bien qu'en théologie, il y eût désaccord, ce qui n'empêcha pas Spencer de faire un crayon de la jeune fille après qu'il se fût exercé sur les enfants, « sans aucune trace de génie », ajoute-t-il.

Il était assez évident que sans les fiançailles antérieures, notre intimité fût devenue quelque chose de sérieux. C'eût été un malheur, car elle n'avait rien, ou peu de chose, et mon avenir n'était pas brillant. Elle n'épousa toutefois pas le jeune homme auquel elle était fiancée. Quelque trois ans plus tard elle lui déclara ne pas se sentir préparée aux devoirs d'une femme de pasteur. Et elle finit par épouser son cousin, le *squire* de la paroisse dont son père avait été recteur.

Spencer n'était pas pris au point d'en perdre la tête nous voyons par un passage d'une lettre de juillet 1840, qu'il est très occupé par le projet d'une machine électro-magnétique. A la fin du même mois un changement d'occupations et de résidence s'imposa, à la suite d'un procès. Spencer dut aller s'établir à Bromsgrove pour surveiller la construction d'un pont, celui que la compagnie avait établi n'ayant pas été jugé suffisant. Bromsgrove est d'ailleurs très voisin de Powick. Il fallut d'abord démolir le pont déjà construit, faire les plans du nouveau, et les exécuter : le tout devait être fait en moins d'un mois, et le fut. A la fin d'août la besogne étant terminée, Spencer retournait à Powick, mais pour peu de temps. De côté et d'autre, il lui fallut surveiller différents travaux : à Defford, un pont avait cédé : il fallut le rétablir. Mais cette variété d'occupation n'était pas de nature à déplaire à Spencer.

Il était naturellement nécessaire d'aller surveiller la ligne, et ces promenades me permettaient des rêveries sans fin. J'ai déjà dit combien je m'adonnais à cette forme tentante de l'activité, mentale, considérée généralement comme malsaine. Cette habitude, contractée dans mon enfance, était encore très forte.

Naturellement mes châteaux en Espagne de cette époque étaient très différents comme architecture de ceux que j'édifiais jadis. Ils n'étaient plus du type des aventures à la Robinson Crusoé ou du genre que me suggéraient autrefois les romans du genre de Mme Radcliff. Mes rêveries tiraient leurs couleurs des actualités de ma vie présente et de ses possibilités futures.

Ainsi que le montrent les pages précédentes, je m'occupais souvent d'inventions d'un genre ou d'un autre. Et le résultat était que l'idée d'acquérir une fortune par des inventions couronnées de succès faisait le sujet de mes rêveries. Personne ne pourra dire si je m'y absorbais au point de me parler à moi-même comme je le faisais dans mon enfance, car il n'y avait point de passants sur la ligne entre les stations, pour me suivre du regard en témoignage de leur surprise, de sorte que je puis avoir monologué sans m'en rendre compte. Pourtant cette habitude de me parler à moi-même devait diminuer par le fait d'une retenue plus grande due à ce que j'approchais de plus en plus de l'âge d'homme.

Je remarquerai toutefois que parmi tous ces plans d'avenir, il n'y en avait aucun où je me figurais auteur et écrivain. Mon ambition n'allait pas si loin. En ce temps-là, l'idée de devenir un auteur ne s'était pas présentée à moi, même de la façon la plus

vague ; encore moins avais-je celle d'entreprendre la tâche que j'ai commencée à l'âge de quarante ans.

Une partie de la ligne passait dans l'argile bleue du lias, très riche en fossiles. Nombre de ceux-ci avaient été ramassés et portés au bureau. Spencer, à force de les considérer, s'y intéressa et fut amené à la géologie, en commençant par la formation d'une petite collection locale.

Un des résultats de ce nouveau goût fut que j'achetai les *Principles of Geology* de Lyell, qui venaient de paraître. Je mentionne cet achat surtout parce qu'il sert d'introduction à un fait d'une signification considérable. Pendant ces dernières années j'avais été au courant de cette hypothèse que la race humaine s'est développée hors de quelque race animale inférieure; mais je ne sais plus trop jusqu'à quel point je l'acceptais : ma mémoire ne me renseigne point là-dessus. Mais en lisant Lyell, dont un chapitre est consacré à une réfutation des vues de Lamarck sur l'origine des espèces, j'en arrivai à être décidément de l'opinion de ce dernier. Je ne sais pourquoi l'argumentation de Lyell produisit sur moi l'effet exactement opposé à celui que se proposait l'auteur. Il est probable que c'est parce que la discussion présentait, plus clairement que cela n'avait été fait jusque-là, la conception de la genèse naturelle des formes organiques. La question de savoir si oui ou non elle était vraie était plus nettement exposée. Ma tendance à l'accepter comme vraie, malgré les critiques de Lyell, était sans aucun doute due surtout à sa conformité avec cette idée générale de l'ordre de la nature dont, à travers la vie, je m'étais chaque jour convaincu davantage.

Je ne pouvais accepter le surnaturel sous quelque forme que ce fût. Depuis l'enfance il y eut en moi un besoin de trouver d'une façon ou d'une autre, une explication naturelle des phénomènes quels qu'ils fussent. Aussi, quand je fus amené à me demander si les formes organiques ont été spécialement créées ou si elles se sont développées par des modifications progressives d'autres êtres, causées et transmises physiquement, c'est la dernière supposition que j'adoptai. Tout incertaine que fût la preuve, et si semée de difficultés que fût la doctrine, sa concordance avec la loi des choses en général m'attirait d'une façon irrésistible; mes opinions là-dessus ne changèrent jamais, bien qu'elles m'aient valu par la suite des moqueries.

Il faut retenir de ceci cette vérité générale que l'acceptation de telle ou de telle croyance est en partie une question de genre d'intelligence. Il y a des esprits qui recherchent le merveilleux et l'incroyable et qui même se refusent à écouter toute explication naturelle des phénomènes. Il y a d'autres esprits qui, en partie par leur nature et en partie par leur culture, ont été conduits à détester toute acceptation, sans discussion, de ce qui semble incompréhensible, et qui cherchent les raisons, jusqu'à amener la causation à ses limites extrêmes. C'est à ces derniers que mon esprit appartint depuis le commencement.

Pendant cette période, Spencer habitait Powick, mais était sans cesse en déplacements. Mais vers la fin de l'année, un nouveau changement survint dans ses occupations. Il fut chargé de la surveillance des essais des locomotives, celui qui faisait ce travail jusque-là ayant été transféré dans un autre poste. Ceci l'amena à quitter Powick pour se fixer à Bromsgrove où se trouvaient les locomotives.

Ma nouvelle résidence me fut commode à d'autres égards. Je pouvais faire faire plus facilement à Bromsgrove qu'à Worcester les différentes pièces d'un appareil auquel je songeais. Déjà plus haut, j'ai rappelé que mon père m'avait suggéré l'idée d'utiliser la force électro-magnétique ; il y a des lettres écrites pendant la dernière partie de 1840, et le commencement de 1841, qui contiennent des discussions sur les détails d'une machine de ce genre à établir.

Je crois que c'est le fonctionnement du muscle qui avait suggéré à mon père l'idée de cette machine : l'action musculaire étant une action considérable obtenue par l'accumulation de beaucoup de petits mouvements. Des électro-aimants placés à une courte distance les uns des autres, devaient être montés de telle façon que lorsqu'ils étaient traversés par un courant, ils dussent se mouvoir, chacun d'eux vers son voisin, le résultat en devant être qu'une série d'entre eux, fixée à une extrémité, produirait à l'autre extrémité un mouvement fait de tous ces petits mouvements réunis. Manifestement, les électro-aimants devaient être nombreux, et placés à courte distance les uns des autres, la difficulté consistant seulement à en faire tenir un grand nombre dans un espace restreint. Je proposai des disques circulaires, chacun d'eux affectant un peu la forme de ces bobines dont on se sert dans les machines à dentelle pour contenir les fils de coton. L'espace qui est occupé dans ces derniers, par les fils de coton, eût été, dans les disques, utilisé pour les fils excitateurs. Des difficultés variées surgirent et en même temps qu'elles des moyens pour les aplanir, moyens qui, maintenant que je m'y reporte, auraient été satisfaisants.

J'étais toutefois si plein d'espoir que pendant mon séjour à Bromsgrove, je fis faire une quantité considérable de ces disques, poussé par l'idée que lorsque j'aurais du temps à moi, je pourrais commencer mon expérience sans avoir à attendre.

Le « temps à moi » dont parle Spencer est celui dont il devait disposer prochainement, au terme de soit engagement. La besogne était faite, et la plupart des employés avaient été congédiés. Spencer le fut le 25 avril 1841, à sa grande joie. Il comptait beaucoup sur la machine électro-magnétique : il y comptait tant qu'il refusa un poste permanent qui lui fut offert au même moment, toujours dans le service des locomotives. Il refusa, parce qu'il ne voyait guère d'avenir dans cette situation. Une autre raison existait, dont il n'eût pas tenu compte, dit-il, s'il avait été sage.

Certains incidents récents avaient diminué ma sympathie pour le capitaine Moorsom. Mon ami Jackson, qui était employé à la surveillance de la ligne de Cornouailles, n'avait pas été, à son avis, bien traité, et comme il n'était pas, naturellement, un homme à se plaindre, J'en conclus que les sentiments qu'il montrait provenaient de raisons valables. La somme destinée à la surveillance n'était pas forte, et ceux qui y prenaient part furent sans aucun doute mal payés. L'idée du capitaine Moorsom était probablement, si la concession de la ligne était obtenue et si celle-ci était construite, de donner à ceux qui y avaient travaillé des compensations cri leur offrant des positions. En outre de la façon dont on traita mon ami, ce qui m'impressionna défavorablement, je trouvai qu'il y avait dans la manière dont se faisaient les travaux préliminaires, des procédés qui n'étaient point absolument équitables, et il y a des lettres qui montrent que mes vues sur ce sujet étaient exprimées ouvertement. Mais des faits que je négligeais auraient dû modifier fortement mon opinion.

C'est une observation comme que, au moment où ils se produisent, les sentiments et les actes ne sont pas vus avec leurs proportions réelles, et le temps seul permet de les juger comme ils doivent l'être. Quand, plus tard dans la vie, je me suis reporté à l'époque dont je parle, j'ai vu clairement que les sentiments d'éloignement, que « j'ai éprouvés alors et qui m'ont influencé, n'étaient pas entièrement justifiés. Même en supposant que mes jugements en ce qui concerne les transactions dont j'ai parlé fussent absolument justes, l'impression que j'en avais primait trop les autres sentiments qui eussent dû être dominants en moi. Ma désapprobation à l'égard de ce qui ne m'avait point semblé équitable, mais qui après tout l'était peut-être, n'eut pas dû être mise en balance avec, la gratitude que je devais au capitaine Moorsom, car celui-ci m'avait témoigné de la bonté dans tous nos rapports, ce qui était d'autant plus méritoire à lui que je ne lui étais rien. Dans ce cas, comme dans d'autres, ce fut le sentiment de la justice, le plus abstrait de tous, qui prédomina. Ce sentiment l'emporte à tel point chez moi sur les autres sentiments moraux que, lorsque je vois qu'on ne le respecte pas il en résulte que la bonne opinion que j'avais jusque-là eu raison de me former de celui qui l'offense, en est oblitérée.

Ceci est une des résultantes d'une constitution mentale qui a grandement influencé ma vie et mes pensées, et dont on se rend compte dans mes écrits. Mais quoiqu'elle soit très utile pour ceux qui ont un certain genre de travail à faire, cette tendance, à d'autres point de vue, ne peut-être considérée comme très désirable.

Chez la plupart des hommes les considérations personnelles l'emportent sur les impersonnelles. Chez moi, c'est le contraire qui se produit. Dans ce cas dont il s'agit, la prépondérance des considérations impersonnelles fut la cause de jugements et de sentiments qui étaient exagérés et trop hostiles. Plus tard, je n'ai jamais cessé de regretter l'erreur ainsi commise.

Après avoir achevé sa tâche, qui resta jusqu'au bout très diverse, Spencer, quittant Bromsgrove, allait dire adieu à son ami à Powick, et le 26 avril partait pour Derby, avec les économies qu'il avait faites pendant trois ans et demi de travail.



## Chapitre VII

---

### Retour à Derby. - Une visite et ses conséquences.

*1841-1842. ÆT. 21-22.*

[Retour à la table des matières](#)

Spencer se retrouvait parmi les siens pour son vingt et unième anniversaire. En somme, ses trois ans et demi d'absence avaient été bien employés, au point de vue du développement personnel, et ait point de vue professionnel aussi. Il n'avait rien perdu moralement non plus : son vieux maître, se promenant avec lui un soir, le félicita d'être revenu au foyer paternel sans avoir été atteint par la dissipation à laquelle succombent tant de jeunes gens.

Qu'allait-il faire ? Il voulait s'adonner aux mathématiques. Toutefois, un traité de calcul différentiel le dégoûta vite. Pour travailler réellement il lui fallait un but précis et important. Étudier pour s'instruire de façon générale, cela ne lui convenait pas. Il fallait un but visible, et Spencer ne voyait rien de bien clair au bout du calcul différentiel.

Le principal motif de mon refus de rester dans les chemins de fer fut ce que j'ai déjà dit; mon désir de mettre a exécution de la façon que j'ai indiquée l'idée qu'avait eue mon père d'une machine magnéto-électrique. Ce projet fut vite mis à terre d'une façon totalement inattendue. Le *Philosophical Magazine* était un des périodiques que recevait la *Derby Philosophical Society* à laquelle mon père appartenait. Je crois que c'est dans un des numéros de ce recueil, quoique je ne puisse maintenant le reconnaître, que je lus un article sur la question des moteurs. Le résultat fut que j'abandonnai immédiatement tous mes projets. L'article montrait que toute machine magnéto-électrique mise en mouvement, ainsi que l'on croyait à cette époque que toutes les

machines devaient nécessairement l'être, par une batterie galvanique, ne pouvait lutter comme économie avec la machine à vapeur. L'argument était que l'opération consistant à utiliser la force latente du charbon, il devait y avoir une plus grande perte à opérer au moyen de métal amalgamé oxydé dans une batterie qu'au moyen de charbon brûlant dans une chaudière. Il ne me vint point à l'idée qu'une machine électrique, quoique moins économique, pouvait avoir à d'autres égards des avantages sur la machine à vapeur. Personne non plus, à cette époque, ne pensait à produire de l'électricité par la force des chutes d'eau.

Mais je fis aussi bien d'abandonner ce projet, car outre la raison qui nie poussa à ce faire il serait bientôt survenu une raison encore plus puissante; mon projet aurait rencontré des difficultés insurmontables.

Moins d'un mois après mon retour à Derby, il était donc devenu manifeste que j'avais, pour poursuivre une chimère, quitté un poste avantageux, par lequel j'aurais probablement pu acquérir rapidement une situation encore meilleure. Je compris alors que j'avais fait une sottise inqualifiable. Mais les choses ne donnent point toujours ce que l'on est en droit d'en attendre. Un faux-pas peut quelquefois conduire à un chemin meilleur que celui que l'on vient de quitter. Sans mon erreur, en apparence ridicule, j'eusse vécu une vie monotone et point très prospère d'ingénieur civil. Ce que j'ai fait depuis n'eut jamais été fait.

Quelques jours après mon retour, on nous montra un magnifique herbier qu'avait fait un jeune étudiant en médecine de Derby pendant ses années d'études. Je ne sais pourquoi cela me fit tant d'effet, mais mon ambition s'enflamma tout de suite à l'idée de faire un herbier aussi complet ou même plus complet. La première chose à faire était de me procurer les instruments nécessaires. Mon père m'avait incité, lorsque j'étais enfant, à acquérir une certaine dextérité manuelle que je pus alors utiliser. Moyennant finance un charpentier me laissa me servir de son établi et de ses outils, et pendant quelques jours je m'occupai à façonner une presse botanique. Je ne la fis pas entièrement. Un tourneur fournit quatre grandes vis en bois. Naturellement, cette presse De ressemblait à rien de connu, mais elle répondait bien à ce qu'il me fallait.

La recherche des échantillons à partir de ce moment rendit très intéressantes mes promenades de l'après-midi, et au cours de quelques mois j'eus une collection considérable des plantes ordinaires les plus connues que pouvaient fournir les champs et les haies autour de Derby. Elle existe encore. et montre que mon ambition ne resta point inassouvie.

Cet intérêt que je prenais à la botanique n'était que peu scientifique.

L'instinct de l'acquisivité, et le désir de produire une chose digne d'admiration se réunissaient pour me stimuler; et le peu que j'appris fut appris incidemment. Quoique je connusse de nom le système de Jussieu, ce fut celui de Linné dont je me servis, et les ordres naturels me demeurèrent inconnus. Mais ce que j'appris alors en ce qui concerne les organes des végétaux me servit, sans aucun doute plus tard quand je fis de la biologie un sujet d'étude méthodique.

Le matin, en été, Spencer s'adonnait volontiers, avec un ami, au canotage dont il avait appris à connaître à Worcester les effets bienfaisants. Les deux jeunes gens chantaient joyeu-

sement : Spencer avait rapporté de Powick tout un lot de ballades sentimentales. Elles *lui* plaisaient alors : mais par la suite ce genre de musique lui fit horreur.

Mon ami, plus jeune que moi d'environ deux ans, passait aussi par cette phase, dans laquelle on se contente de musique manufacturée, par opposition à la musique d'inspiration. Nous laissant aller à nos goûts, il arrivait parfois aux bois de Derby de retentir des échos de nos voix. Ces matines laïques étaient de temps à autre interrompues pour cueillir une plante. Il y a encore dans l'herbier dont j'ai parlé un échantillon qui a été cueilli dans les buissons longeant la rivière près de Derby.

Mon compagnon que je connaissais de vue depuis l'enfance, ne m'était devenu connu personnellement que depuis quelques semaines. Son nom, Edward Lott, reviendra fréquemment dans cette autobiographie, car l'amitié commencée à cette époque dura toute la vie.

Sa nature était de celles que l'on ne peut trop louer. Ce n'est pas qu'il fût remarquablement intelligent, mais il était moralement supérieur, d'une conscience absolue, et possédant, avec le sentiment de la justice, tous les autres sentiments altruistes. Je ne l'ai jamais vu en colère pendant les longues années de notre grande intimité, pendant lesquelles nous avons voyagé souvent ensemble. Son visage fort beau était un reflet de son caractère. L'expression était un mélange de dignité, de douceur et de sérénité. Sa bonté naturelle frappait tout le monde. Quarante ans plus tard, il m'accompagna dans une visite que je fis chez des amis dans le Gloucestershire où nous trouvâmes une société à qui il était totalement inconnu. L'hôtesse ayant demandé ce qu'on pensait de lui, la réponse fut : « Oh! mais nous en sommes tous épris. »

En 1841, et pendant de longues années après, il fut un adhérent à la foi établie, un membre de l'Église. Il y avait entre nous parfois des différences d'opinion : toujours amicalement discutées du reste. Mais pendant la dernière partie de sa vie, ces dissentiments sur les questions religieuses aussi bien que politiques, disparurent complètement.

C'est à ce moment que Spencer vit pour la première fois la mer, au cours d'une excursion pédestre avec son père à l'île de Wight.

L'émotion que me produisit la mer fut un mélange de joie et d'effroi, l'effroi résultant de cette manifestation d'étendue et de puissance, et la joie, je pense, de ce sens de liberté que donne l'étendue sans limites. En ce temps-là, l'île de Wight était plus rurale qu'elle ne l'est maintenant, et à côté de l'impression agréable que donnait la mer, il y avait celles que donnaient le paysage et la grève. Mon père et moi étions en harmonie sur presque tout, et nos promenades le long de la côte nous faisaient rencontrer presque à chaque pas des choses intéressantes. Tantôt c'était la géologie des falaises, tantôt les plantes qui y poussaient, ou bien les phénomènes physiques produits par les vagues, ou bien les plantes et les animaux de la plage.

Après quelques jours ainsi passés, Herbert retourna à Derby, ayant dépensé la somme qu'il s'était allouée pour cette excursion, laissant son père continuer son voyage d'été. La machine électro-magnétique était à Veau, mais Spencer n'était pas embarrassé pour trouver du

travail à faire. Une question l'intéressa, celle de la force des cercles, sur laquelle il publia un travail dans le *Civil Engineer*. Mais sans doute, dit Spencer, ce travail ferait sourire : l'auteur l'avait laborieusement établi sur l'algèbre, alors que le calcul infinitésimal doit donner plus aisément la solution. Une autre le sollicita, celle de la production de dépôts métalliques par électrolyse, la découverte récente de Daniel. Il parut à Spencer qu'on devait pouvoir tirer parti de l'électrolyse pour établir les clichés d'imprimerie, et des expériences furent faites dans ce sens. Après quoi Spencer, assez satisfait du résultat, consulta la liste des brevets pris, dans ce domaine, et constata que l'idée était déjà appropriée par d'autres. C'était un désappointement. Du moins, en apparence. Car d'autres, en inventant la glyphographie, avant Spencer, en firent les frais, et celui-ci n'eut pas à prouver à ses dépens qu'il n'y avait rien de sérieux à attendre du procédé. Quelques autres questions scientifiques et pratiques, de la solution desquelles Spencer croyait pouvoir obtenir de grands résultats, l'occupèrent tour à tour, sans grand profit. Spencer n'y acquit qu'un peu plus de connaissances et de dextérité manuelle.

Une autre affaire l'occupait à ce moment. En 1841, un mouvement fut inauguré en Angleterre pour la diffusion de la musique vocale, et dans les principales villes il y eut un enseignement de cet art : Spencer ne connaissait guère la musique : il profita de l'occasion pour essayer de l'apprendre.

L'étude du chant choral en était le but principal. Outre les leçons régulières on commença bientôt à s'exercer chez mon ami Lott. Lott, sa sœur et moi, nous passions au moins une soirée par semaine à répéter des chœurs. Après que la série de leçons fut terminée, il se forma une petite société chorale de douze membres dont je fis partie. Non seulement pendant cette période mais encore longtemps après, le chant choral fut un de mes plus grands plaisirs. Comment se fait-il que parmi ceux qui font profession d'aimer la musique, ce plaisir, aussi grand qu'il est peu coûteux, soit si peu apprécié? Il y a peu de plaisirs plus élevés, et il n'y en a aucun qu'il soit aussi facile de se procurer lorsque le désir est partagé par le nombre requis de personnes.

Peut-être un des obstacles tient-il à ce que dans le chant choral les jeunes filles ne peuvent point exhiber leurs talents musicaux. Seuls les *solis* le leur permettent. Et comme notre organisation sociale est faite dans une large mesure en vue de faciliter des mariages, il en résulte que le chant d'ensemble n'est pas bien vu par les mères et par les filles, quoiqu'elles prétendent aimer la musique.

Spencer correspondait assez régulièrement avec deux de ses amis de Powick : l'un, E. A. B... frère du jeune homme à qui était fiancée la jeune fille dont il a été question plus haut ; l'autre, Jackson, déjà cité. Avec E. A. B... Spencer avait souvent des discussions d'ordre politique : il soutenait l'opinion que les formes de gouvernement sont généralement appropriées au temps et au peuple. Le gouvernement, pour Spencer, c'était une institution nationale destinée à empêcher chaque particulier d'empiéter sur les droits des autres. Spencer utilisait volontiers son crayon pour faire des portraits de membres de la famille ou d'amis. « ils ne valaient rien, dit l'auteur, mais la ressemblance y était. »

Une perception assez exacte, jointe à une habileté manuelle assez grande, me permettait de rendre avec assez de vérité chaque ligne et chaque ombre particulière, mais je ne pouvais pas saisir, dans cette impression complexe, l'importance proportionnelle de ses éléments. C'est la facilité à les saisir qui constitue le pouvoir de représentation quand il s'élève à ce qui s'appelle le génie. En outre de ces portraits au crayon, je fis bientôt des copies de têtes de l'antique, grandeur nature, et bientôt

d'autres têtes d'imagination. Il en reste quelques-unes. Elles n'ont que très peu de mérite.

Il n'y a en elles ni imagination forte, ni expression individuelle. Ce sont seulement de jolies figures sans expression.

Bientôt après, si ce n'est au même moment, je fis des dessins d'une autre espèce, des esquisses de paysage, de fantaisie, non d'après nature, et des études de feuillage. Elles témoignent aussi du manque de ce sens artistique qui est inné et ne peut être acquis.

Spencer avait eu à faire, à Worcester, beaucoup de dessins industriels : plans de bâtiments, de stations, de bureaux, d'abris pour machines, à propos desquels il avait entamé nombre de discussions concernant l'architecture. Ses propositions étaient tout naturellement hérétiques. Il voulut étudier de plus près la question et pendant l'automne de 1841 fit quelques lectures relatives à l'architecture, et des dessins, entre autres d'un vaste temple dont le principal objet était de constituer un tour de force en matière de perspective. Le temple n'aboutit point - même sur le papier - mais les lectures de Spencer l'amènèrent à publier dans le *Civil Engineer* deux lettres sur « le précédent en architecture. » « Elles ne valent pas la peine d'être conservées », dit Spencer.

Ici se place un passage qui aurait dû venir plus tôt, mais que Spencer a préféré ajourner, non sans raison.

En faisant le récit de mon enfance, j'ai omis un incident qui n'eut son effet que *plus* tard, à l'époque que je raconte maintenant. Entre 1820 et 1830, la phrénologie avait attiré l'attention. En 1830 environ, l'élève de Gall, Spurzheim, vint en Angleterre et parcourut *Le* pays en expliquant son système. Derby fut une des villes qu'il visita. J'avais alors onze *ou* douze ans; j'allai entendre ses conférences. J'eus à surmonter une grande répugnance toutefois pour considérer la rangée de crânes grimaçants qui était devant lui. Naturellement, à cet âge, la *foi* était plus forte que le scepticisme. J'acceptai sans réserves ses assertions. Je devins un croyant et le restai pendant longtemps. Aussi quand à la fin de janvier 1842 il vint à Derby, pour faire des conférences et examiner des têtes, un phrénologiste alors en vogue, M. J. Q. Rumball, je me présentai à lui pour me faire examiner. *Voici* les résultats. Je les donne non à cause de leur valeur intrinsèque, mais parce qu'ils ont servi de prétexte aux réflexions qu'exprimèrent sur moi mes deux *plus* intimes amis.

Alimentativité .....	modérée.
Gustativité .....	id.
Acquisitivité .....	id.
Secrétivité .....	id.
Destructivité .....	id.
Combativité.....	assez grande.
Peur .....	modérée
Fermeté .....	très grande
Amativité.....	modérée.
Philoprogénitivité.....	id.
Inhabitativité.....	grande.
Adhésivité.....	id.
Amour de l'approbation .....	grande.
Estime de soi .....	très considérable.
Bienveillance .....	grande.
Amour du merveilleux.....	id.
Espérance .....	modérée.
Rétrospectivité .....	id.
Conscience.....	très grande.
Vénération .....	considérable.
Identité.....	modérée.
Poids .....	considérable.
couleur.....	id.
Ton (mélodie) .....	assez grande.
l'on (harmonie) .....	modéré.
Forme .....	considérable.
Étendue .....	id.
Ordre.....	id.
Nombre .....	assez considérable.
Individualité .....	modérée.
Temps.....	grande.
Localité .....	id.
Imitation.....	modérée.
Constructivité .....	considérable.
Concentrativité (?).....	id.
Causalité.....	assez grande.
Comparaison.....	id.
Esprit.....	modéré.
Éventualité .....	grande.
Langage .....	considérable.

« Le Possesseur d'une telle tête devrait être dans l'Église. L'estime de soi est très grande, elle produira uniquement du respect de soi, la peur de la dégradation, par conséquent, unie comme elle l'est ici, à un développement moral considérable, elle est en elle-même une faculté morale, et il semble impossible que vous soyez autre qu'un homme aux principes élevés. - Il y a un peu d'obstination, mais même cela s'unira avec les facultés supérieures, et non avec les tendances animales, et je ne sache pas qu'un homme tienne jamais assez obstinément à ses principes. Persévérant et prudent, appréciant l'argent raisonnablement, et avec cela bienveillant. Jusqu'ici tout est bien.

Si le front était aussi vif qu'il est solide.. si la mémoire des détails était égale à la mémoire générale, il n'y aurait rien à redire, mais l'individualité n'est pas assez considérable. C'est le seul défaut que je trouve. De cette organisation résulte un talent général plutôt qu'un génie particulier. Je ne vous appellerais pas *ex necessitate* poète, peintre ou musicien, mais vous pourriez devenir facilement l'un ou l'autre, surtout musicien. La mémoire verbale est plutôt bonne que mauvaise; et les mathématiques ne présenteront pas de difficultés. Pourtant je ne distingue pas de talent particulier. Caractère quelque peu réserve : la persévérance est. la principale caractéristique intellectuelle. »

J. Q. RUMBALL.

« Herbert Spencer, Esq. 29 juin 1842. »

Spencer envoya cette caractérisation à ses amis Jackson et E. A. B. pour avoir leur avis.

Voici ce que dit Jackson :

« Je l'avoue, la caractérisation est étrange, et n'est guère digne de M. Rumball. Je ne la trouve pas correcte. Par exemple il dit que vous avez du goût pour la musique, le dessin, etc., au même degré, mais qu'aucun de ces goûts ne l'emporte sur les autres, d'où il déduit que vous pourriez atteindre un certain niveau, sans être capable de briller en aucun. Je ne voudrais pas le moins du monde diminuer vos mérites ; ils sont à mon avis et seront toujours d'un ordre supérieur : mais je ne puis m'empêcher de penser que vous pourriez pratiquer avec beaucoup de zèle la peinture, le dessin et la sculpture sans atteindre pour cela un rang éminent : au lieu que sans peine vous irez très loin en philosophie, en histoire naturelle, en chimie et en sciences en général si vous vous y mettez. Pardonnez-moi si je ne considère pas que la musique soit votre fiât non plus. Pour ce qui est de l'Église, vous y êtes beaucoup moins approprié que moi-même. Ce n'est pas à cause des qualités et aptitudes : sur ce terrain vous me battez de beaucoup. Mais vous avez l'esprit beaucoup plus inquiet, et à cause de cela vous seriez agité par toute doctrine nouvelle, et apte à être entraîné fort loin par On plan ingénieusement combiné. Connaissant vos idées sur le gouvernement ecclésiastique je puis ajouter que certainement M. Rumball ne vous verra jamais revêtir le vêtement sacerdotal. »

E.-A. B. répondit ce qui suit :

« ... Je ne dirai pas qu'il n'y ait pas beaucoup de vrai dans ce qu'il a dit de votre caractère en *général*. Mais il aurait pu arriver tout aussi bien au même résultat sans vous avoir du tout tâté le crâne.

« Par exemple, et sans vous faire de compliments, personne n'a besoin de vous regarder deux fois pour savoir que vous n'êtes pas un imbécile. Et après tout, c'est là tout ce qu'il dit, en deux mots : il n'ajoute qu'une chose, c'est que votre talent est plus général qu'individuel. Mais ceci, une conversation d'un quart d'heure le lui eût appris, quel que fût le sujet de la conversation, car la promptitude avec laquelle vous engagez la discussion sur tous les sujets montre bien que vous ne vous êtes pas spécialisé dans un ou deux sujets. La déduction est aisée. En ce qui concerne les détails de votre caractère il est en somme assez correct. Le seul point où il est précis et correct, à la fois, et où il y a quelque difficulté à juger, c'est son opinion an sujet de votre talent musical qu'il dit être étendu et plutôt qualifié par ce qu'il y a de général que par ce qu'il y a d'individuel dans votre tour d'esprit....

« ... Sur un point où il y a de la difficulté à juger, il s'est, comme vous le voyez vous-même, magistralement trompé.

« Il parle de votre « vénération et respect pour les *supérieurs* » comme *considérable*. C'est bien la dernière chose dont je vous eusse accusé, et je crois que je comprends et apprécie très bien votre caractère. En définissant votre esprit de radical, je vous caractérise aussi bien qu'il est possible. Vous êtes radical en toutes choses, et à fond, en religion, en politique, en manières, en tout... »

De vieilles notes montrent qu'à cette époque j'avais dans la phrénologie une confiance inébranlée. J'ai des notes sur le respect de soi et l'amour de l'approbation, au désavantage du premier et à l'avantage du second ; j'ai aussi quelques notes caractéristiques sur « les dangers de la grande vénération ». Il y a aussi, et c'est un document curieux au sujet de la tendance à la spéculation, dans cette direction et d'autres aussi, un dessin représentant la tête idéale : la tête complète avec les contours du crâne.

En avril 1842, Spencer revint de lui-même, pour un moment, à ses occupations d'ingénieur. Une trombe grossit prodigieusement une petite rivière des environs, et Derby fut inondé. De la une étude sur les moyens d'empêcher à l'avenir de tels accidents, qui fut offerte au Conseil de Ville et imprimée et distribuée par les soins de celui-ci. Mais ce projet, impliquant des travaux importants, ne fut point réalisé.

À la fin de mai. Thomas Spencer vint voir son frère, et il fut décidé qu'Herbert irait passer quelques jours auprès de son oncle à Hinton. Sa tante ne le reconnut point, quand il fit son entrée seul, chez elle ; elle le trouva très changé, et en bien. Était-ce pour avoir beaucoup admiré la forme gracieuse des yeux et des paupières d'une jolie fille avec laquelle il avait fait nue partie de la route, admiration qu'il attribue au fait qu'ayant modelé il était plus préparé à voir et à apprécier les jolies formes : toujours est-il qu'Herbert décida, après quelques jours, de faire le buste de son oncle. Ce buste, dit-il, « ne témoigne d'aucune faculté artistique ». Les cheveux, en particulier, sont détestables. Mais, ajoute Spencer, les anciens ne les réussissaient point non plus, et il donne quelque développement à cette proposition.

En même temps il s'occupait de rédiger quelques lettres pour un journal, le *Non-conformist*, organe de dissidents avancés. Les Spencer étaient très individualistes et opposés à l'intervention gouvernementale, et c'est le point de vue individualiste que Herbert Spencer voulait développer.

Les douze lettres commencées alors et publiées en série contiennent certaines idées qu'il peut être intéressant de noter à cause de leurs rapports avec le système de croyances élaboré pendant les années suivantes. À côté de vues plus tard exprimées d'une manière plus formelle, il y a des indications de tendances d'idées qui, au cours du temps, devinrent prononcées et définies. Voici quelques passages de la première lettre :

« Tout dans la nature a ses lois. La matière inorganique a ses propriétés dynamiques, ses affinités chimiques. La matière organique, plus complexe, plus facilement détruite, a aussi ses principes gouvernants. Il en est de lit matière dans son agrégat comme de la matière dans sa forme intégrale. Les êtres animés ont leurs lois aussi bien que la matière dont ils sont dérivés. L'homme en tant qu'être animé a des fonctions à remplir, et a des organes pour remplir ces fonctions. Il en est de l'homme, moralement, comme de l'homme, physiquement. L'esprit a ses lois comme la matière. Il arrive pour l'homme socialement ce qu'il arrive pour l'homme individuellement. La Société a ses principes dirigeants, aussi certainement que l'homme les a. Ils



peuvent n'être ni aussi bien tracés, ni aussi vite définis. Leur action peut être plus compliquée, et il peut être plus difficile de leur obéir, mais néanmoins l'analogie nous montre qu'ils doivent exister. »

Puis, vient ce corollaire que ceux-là sont absurdes qui supposent que « tout ira de travers s'ils ne s'en mêlent... » Ils devraient savoir que les lois de la société ont un caractère tel que les maux naturels seront rectifiés par la vertu d'un « principe d'auto-adaptation » ; puis, suit cette conclusion qu'il est utile seulement de maintenir l'ordre, que la fonction du gouvernement est « simplement de défendre les droits naturels de l'homme, de protéger la personne et la propriété, d'empêcher les agressions du fort contre le faible, en un mot d'administrer la justice ».

Les lettres qui suivaient traitaient successivement des restrictions commerciales, d'une Église nationale, des lois sur les pauvres, de la guerre, de la colonisation gouvernementale, de l'éducation nationale et de l'administration sanitaire. Le but de chaque lettre était de montrer que, tandis que les différentes activités de l'État dont il est parlé sont exclues par la définition des devoirs de l'État, il y a d'autres raisons pour conclure à d'autres égards qu'elles sont mauvaises.

L'attitude prise dans la lettre qui concerne la guerre est absolument insoutenable. J'aurais pu, si j'avais été alors au courant, citer, pour appuyer mon argumentation, le cas de la Ligne des Iroquois, grâce aux dispositions de laquelle les guerres n'étaient pas conduites par le gouvernement, mais par des chefs qui réunissaient des volontaires. J'aurais pu encore citer d'anciennes tribus germaines qui avaient usé d'un système analogue. Mais il est clair que c'étaient des systèmes exceptionnels ne pouvant être pratiqués d'une manière permanente. Je n'avais pas reconnu cette vérité que si la fonction essentielle d'un gouvernement est de maintenir les conditions moyennant lesquelles les individus peuvent vivre en sécurité, cette fonction implique non seulement la protection contre les ennemis de l'intérieur, mais aussi contre les ennemis de l'extérieur. Mais l'enthousiasme juvénile de mes vingt-deux ans m'entraînait naturellement trop loin.

En outre des passages que j'ai cités, je citerai encore ceci qui me paraît non moins significatif.

« Chaque être vivant est en relation spécifique avec le monde extérieur dans lequel il vit. Depuis le moindre zoophyte jusqu'au mieux organisé des vertébrés, tous les êtres ont certains principes d'existence fixés. Chacun a ses différents besoins matériels à satisfaire, la nourriture à se procurer pour l'alimentation nécessaire, une habitation à construire pour se préserver du froid, ou pour se défendre de ses ennemis, les arrangements à faire pour élever les jeunes, les nids à bâtir, les petits à nourrir et à protéger, les provisions à faire en vue de l'hiver et ainsi de suite, avec nombre d'autres désirs naturels à contenter. Pour l'exécution de toutes ces opérations chaque être a ses organes et ses instincts appropriés, l'appareil extérieur, et les facultés internes ; et la santé et le bonheur de chacun sont dépendants de la perfection et de l'activité de ces pouvoirs. À leur tour ceux-ci dépendent de la situation dans laquelle l'être est placé. Placez-le dans des circonstances qui rendent inutile une de ses facultés, et cette faculté diminuera graduellement. La nature ne crée rien inutilement. Les instincts et les organes ne sont conservés qu'en tant qu'ils sont nécessaires. Mettez des animaux dans une situation où l'un de leurs attributs soit inutile, enlevez-lui son exercice quotidien, diminuez son activité, et vous détruirez graduellement son pouvoir. Les générations suivantes verront cette faculté, cet

instinct, ou quoi que ce soit d'autre, s'affaiblir petit à petit, et il s'ensuivra une extrême dégénérescence de la race. Tout ceci est vrai de l'homme. »

Puis, dans la lettre suivante, en réponse à l'objection (que le directeur, je crois, avait soulevée) que « la société est une machine complexe » et que c'est l'affaire du gouvernement de maintenir « tout en équilibre », je disais :

« Si l'on découvrait que les grandes difficultés rencontrées dans la conduite des intérêts sociaux proviennent du dérangement des lois naturelles, et que les gouvernements ont sottement essayé de maintenir dans un état d'équilibre instable ce qui, livré à soi-même, se mettrait dans l'état d'équilibre stable ; alors l'objection devrait dans une grande mesure tomber. »

Ces quelques extraits indiquent en même temps des idées spécifiques et des modes de penser qui faisaient pressentir ceux qui devaient venir. On y trouve exprimée d'une façon définie la croyance à l'universalité de la loi, loi dans le royaume de l'esprit aussi bien que dans celui de la matière, loi dans la vie sociale comme dans la vie individuelle. Il en est de même de l'idée corrélatrice de causalité universelle ; impliquée dans les extraits cités, celle-ci pénètre aussi l'argument tout entier. Très prononcée aussi est l'assertion que dans le monde organique il y a un processus d'adaptation par lequel les facultés sont adaptées à leurs fonctions. L'homme est, comme les autres êtres, soumis à ce processus. La conséquence, qui suit celle qui a été citée, est que ses relations étant de l'une ou de l'autre espèce, l'homme gagnera ou perdra en caractère et en intelligence. Puis, il est dit, d'une façon nette, qu'à côté de l'équilibration, entre les facultés des individus et leurs circonstances, il y a dans la société une tendance à l'équilibre, il y a auto-adaptation individuelle et sociale. Ainsi mes tendances intellectuelles me portaient, même à ce moment-là, à une interprétation purement naturaliste, et je reconnaissais certains facteurs du processus de l'évolution en général.

A l'occasion, nous épilignons tous sur les grands effets provenant de petites causes. Chaque jour, dans chaque vie, il y a une floraison d'incidents dont chacun pourrait conduire à un grand résultat, mais la grande majorité reste en bouton. De temps en temps seulement, l'un de ces boutons devient une branche, et il est très rare que cette branche se développe au point de couvrir de son ombre toutes les autres.

Cet envoi de lettres au *Nonconformist* montre cette vérité d'une façon assez frappante. Si je n'avais pas été en visite à Hinton, si je n'avais pas eu ces conversations politiques avec mon oncle, peut-être si je n'avais pas eu cette lettre d'introduction pour M. Miall le directeur, la première de ces lettres n'eut jamais vu le jour et les autres n'eussent jamais été écrites. Si elles n'avaient point été écrites, la *Statique Sociale* qui a eu en elles son origine ne me fut jamais venue à l'idée. S'il n'y avait point eu de *Statique Sociale*, l'ordre de recherches qui m'a conduit aux *Principes de Psychologie* serait resté inexploré. Et sans cette étude de la vie en général commencée par ces ouvrages, conduisant à l'étude des relations entre ces phénomènes et ceux du monde inorganique, il n'y aurait point eu de *Système de Philosophie synthétique*.

A peine avait-il quitté la carrière d'ingénieur qu'il semblait devoir suivre, Spencer se trouvait naturellement, par les circonstances, engagé dans une voie qui le conduisit logiquement vers la tâche qui devait être la sienne.

## Chapitre VIII

---

### Retour au foyer paternel. - Une campagne à Londres. - Retour à Derby

*ÆT. 22-24.*

[Retour à la table des matières](#)

À son retour à Derby, tout en continuant à écrire les lettres dont il vient d'être parlé, et dont il n'avait pas rédigé la moitié à Hinton, Herbert Spencer se trouva, par le fait d'une conférence qu'avait entendue son père sur la phonographie - lisez sténographie - amené à s'occuper de ce sujet. Son père, depuis plusieurs années, travaillait à une méthode sténographique. Herbert l'avait apprise, et à Hinton, il avait dû utiliser sa science, dont la possession ne lui donnait alors que de médiocres jouissances, à prendre les sermons de son oncle. En 1840, l'édifice était achevé dans ses grandes lignes, du moins. Son auteur, en effet, le retouchait sans cesse, pas toujours avantageusement. Le père et le fils discutaient la méthode exposée par le conférencier, la méthode Pitman, et Herbert fut d'avis que celle-ci valait mieux que celle de son père. Ce dernier l'engagea à examiner la chose de près, et le résultat fut qu'Herbert changea complètement d'avis. La « sténographie lisible » de son père lui parut présenter tous les avantages. Elle le poussa à étudier un système rationnel de caractères d'imprimerie, puis un projet de langue universelle.

Ce langage devait être monosyllabique, et parmi les notes que J'ai conservées, il y a un calcul montrant qu'il y a plus de cent mille bons monosyllabes, si, en outre des consonnes et des voyelles simples, on se sert de toutes les consonnes et voyelles composées. J'avais aussi donné l'exposé d'une méthode par laquelle un choix de mots

pour des choses et des actes peut être fait, une méthode qui en même temps qu'elle est en règle avec la logique et la classification respecte aussi l'euphonie.

Il me semble tout à fait possible, probable même, qu'un temps viendra où l'on reconnaîtra les langues usitées comme étant si imparfaites, que la nécessité d'une langue artificielle et universelle sera admise par tous. Pendant ces dernières années, nous avons vu dans le langage artificiel appelé le Volapuk un essai de langue internationale qui répond, mieux qu'aucun langage naturel, aux besoins existants. Mais je regretterais infiniment qu'on adaptât pour l'usage courant une langue artificielle qui serait fabriquée d'après des idées dérivées, sans esprit critique, de la constitution des langues existantes, et où existerait le système des inflexions, système radicalement mauvais <sup>1</sup>.

.....

À peu près au même moment, un sujet connexe occupait mon attention. Pendant les années précédentes, j'avais souvent regretté l'emploi du système décimal, dont l'adoption universelle est considérée comme désirable par beaucoup. Qu'il ait des avantages, cela est hors de doute, mais il a aussi des inconvénients, et le regret que j'en ressentais était dû à ce que j'avais conscience que tous les avantages du système décimal pouvaient être obtenus avec tous les avantages du système duodécimal si la base de la notation était changée, si au lieu d'avoir 10 comme base on avait 12, créant deux nouveaux chiffres pour remplacer 10 et 11, et 12 fois 12 étant la centaine. La

#### 94 UNE CAMPAGNE À LONDRES

plupart des gens sont à tel point incapables de se débarrasser des conceptions que l'éducation a mises en leur esprit, qu'ils ne peuvent comprendre que l'usage de 10 comme base n'est dû qu'à ce fait que nous avons cinq doigts à chaque main et cinq orteils à chaque pied. Si l'humanité en eut eu six au lieu de cinq, le système duodécimal n'eut fait aucune difficulté <sup>2</sup>.

L'automne trouva Herbert Spencer, sorti des préoccupations linguistiques et autres dont il vient d'être parlé : il était devenu politicien.

On était dans l'agitation Chartiste. Le parti ouvrier radical demandait le suffrage universel, le parlement triennal, la rétribution des membres ; il voulait qu'on pût être électeur sans être propriétaire, etc. Le *Reform Bill* avait donné la puissance aux propriétaires de 10 livres : la classe au-dessous voulait, elle aussi, participer à l'établissement des lois. Elle fit quelques émeutes, à ce propos, et se promettait une démonstration imposante. M. E. Miall, directeur *du Nonconformist*, fut en sympathie avec le parti ouvrier, et il le déclara dans une série d'articles, se prononçant en faveur d'une extension du suffrage. Ces articles furent réunis en une brochure intitulée *Une réconciliation des classes moyennes et ouvrières*. Un comité se forma à Derby pour répandre la brochure et les idées du parti. Herbert Spencer en fut nommé secrétaire honoraire. A l'occasion de l'interdiction, par la municipalité conservatrice, d'une conférence que devait faire un chartiste convaincu, M. Henry Vincent, une protestation contre cette

<sup>1</sup> Les personnes que la question intéresse trouveront dans l'appendice E du t. 1 de l'édition anglaise le résumé des idées de Spencer sur la question (Trad.).

<sup>2</sup> Même observation que ci-dessus (Trad.).

mesure de prudence fut rédigé par Spencer, et signée de nombreux habitants ; présentée à la municipalité elle eut les honneurs de l'approbation de deux des journaux libéraux de Londres.

Plus tard en décembre, Spencer fut délégué par les libéraux de Derby à une conférence des Chartistes et partisans du suffrage complet, où les deux camps devaient se mettre d'accord. Mais les chartistes ne voulurent faire aucune concession. Au reste, il ne sortit rien de toute cette agitation sur le moment même, et directement. Mais indirectement elle n'a pas été sans exercer une influence.

Les deux amis de Spencer le prirent vivement à parti à propos de l'attitude qu'il avait prise dans l'affaire. L'un lui représentait le danger qu'il courait d'être entraîné plus loin qu'il ne pensait, et de compromettre ainsi son avenir, tout en plongeant le pays dans l'anarchie et la guerre civile. L'autre faisait de même, et engageait Spencer à revenir à son occupation d'ingénieur. Ni l'un ni l'autre ne pouvaient comprendre que Spencer pût être désintéressé et obéissait à des sentiments aussi impersonnels qu'élevés.

L'hiver se passa, sans rien apporter de nouveau. Spencer continuait à s'intéresser à la politique intérieure ; il se promenait, il voyait des amis, il ne travaillait à rien de précis. Cette situation ne pouvait se prolonger : Spencer voulait trouver une occupation, et décida d'aller voir si Londres la lui fournirait. C'était en mai 1843, et ce fut du côté de la littérature que Spencer chercha. Il prépara deux articles pour deux revues - disparues depuis - Les articles ne parurent point. L'un sans doute était médiocre, dit Spencer ; l'autre avait le défaut d'être d'un inconnu. Sujets : l'Éducation, et la Philosophie du Style. Ce dernier article parut dix ans plus tard dans la *Westminster*. Il prépara d'autres études : l'une sur un sujet politique, l'autre sur la phrénologie. Il lisait Bentham et se proposait de l'attaquer bientôt.

Il décida aussi de préparer un poème : il en élaborait le sujet. Le titre devait être « l'Ange de la Vérité ». Ce poème ne vit jamais le jour : l'idée en fut assez vite abandonnée, pour un autre projet, qui ne fut pas davantage viable.

La maladie versificatrice à laquelle semblent n'échapper que peu de ceux qui ont de la vivacité intellectuelle, ne me dura pas longtemps. Le projet en question a dû être bientôt abandonné, et un autre, que je me rappelle, ne se soutint pas. C'était un projet de drame ; celui-ci devait s'appeler « Le Rebelle », le sujet n'en étant pas, ainsi que le lecteur pourrait le croire, la victoire d'un révolté, mais le tableau des insuccès et des déboires d'un héros à l'âme haute, grâce à la faiblesse et à la bassesse de son entourage. Mais le projet n'avait guère de corps seulement pensé aux péripéties, et aux caractères à mettre en action. Parmi de vieux papiers j'ai retrouvé des vers, qui, je suppose, ont été écrits vers cette époque. Ils ne sont pas mauvais quant à la forme, mais on n'y trouve rien de plus qu'un jeu de l'imagination. Ce sont des vers de manufacture ; ils n'ont pas pour origine le sentiment qui trouve de force son expression dans la poésie. J'avais assez de sens pour voir que mes facultés n'étaient pas de celles qui produisent de la vraie poésie. Je n'ai par nature ni l'intensité d'émotion, ni la fertilité d'expression requises.

Une lettre de cette époque. Adressée à Lott, est à citer parce qu'on y trouve la première indication d'idées que le philosophe a développés plus tard.

Voici ce qu'on y lit, en octobre 1843 :

« Mes idées sur la conscience se transforment complètement. C'est une vraie révolution. Comme beaucoup de corps chimiques que l'on croyait autrefois être des corps simples, la conscience est destinée à être décomposée. D'abord, je ne puis arriver à croire que les différentes qualités qu'on lui attribue puissent résulter d'un seul organe. La justice, l'amour de la vérité, la surveillance des autres sentiments, et diverses autres qualités qui en procèdent me semblent trop distinctes pour être les émanations d'une seule faculté. De quels pouvoirs primitifs dérivent, quelques-unes d'entre elles, c'est ce que je ne puis à présent, imaginer. Je suis pourtant arrivé à une conclusion en ce qui concerne le sentiment de la justice. Je crois que, comme la bienveillance, c'est un sentiment composé et en outre que la sympathie est un de ses éléments. J'ai été amené à cette vue par les considérations théoriques qui sont presque la conclusion naturelle de la doctrine de la sympathie.

« Ainsi, si l'on admet qu'il y a une faculté qui a pour fonction d'éveiller chez un être des sentiments qu'éprouve un autre être, et que cette faculté agit en connexion avec toutes les passions de l'esprit, de manière à produire une *participation* dans les sentiments des autres êtres, il semblerait, *abstraitement*, que ce pouvoir est *suffisant par lui-même* à produire le respect pour tous les sentiments des autres qui est nécessaire au bonheur social.

« En tout cas, il faut admettre qu'un arrangement de ce genre est capable de le faire. Il serait anti-philosophique, avec cette supposition, de conclure qu'il y a une autre faculté distincte qui, comme la conscience, se rapporte exclusivement aux autres êtres. Cela impliquerait une multiplicité de moyens tout à fait contraire à nos notions des arrangements du Tout-Puissant. Il nous faut donc supposer que le sentiment de la justice est une combinaison de la sympathie avec une autre faculté. Quelle est cette faculté ? Je crois que c'est *un sens des droits personnels*. Il est évident qu'un tel pouvoir est capable de produire l'impulsion nécessaire. La justice pourrait même être appelée la sympathie pour les droits personnels des autres, et la vérité de ceci peut être presque prouvée par l'analyse de ses propres sentiments. Si vous analysez les sentiments d'indignation que vous éprouvez en lisant le récit de la tyrannie et de l'oppression de l'homme par l'homme, vous trouverez que l'émotion est strictement pareille à celle qui se produit en vous quand on empiète sur l'un de vos propres privilèges ; et plus le sentiment devient puissant, plus forte devient la similitude. »

Cette opinion fut énoncée publiquement dans la *Statique Sociale* (Chap. v) sept ans plus tard, et jusqu'ici, j'avais toujours cru qu'elle ne s'était formée qu'au moment où ce chapitre fut écrit. Dans l'intervalle, j'avais fait connaissance avec la *Théorie des sentiments moraux* d'Adam Smith, et trouvé qu'il avait déjà exposé la doctrine de la sympathie; mais il semble qu'Adam Smith l'ayant utilisée dans son essai d'explication de la Bienveillance, je m'en suis servi pour aller plus loin et expliquer la justice. J'ajoute que cette théorie ne prit sa forme définitive qu'en 1891 quand, dans la Partie IV des *Principes de l'Éthique*, Chapitre IV, la nature du prétendu sens des droits personnels fut indiquée.

En même temps, Spencer s'occupait de publier en brochure la suite de lettres qu'il avait écrites au *Nonconformist*, sur la « Véritable sphère du Gouvernement ». Il pensait qu'il pouvait être bon de répandre les idées exposées dans ces lettres, et que la publication pourrait faire ses frais. Un peu d'amour-propre d'auteur, aussi, à qui il répugne de voir ensevelir dans les colonnes vite oubliées d'un journal, les premiers-nés de sa plume. Le résultat fut désastreux, au point de vue pécuniaire, ce qui n'a rien de surprenant. D'un côté, plus de 250 francs de frais ; de l'autre, pour une centaine d'exemplaires vendus, une rentrée de moins de 20 francs.

Naturellement, je distribuai quelques exemplaires à des amis et à des hommes marquants, et je gardai avec soin les lettres d'accusé de réception de ces derniers, car dans le jeune temps d'un auteur l'opinion des autres a une grande valeur. Un exemplaire fut envoyé à Carlyle, qui m'en remercia, quelque singulier que cela me paraisse. Voici sa lettre. La date montre que l'exemplaire a dû être envoyé quelques mois après sa publication probablement, parce que je venais de lire un des livres de Carlyle: Sartor Resartus, je crois.

« Chelsea, 20 mai 1844.

« Cher Monsieur,

« J'ai reçu votre brochure et espère pouvoir l'étudier avec profit, à mon premier loisir. Il y a quelque chose de bon et de salutaire dans toutes les déclarations de ceux qui reconnaissent, d'une manière ou d'une autre, la nature éternelle du Bien et du Mal. Plût au ciel qu'il y eut des milliers et des millions de tels hommes dans le monde, chacun luttant pour le « gouvernement » de son propre petit univers, dans ce même esprit.

« Avec mes remerciements et mes bons vœux,

« A vous sincèrement,

« T. CARLYLE. »

Je cite cette lettre car, profondément hostile comme je le suis aux idées dominantes de Carlyle et ayant exprimé comme je l'ai fait mon aversion pour son caractère despotique, et l'amour d'une règle despotique qui en résulte, et pour ses jugements méprisants sur diverses personnalités, il n'est que juste que j'exprime combien j'ai apprécié le sentiment; sympathique qu'il manifesta à mon égard. J'apprécie d'autant plus la manifestation de cette sympathie sous la forme d'un mot encourageant à un écrivain inconnu, que pendant ces dernières années j'ai éprouvé souvent l'ennui que donnent les envois d'auteur. J'accuse habituellement réception d'un livre par une circulaire lithographiée avec quelques lignes sur la première page, mais je ne réponds généralement pas à l'envoi de brochures. Certainement, il arrive rarement qu'une brochure reçoive de moi un mot tel que celui que je reçus de Carlyle. Quel singulier mélange de dureté et de sympathie, que cet homme.

Durant son séjour à Londres, Spencer renoua son intimité avec ses deux amis E. A. B. et Jackson. Il vit surtout ce dernier, et fil; avec lui de nombreuses promenades aux environs de Londres. A ce propos se place une observation physiologique. Spencer avait voulu voir quel est l'effet d'une série de mouvements inspiratoires profonds, en succession rapide. Il constata que la circulation en paraissait très accrue, et que l'afflux de sang se sentait jusqu'au bout des doigts. On devait avoir là un moyen d'accroître l'énergie. Jackson y trouva un moyen de se débarrasser sur l'heure d'un mal de tête. Cet effet des inspirations forcées rapides doit avoir été observé, dit Spencer : mais il n'en a rencontré nulle part de relation ouï d'interprétation. L'action bienfaisante de ces inspirations sembla d'abord être chimique ; par la suite Spencer a pensé qu'elle est plutôt mécanique.

Les deux amis visitèrent plusieurs musées aussi.

Spencer admirait beaucoup certaines oeuvres d'un peintre qui pourtant ne semble pas avoir été très apprécié, J. B. Pyne; par contre, il critiquait fort Turner, tout en lui reconnaissant de très grandes qualités. Mais les défauts existent, dit Spencer.

L'un d'entre eux est de ne point rendre exactement le grand contraste général entre la terre et le ciel. Je fais cette critique en pensant à quelques-unes de ses plus grandes compositions, à ses multiples esquisses, et aux paysages qui remplissent son *Liber Studiorum* et des *Harbours of England*, etc. Dans nombre de ces œuvres, la tonalité générale de la région de l'air est aussi sombre que la tonalité générale de la région de la terre au-dessous. C'est une erreur fondamentale. À quelques exceptions près la plus importante différence dans chaque morceau de plein air, est que la partie inférieure de la région visible est relativement obscure, et la partie supérieure relativement claire. Les objets qui remplissent la partie inférieure n'envoient point de lumière aux yeux, excepté celle qu'ils reflètent de la partie supérieure, et la source de la lumière doit nécessairement être plus éclatante que les objets qu'elle éclaire. Excepté naturellement dans les cas où d'épais nuages montant de l'horizon ont caché cette partie du ciel que le spectateur regarde, tandis que le ciel derrière lui est encore éclairé, auquel cas la surface, en face, reçoit plus de lumière provenant de derrière lui que ne le fait le nuage au-dessus, l'effet dans un paysage est cette obscurité plus grande de la terre que du ciel, et si cet effet-là n'est pas représenté, il en résulte une erreur que rien ne peut cacher.

À côté de cette erreur, trop souvent faite par Turner dans sa représentation des aspects de la nature, il y a fréquemment dans ses œuvres une sérieuse faute de composition, une faute dans ce que nous appelons l'art. Beaucoup de ses tableaux sont trop pleins de détails, d'objets multiples trop uniformément distribués. L'essence de l'art est le contraste. L'art, de quelque espèce qu'il soit, veut une distribution appropriée des contrastes : contrastes principaux, contrastes secondaires, petits contrastes, et dans les arts plastiques, contrastes de forme, contrastes de lumière et d'ombre, contrastes de couleur. Une autre sorte de contraste est nécessaire, celui qui existe entre l'uniformité et la variété, entre la simplicité et la complexité, entre le relativement peu intéressant, et le relativement intéressant. En architecture, en sculpture ou en peinture, l'effet artistique ne peut être obtenu que par l'association des parties qui retiennent l'œil dans une petite mesure avec celles qui le retiennent fortement, et l'un des éléments de l'intérêt est la proportion de détails. Si le détail est répandu régulièrement sur toute la surface visuelle, le contraste est en partie détruit. Il ne peut être produit que par la concentration du détail. Il faut beaucoup de simplicité pour rendre la décoration vraiment décorative. Ceci implique qu'en peinture, il devrait y avoir de grandes surfaces qui, sinon privées de détails seraient occupées par des détails d'une espèce si peu frappante qu'ils retiendraient peu l'attention.

Turner n'avait point vu ceci : Orchardson, au contraire, l'avait bien compris. Mais Turner, malgré ses défauts, a plu : on n'ose guère le critiquer. Lui-même se considérait comme sur-estimé, et à la fin de sa vie se moquait de l'engouement du public pour ses excentricités ».

Le monde se trompe toujours dans son estimation des hommes marquants. Ils sont toujours très sur-estimés ou très sous-estimés. Puis, après que l'opinion a été à un des



extrêmes, il vient une réaction, et elle va pour un temps à l'autre extrême, puis de nouveau la re-réaction va trop loin. Ces oscillations continuent à travers les âges, jus

qu'au moment où le temps ayant fixé l'opinion d'une façon rationnelle, l'homme est tombé dans l'oubli. Ces variations, ces exagérations et dépréciations du mérite sont inévitables. Il y a certainement une mode dans les jugements artistiques comme il y a une mode dans la toilette féminine. Et dans l'un et l'autre cas, il y a une tendance à exagérer tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre, chose qui aura toujours lieu tant que les individus n'oseront pas parler et agir d'une façon indépendante, mais feront et diront ce qu'ils voient dire et faire à la plus grande masse. Cette manière d'agir engendre des ruées, d'abord d'un côté puis de l'autre, dans la pensée et dans l'action, selon que l'une ou l'autre croyance concernant les préférences régnautes devient dominante. Le rythme est universel.

Et ici, j'observerai que la reconnaissance de l'existence du Rythme dans l'opinion artistique comme dans l'opinion sur d'autres sujets offre un moyen de corriger nos jugements, car nous pouvons généralement voir dans quelle direction va le pendule, et nous pouvons juger approximativement de combien il s'écarte du point de repos et d'équilibre.

Ayant passé trois mois à Londres sans y trouver d'occupation du genre qu'il souhaitait, dans une revue ou un journal, Spencer fut, naturellement, conduit à chercher si, dans sa profession antérieure, il ne trouverait pas quelque emploi. À cet effet, il participa à deux concours, l'un pour la construction de docks à Southampton, l'autre pour la construction d'un quai ; et corrigea pour un technicien un ouvrage sur l'établissement de rades, mais tout cela ne mena à rien. Entre temps, sous les auspices du *Nonconformist* qui depuis deux ou trois ans menait la campagne en faveur de la séparation des Églises et de l'État, une association se formait pour lutter dans le même sens, et Spencer s'y rattachait. Mais Londres ne paraissant pas devoir lui fournir une occupation, décidément, malgré six mois passés à chercher celle-ci, il décida de retourner à Derby, en novembre.

Un projet lui souriait, suggéré par un périodique qui du reste eut la vie courte, *The Philanthropist*. C'était le projet d'un journal hebdomadaire que d'avance Spencer baptisait *The Philosopher*. Mais il n'en sortit rien. Rien non plus d'un travail, réel cette fois et non pas simplement projeté, de la rédaction par Herbert Spencer des principes de la « sténographie lisible » imaginée par son père. Pour des raisons diverses, dont la principale est sans doute qu'on n'y mit point l'énergie requise, la publication n'eut lieu qu'en 1897 par les soins d'Herbert. En somme Spencer ne faisait rien de précis, et ne voyait, dans l'avenir, rien de précis non plus. Cela ne veut pas dire qu'il restât oisif : il s'occupait, beaucoup à lire.

Je ne garde qu'un souvenir vague de mes lectures à cette époque. *L'Athenaeum* et le *Mechanic's Magazine* étaient à la disposition des membres du *Methodist Library Committee* (dont mon père, assez bizarrement, était resté membre) et nous arrivaient régulièrement. Nous avons aussi les périodiques les plus importants reçus par la *Derby Philosophical Society* : la *Lancet*, deux revues médicales trimestrielles, le *Philosophical Magazine*, la *Cyclopaedia of Anatomy and Physiology* (publiée en fascicules), et peut-être quelques autres. En outre, il y avait quelques livres achetés par la société de temps à autre, quelques-uns d'entre eux, populaires, comme des récits de voyages, et d'autres de lecture moins facile.

Je me rappelle avoir fait connaissance avec un de ces derniers à la bibliothèque de la société, une grande pièce tranquille dans *Saint Helen's Street* où j'allais parfois l'après-midi. Ce livre était le *Système de Logique* de Mill, que l'on venait d'acheter et qui n'avait point encore fait le tour des lecteurs. Je ne rappelle avoir lu sa critique du syllogisme et avoir été de son avis, peut-être surtout parce qu'elle exprimait une opinion contraire à la doctrine orthodoxe. Je parlerai aussi d'un autre livre lu à cette époque, le *Sartor Resartus* de Carlyle. Il m'avait été prêté par Lott qui l'admirait beaucoup. Le livre me fit une impression, mais n'exerça pas sur moi d'influence appréciable. La nouveauté du mode de présentation des choses, et la vigueur extraordinaire du style m'attirèrent. Mais aucun changement dans mes vues sur la vie n'en résulta. Il y a des gens qui font remonter à la lecture des œuvres de Carlyle une révolution dans leur esprit, mais ceux-là devaient être plus facilement impressionnables que moi, et plus réceptifs.

Tout ce qui ressemble à la réceptivité passive est étranger à ma nature ; et il en résulte que je ne suis pas sujet à être impressionné par la pensée des autres.

Il semble que la matière de mes conclusions avait, dans tous les cas, à se développer de l'intérieur. Impossible de construire; il faut que cela pousse de soi-même. Tout ce qui pouvait être assimilé, organisé, ou réorganisé, de façon à former une partie d'une structure cohérente en cours d'élaboration, était toujours accepté avec promptitude. Mais les idées et les sentiments étrangers, ou non organisables, si non rejetés immédiatement, étaient tout ou moins acceptés avec indifférence, et bientôt abandonnés. Telle est la nature de tout ceux qui pensent vraiment par eux-mêmes, et cette nature a été toujours très accentuée en moi.

Vers la même époque aussi, je fis connaissance avec quelques-uns des *Essais* d'Emerson qui avaient été récemment publiés en Angleterre avec une introduction par Carlyle. J'en trouve la preuve dans une lettre écrite à Lott en 1811.

« J'ai lu Emerson... J'ai trouvé çà et là des passages qui m'ont beaucoup plu, mais d'une manière générale c'est un peu trop mystique pour me plaire. Ainsi que le dit Carlyle ses idées « se débattent pour trouver un corps ». Il est certain qu'elles le trouvent, ce corps, que de temps à autre. Ces *Essais* donnent plutôt l'ombre de sa pensée, que sa pensée même. Mais j'admire beaucoup l'esprit de l'auteur, quoique je ne puisse accepter quelques-unes de ses idées fondamentales. La doctrine, dont il est parlé à plusieurs reprises, que nous atteignons la vérité en laissant entrer dans nos esprits les rayons de « l'âme universelle », est quelque peu analogue à l'opinion (à mon avis erronée) des Quakers en ce qui concerne les inspirations de l'esprit ; lesquelles inspirations ne sont rien autre que les agissements de leurs sentiments moraux surexcités. »

La lecture d'autres *Essais* me fit apprécier davantage Emerson. Dans la quantité de ses propos, incohérents, ou peu cohérents, ainsi qu'il le disait lui-même, il y en avait parfois qui m'impressionnaient et me restaient. La preuve de la jouissance que j'en retirai est que je me rappelle avoir lu quelques six mois plus tard un de ses *Essais* à l'un de mes amis. Ce souvenir est sans doute dû à la singulière comparaison que fit mon ami. Il disait que l'impression produite en lui était semblable à celle du tonnerre dans le lointain.

Il n'y a rien qui m'indique pourquoi à ce moment je m'intéressai à la construction des montres. En l'absence de tout memorandum, j'eusse plutôt rattaché cette entreprise à l'une des nombreuses occupations qui m'ont temporairement absorbé, à une date intérieure, mais un croquis fait sur le revers d'une feuille d'avertissement pour une réunion indiquée pour novembre 1843 rétablit la vérité. Ce croquis montre que mon idée était de remanier les ressorts afin d'obtenir une montre plus plate. Mais la plupart des croquis se rapportent surtout à des formes nouvelles d'échappements détachés.

Je cite le fait, car il en résulta que je fis deux modèles expérimentaux sur cette forme nouvelle. C'étaient de grosses montres ayant peut-être quinze centimètres de diamètre. L'une d'elles n'offrait aucune supériorité. Je crois même qu'elle marchait mal. Toutefois l'autre allait très régulièrement, et offrait un avantage par la manière dont l'impulsion était donnée. Pendant longtemps, elle a traîné dans la maison et à la fin fut mise en pièces. Des dessins encore existants me rappellent que peu de temps après, je fis des projets pour une presse à imprimer perfectionnée, ou du moins, qui me semblait perfectionnée. Mais à moins que ce ne soit au point de vue de la simplicité je ne vois pas quel avantage ce modèle offrait sur ceux qui existaient alors. Mais de ce projet qui ne retint pas très longtemps mon attention, en découla un autre qui l'occupa beaucoup. L'idée de faire une presse à imprimer me conduisit à l'idée de faire des caractères d'imprimerie. Fabriquer ces caractères par compression et non par moulage, telle était mon idée. Je fis le plan d'une machine sinon dans ses détails, au moins dans ses grandes lignes, qui devait faire le travail rapidement et automatiquement. Il ressort clairement des documents qui restent que j'étais très plein de confiance, chose qui du reste va de soi. Quel inventeur donc *n'est pas* plein de foi en lui-même ? L'élaboration de mes plans alla jusqu'à faire le compte en détail des dépenses et de l'organisation d'un établissement où l'on se livrerait à la fabrication. Cette évaluation était devenue nécessaire au cours des négociations dans lesquelles je m'étais engagé. Divers efforts furent faits pour mettre à exécution mes plans. Une lettre à mon père de M. Kershaw, un de ses amis de Manchester, fort riche, montre que l'on s'était occupé de me chercher un capitaliste. Je trouve aussi une lettre de M. Joseph Sturge, datée d'avril 1844 montrant que je lui avais fait savoir que je cherchais soit un imprimeur qui adopterait mon plan, soit quelque homme entreprenant qui avancerait suffisamment d'argent pour qu'on pût tenter l'épreuve.

Le projet ne put aboutir, toutefois, bien qu'à un moment il ait été près de se réaliser. Le capitaliste eut-il peur ? Ou ne vit-il pas d'intérêt, au procédé ? Toujours est-il qu'il se relira. Tout en s'occupant de choses fort pratiques, Spencer s'occupait aussi de questions scientifiques. Un chimiste français (Dumas probablement) venait d'attirer l'attention sur les relations existant entre la vie végétale et la vie animale. Spencer en tira le corollaire qu'à l'époque carbonifère l'atmosphère devait être plus riche en acide carbonique, et publiait là-dessus un article dans le *Philosophical Magazine* de février 1814.

Un peu plus tard il revenait à la phrénologie en discutant dans *The Zoist* la situation de l'organe de l'amativité, puis celle de l'organe de l'étonnement. L'étonnement, disait Spencer, ne peut être une faculté primitive. mais un trait résultant de la possession à un haut degré d'une faculté qui est en rapports évidents sur la vie. La conclusion est que l'organe en question a « pour fonction ultime le ravivement des impressions intellectuelles » et est « le principal agent dans l'imagination ». En 1890, B. Hollander, de Vienne, exhuma ce travail de Spencer et disait que les expériences de David Ferrier, le physiologiste anglais bien connu, confirmaient les vues exprimées par Spencer en 1844.

Au commencement d'août arriva une lettre qui fut la cause d'abord d'un court, puis d'un long changement dans le cours de ma vie. La part active que j'avais prise localement dans le *Complete Suffrage Movement*, avant et après la conférence dont j'ai parlé m'avait mis en correspondance avec M. Joseph Sturge, président de la *Complete Suffrage Union*, et cette correspondance eut alors une conséquence inattendue. Il parut nécessaire que le parti eût un journal à lui, et l'on trouva aussi nécessaire l'existence d'un journal local d'un caractère plus radical que ceux qui existaient à Birmingham. J'appris pour la première fois, ce projet, ou plus exactement la résolution de fonder ce journal, le 6 août, par James Wilson, le secrétaire de la *Complete Suffrage Union*. Voici la partie essentielle de sa lettre :

« Quelques amis dévoués à la cause veulent décidément fonder un journal, et donneront les fonds qu'il faudra pour faire l'essai loyal. On a mis l'affaire dans mes mains et on m'a confié la responsabilité directoriale. Je ne puis m'occuper de cette affaire qu'aux heures que me laisse libres ma fonction de secrétaire de la C. S. U. et, par conséquent, beaucoup dépendra de l'activité d'un coadjuteur. J'en ai parlé avec M. Sturge. qui prononça votre nom. Je trouve l'idée bonne. Le journal sera très bien monté et grâce à mes sept ans de connaissance pratique des détails de la fabrication d'un journal je compte pouvoir mettre de suite l'affaire sur pied, de telle sorte que le travail à faire ensuite sera rendu relativement facile. Pendant les premiers six mois, nous travaillerons seulement à l'essai. Si le journal réussit, il pourra faire ses frais. Je mentionne ceci uniquement pour montrer que le directeur-adjoint ne pourra avoir la rémunération que nous voudrions pouvoir vous offrir. »

Dans une autre lettre, trois jours plus tard, se trouve ce passage :

« En ce qui concerne votre future situation au journal, je dirai seulement que comme il n'y a personne pour contrôler ce que je fais, on ne peut pas dicter ce que je dois écrire, ou comment, je n'ai qu'un désir, celui de ne pas paralyser vos facultés par aucune stipulation quant aux sujets. Mon temps sera surtout consacré au secrétariat, qui n'aura rien à faire avec la direction du Pilot.

Tout ce qui concernait le poste à remplir était satisfaisant. Le seul point noir était l'absence de toute rémunération spécifiée d'avance. Ainsi que l'indiquait une lettre de mon oncle Thomas, écrite au cours du mois suivant, il était imprudent « d'entrer dans une affaire, puis de faire ses conditions après ». Mais je pense que l'ardeur de mon désir de m'occuper m'empêcha de faire aucune difficulté. Ainsi, sagement ou imprudemment, j'acceptai la proposition qui m'était faite, et j'allai m'installer à Birmingham avant la fin d'août.

## Chapitre IX

---

### Journalisme. - Un projet de chemin de fer

*1844. ÆT. 24*

[Retour à la table des matières](#)

Les premiers jours, à Birmingham, se passèrent chez M. J. Sturge, aux environs, à Edgbaston. Spencer fut enchanté de J. Sturge, homme très ferme, très bon, et très dévoué à l'œuvre entreprise : « un aussi parfait chrétien, au sens pratique du terme, qu'on peut l'imaginer », écrit-il à son ami Lott.

Je suis bien aise que l'occasion se présente d'en dire un mot, puisque soit nom est à peine connu de la génération actuelle. S'il avait « châtié » des tribus sauvages qui se permettaient de ne pas laisser faire nos explorateurs envahissants, ou s'il avait cherché une querelle d'allemand à quelque roitelet indigène, détruit son gouvernement et annexé son territoire, ou s'il avait bombardé les fortifications d'un peuple qui se refusait à nous accepter comme administrateurs de ses affaires, il aurait pu recevoir une récompense d'une nation reconnaissante, et sa mémoire eût été chérie. Mais il n'a rien fait de cela. Il a seulement consacré une énergie tenace à l'abolition de l'esclavage, et travaillé ensuite à mitiger les souffrances des nègres enlevés à leur pays ; il a seulement dépensé son temps, son argent et son existence à améliorer le sort de l'humanité dans son pays et au dehors.

Quelque temps après, il s'installait chez M. J. Wilson, le directeur du futur journal ; la résidence sous le même toit faciliterait la tâche des deux protagonistes. C'est chez M. Wilson que pour la première fois Spencer vint à la psychologie. *L'Essai* de Locke, chez son père, ne l'avait jamais tenté, et de la *Logique* de Mill il n'avait lu que quelques pages. Mais chez M. J. Wilson il fut amené à considérer un des principaux, problèmes de la théorie de l'intelligence.

Car je trouvais chez M. Wilson (tout étrange que cela semble, car il n'y avait point un soupçon de philosophie en lui) un exemplaire de la traduction de la *Critique de la Raison pure* de Kant, qui, je crois, venait d'être publiée récemment. Je commençai à lire cette œuvre, mais n'allai pas loin. Je rejetai immédiatement et pour toujours la théorie du Temps et de l'Espace comme n'étant « rien que » des formes subjectives, qui appartiennent exclusivement à la conscience, et auxquelles rien ne répond hors de la conscience. Ayant rejeté ces vues, je n'allai pas plus loin. Bien qu'étant alors, ainsi que je l'ai toujours été, un lecteur impatient, même des choses qui, dans une grande mesure, m'intéressent et sont généralement acceptées, il m'a toujours été impossible de continuer à lire un livre dont les principes fondamentaux ne cadraient pas avec les miens. Tenant tacitement l'auteur pour logique et cohérent en ses idées, je considère, sans penser autrement à la chose, que si les principes fondamentaux sont erronés, le reste ne peut être bon, et par conséquent je cesse de lire, assez content, je crois, d'avoir trouvé une excuse pour ne pas aller plus loin.

Quoique je n'en aie pas été absolument conscient, il a dû y avoir deux motifs qui m'ont poussé à ce prompt abandon. Il y avait, d'abord, l'évidente incroyable de la proposition en elle-même; et puis un manque de confiance dans les raisonnements de qui pouvait accepter une proposition aussi inadmissible. Si un écrivain pouvait, dès le début de son argument, nier positivement une intuition immédiate d'une espèce simple et directe, qui survit à tous les efforts faits pour la détruire, il semblait qu'il n'y eût pas de raison pour qu'à n'importe quel autre endroit de son argumentation, il n'affirmât pas similairement comme vraie quelque autre proposition exactement contraire à celle que l'intellect reconnaît comme vraie.

Tout assemblage cohérent de conclusions est un agrégat d'intuitions indépendantes en lesquelles, par analyse, il est décomposable; et si l'une des intuitions primaires n'a point de valeur, aucune des intuitions secondaires n'a de valeur non plus, et tout le système intellectuel est pourri.

J'ai dû vaguement sentir alors ce que je vis plus tard clairement, et que j'ai exposé ensuite dans les *Principes de Psychologie*, §§ 388-391, le fait que la croyance en l'absolue suprématie de la raison est la superstition des philosophes. Sans donner aucune preuve, ni essayer d'en donner une seule (car il n'y en a en somme pas à donner), ils prétendent qu'à chaque pas que l'on fait dans un argument, la dépendance de la conclusion par rapport aux prémisses, qui en dernier ressort sont de l'intuition, a une validité plus grande que celle de n'importe quelle autre sorte d'intuition, la vérité étant au contraire qu'elle a une validité moindre. Une intuition simple telle que celle par laquelle nous considérons l'Espace comme extérieur possède une clarté et une force qui surpassent la clarté et la force de n'importe quelle intuition par laquelle nous voyons intérieurement que certaines données étant fournies, telle conséquence s'impose; et elle a une clarté et une force surpassant de beaucoup celles d'une série d'intuitions internes qui constituent un argument. Tout ce que peut faire la raison en tant que critique de la perception interne, c'est d'en réinterpréter les dicta de façon à les

rendre conséquents; non pas, par exemple, nier le mouvement apparent du Soleil de l'Est. à l'Ouest dans le Ciel, mais montrer que ce mouvement apparent peut être également produit par le mouvement de la terre autour de son axe, de l'Ouest à l'Est; et que cette interprétation de l'apparence concorde avec d'autres perceptions variées, ce que ne fait pas l'interprétation première.

Mais assez de cette digression. Il me reste seulement à dire que chaque fois qu'il m'est arrivé, plus tard, de reprendre la *Critique de la Raison pure* de Kant, j'ai toujours cessé brusquement ma lecture après avoir rejeté cette première proposition.

Et le *Pilote* ? Il parut le 28 septembre, et pendant quelque temps marcha régulièrement. Spencer, en outre de sa besogne directoriale, écrivit plusieurs articles sur la politique, la morale, les affaires. Dans l'un d'eux il accentuait, son opinion que « la probité est la meilleure des politiques ». Plus encore dans la société que dans l'individu, les réactions malfaisantes sont inévitables.

Mais à la fin d'octobre, brusquement, la collaboration au *Pilote* prit fin. Ce devait n'être qu'une interruption : mais les circonstances firent celle-ci définitive. Un de ses anciens chefs, au chemin de fer était venu trouver Spencer et lui demander de l'aider à faire l'étude d'une nouvelle ligne. M. Wilson consentit à « prêter » Spencer pour un mois. Mais à la fin du mois, Spencer restait aussi nécessaire au chemin de fer, et il y conserva ses fonctions. Il ne fut plus question du journal. Au reste M. Sturge avait des intérêts dans la ligne, et n'était pas fâché d'avoir la collaboration de Spencer comme ingénieur ; d'un autre côté, il avait récemment découvert le « rationalisme » de celui-ci, et pouvait craindre que ce désaccord sur une question religieuse, fondamentale pour Sturge, n'amenât des difficultés dans le journal.

Cinq mois durant. Spencer fut donc, de nouveau, ingénieur de chemin de fer. Parmi les personnes avec qui Spencer entra en relation. à Birmingham, il y avait M. L. Heyworth chez qui il passa quelques jours au début de 1845. C'est là qu'il fit la connaissance des Potter, et que commença une amitié qui devait durer toute la vie. Les Potter nouvellement mariés étaient la fille et le gendre de M. Heyworth.

Dans une lettre à son ami Lott, Spencer s'exprime dans les termes que voici :

« Ils sont mariés depuis peu et me semblent constituer le couple le plus admirable que j'aie jamais vu. Je ne sais si je vous ait dit que Mlle Heyworth était une sorte de notabilité. J'étais depuis quelque temps curieux de la voir, en partie à cause des termes très élogieux dans lesquels mon oncle Thomas en a toujours parlé, et en partie parce que j'ai une fois ou deux vu soit nom cité dans les journaux connue celui d'une personne très ardente dans l'agitation contre la loi sur les blés, s'engageant à distribuer des brochures et à converser avec les gens sur la matière.

« Jamais on ne croirait, d'après ses manières et son attitude générale, qu'elle a le caractère aussi indépendant. Elle est parfaitement féminine et a des manières particulièrement gracieuses et distinguées. Mais pour le phrénologiste, la singularité du caractère s'explique sans peine. »

Spencer avait fait un dessin de profil, accompagné d'une série de déductions.

« C'est M. Potter, toutefois, que j'admire le plus. C'est, je crois, l'être le plus digne d'être aimé que j'aie encore vu. Il n'y a rien en lui qui ne soit authentique, naturel. Son amabilité n'est pas celle de la manière, mais celle de la réalité. Il a la tête noblement faite, une tête dé-

mocratique naturellement, [on pourrait, toutefois, opposer le début et la fin de sa vie, comme témoignant en sens opposés, à cet égard], mais si parfaitement équilibrée qu'on prend le plus grand plaisir à la regarder. La concordance parfaite entre sa tête et son visage est remarquable : les traits sont fins, et l'expression est exactement celle qu'attendrait un phrénologue.

« Je le crois très poétique. Il a de l'enthousiasme pour Shelley, et le considère comme le premier poète, de beaucoup, de l'époque, et sur ce point je suis tout à fait d'accord avec lui. Nous avons sympathisé, eu fait, sur tous les sujets que nous avons abordés. Ceci aurait pu me flatter, mais je dois dire que j'ai senti si fortement la beauté de sa disposition, comparée à la mienne, que je me suis senti plus mécontent de moi-même que je ne l'ai fait depuis longtemps. » (Lettre du 1er février 1844.)

L'amitié qui commença en 1844 entre les Potter et Spencer dura jusqu'à la fin, inaltérée, accrue seulement de celle qui unit à Spencer les enfants et petits-enfants de ses amis. Leur commune admiration de Shelley ne dura toutefois pas. Chacun, de son côté, la perdit, au moins en grande partie.

Je dirai ici quelques mots de mes goûts en poésie. Une bonne partie du sentiment qui, dans une lettre à mon ami Lott sur Prométhée délivré, me faisait écrire : « C'est le seul poème dont j'aie vraiment jamais été enthousiaste », était due, je pense, à ce que l'un de mes besoins organiques, celui de la variété, y trouvait pleine satisfaction. Je dis organique, car il se trouve partout dans ma constitution, à commencer par la cuisine.

La monotonie dans le régime n'inspire pas seulement le dégoût : elle amène bien vite l'indigestion. L'horreur de la monotonie envahit mon système nerveux jusque dans ses dernières ramifications. L'organisme *in toto*, et toutes ses parties, atteignent bien vite les limites de leur activité normale, et un surplus d'activité devient à la fois désagréable et dangereux. Le fait est-il ou non correctement expliqué de la sorte, je ne sais : en tout cas, il est indéniable. Même dans mon enfance, j'avais de l'aversion pour les ballades à refrain, et à mesure que j'ai vieilli mon antipathie est devenue du dégoût, et jusqu'à de l'exaspération. J'avais presque honte pour l'auteur de la chanson de l'inanité de cette répétition d'une idée. Je reconnais pourtant quelques cas où la répétition, quand elle accentue fortement un sentiment qui va acquérant plus de force, est très appropriée, et d'un très grand effet. Ainsi par exemple dans l'« Œnone » de Tennyson :

« O Ida, ma mère, écoute-moi avant que je meure ». Mais, généralement, les répétitions qui caractérisent la poésie populaire n'ont aucun sens, et impliquent une pauvreté de pensée infantine.

Mon indifférence pour la poésie épique, provenant sans doute de la même source, a toujours duré, manque d'intérêt dû en partie à la forme invariable du véhicule et, en partie, au caractère insuffisamment varié du sujet : récits, incidents, aventures souvent d'espèces très semblables. Mon sentiment se manifesta nettement lorsque quelque vingt ans plus tard, je pris une traduction de *l'Iliade* avec l'idée d'étudier les superstitions des anciens Grecs, et qu'après avoir lu environ six livres, je sentis quelle peine j'aurais à continuer; j'eusse mieux aimé donner une forte somme d'argent que de continuer jusqu'à la fin. Passant sur ces ennuyeuses énumérations de détails des costumes et des armes, des chars et des chevaux, des coups donnés et des coups reçus



qui remplissent des pages et des pages, sans parler de cette habitude enfantine de répéter les noms descriptifs, tels que « les Grecs aux belles jambes », « les Achéens aux longs cheveux », « les Troyens, dompteurs de chevaux », et ainsi de suite (épithètes qui, lorsqu'elles n'ont rien à faire avec l'événement, sont nuisibles), sans parler non plus des nombreuses absurdités telles que celle qui consiste à donner la généalogie d'un cheval au milieu d'une bataille, et sans protester contre ce que le sujet même en appelle sans cesse aux passions brutales et à des instincts de sauvage, il suffit de dire que l'incessante répétition de batailles et de discours est pour moi intolérable. Même si les idées présentées donnaient un sentiment agréable, le manque de contrastes suffisants dans la matière et dans la manière me repousserait. Il en va de même pour les autres poèmes épiques, même quand le thème m'en est sympathique.

Quand je lis Dante, par exemple, J'ai vite besoin d'un changement dans le mode de présentation, et dans la qualité de la substance qui est trop continuellement opulente, un tissu plein de beautés, mais sans beauté de ligne, une robe somptueuse mal faite.

Un autre de mes besoins : pour que j'aime à lire de la poésie, il faut qu'elle ait de l'intensité. Ainsi que je l'ai dit ailleurs, tandis que la matière exprimée est de l'émotion idéalisée, le véhicule est le langage idéalisé de l'émotion, et ainsi, considérant l'émotion comme l'essence de la poésie, j'ai toujours pensé qu'un trait indispensable à la poésie est une forte émotion. Si l'émotion n'est pas de caractère prononcé, le mode d'expression qui lui est propre est la prose, et la forme rythmique ne devient nécessaire que lorsque l'émotion naît. C'est sans doute pour cette raison que Wordsworth ne m'attire que peu. J'admets pourtant que dans son oeuvre il se trouve beaucoup de poèmes de grande beauté, mais mon sentiment est que c'est plutôt de la bière que du vin.

Comme développement de la conception dont je viens de parler, j'ai parfois dit que le genre le plus élevé de poésie est celui où la forme varie continuellement avec la matière, s'élevant et retombant dans son caractère poétique selon que l'onde émotive devient plus forte ou plus faible, devenant ici de la prose qui n'a qu'un soupçon de rythme, et caractérisée par des mots et des images qui n'ont qu'une force modérée, puis s'élevant ailleurs à travers diverses phases jusqu'à la forme lyrique, avec ses mesures définies et ses métaphores hardies. On a essayé, je crois, de faire des œuvres ayant cette hétérogénéité de forme, mais sans grand succès. Il faut du génie pour y réussir. Je ne puis guère parler des besoins des autres, mais les miens sont : peu de poésie, et de la meilleure. Même les meilleurs poètes produisent beaucoup trop. S'ils voulaient seulement écrire trois fois moins, tout le monde y gagnerait. Quant aux versificateurs et aux petits poètes, ils ne font qu'aider à noyer la bonne littérature dans un flot de médiocre. Il y a quelque chose d'extrêmement fatigant dans cette façon de reprendre des vieux matériaux et de leur donner une forme légèrement différente, parlant sans cesse de cieux et d'étoiles, de mers et de fleuves, d'arbres et de fleurs, de couchers et de levers de soleil, de souffles de la brise et de chants d'oiseaux, etc., tantôt décrivant ces choses communes elles-mêmes ou s'en servant dans des métaphores qui sont usées jusqu'à la corde. La poésie communément produite ne bouillonne pas comme une source ; elle est aspirée par une pompe. Et la poésie de pompe ne vaut pas qu'on la lise.

Nul ne devrait écrire de vers qui peut s'en empêcher. Qu'il les supprime s'il le peut. Mais si cela est plus fort et éclate malgré lui alors il peut y avoir quelque chose de bon.

Parmi les ingénieurs occupés au chemin de fer, il y avait W. F. Loch, que Spencer avait connu lorsqu'il faisait son apprentissage à Worcester et Powick. Ils se voyaient beaucoup à Birmingham et faisaient ensemble des excursions géologiques. Mais s'ils s'accordaient, en géologie, il n'en allait pas de même en politique et en religion. Loch était croyant et conservateur; Spencer hérétique et radical. On discuta beaucoup - sans rien changer aux opinions d'ailleurs. - Pourtant Lott finit par rendre les armes, non à Spencer, d'ailleurs, mais à Strauss dont il lut la *Vie de Jésus*, laquelle bouleversa de fond en comble son orthodoxie. Un point souvent controversé était la morale. S'il n'y a pas de révélation, disait Loch, il n'y a pas de connaissance du bien et du mal. Erreur, répliquait Spencer. : le bien et le mal sont déterminés par la nature des choses et peuvent en être tirés par déduction. Et Loch rit beaucoup quand Spencer faisait allusion à la possibilité d'écrire lui « Euclide de l'Éthique ».

Une partie importante d'une lettre de Spencer à son ami Lott, de mars 1845, mérite d'être citée. C'est, à propos d'un projet de mariage de Lott, une sorte de mise au point, par Spencer des idées que celui-ci a exprimées quelque temps auparavant, dans une conversation avec Lott.

1. « Vous reconnaissez que je crois avec Emerson que le vrai sentiment de l'amour entre l'homme et la femme provient de ce que chacun sert de représentation de l'idéal de l'autre. De ceci, je crois que nous pouvons déduire ce corollaire que la première condition du bonheur dans le mariage est la *continuation de cette représentation de l'idéal* ; et, par suite, l'attitude de chacun vis-à-vis de l'autre doit être réglée de façon à ne point froisser l'idéalité. Et sur ce point, je pense qu'au lieu qu'il y ait, comme c'est communément le cas dans beaucoup de ménages, une plus grande familiarité et un moindre souci des apparences entre mari et femme, il devrait y avoir au contraire plus de délicatesse entre eux qu'entre toutes autres personnes.

2. « Il devrait y avoir des deux côtés une absolue reconnaissance de l'égalité des droits ; et aucune des parties ne devrait revendiquer un pouvoir plus grand que celui de l'autre partie. La situation existante entre mari et femme, où l'un d'eux revendique lui droit sur les actions de l'autre n'est qu'un reste *du vieux levain de l'esclavage*. Cette condition est nécessairement dangereuse pour l'amour raffiné : car, *comment un homme peut-il continuer à considérer comme l'incarnation de son idéal un être qu'il a rendu inférieur à lui en lui refusant l'égalité des privilèges ?* L'exercice du commandement me semble, de la part, du mari, absolument contraire à l'amour véritable, et je *suis* sûr qu'un homme qui a des sentiments élevés a trop de sympathie pour la dignité de sa femme pour penser à lui ordonner certaines choses, et qu'aucune femme d'une âme vraiment élevée ne se soumettra à un tel commandement.

3. « Je considère que la dernière condition importante est l'oubli, autant que cela est possible, de l'existence d'un lieu légal. Tout doit reposer sur le lieu naturel de l'affection. Je ne conçois pas que l'on puisse atteindre le plus parfait bonheur tant que le lien légal continue ; car si nous ne pouvons jamais perdre conscience de son existence, il influence toujours notre conduite. Mais ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de le bannir de notre esprit, et de laisser le mari et la femme agir l'un envers l'autre comme s'il n'y avait pas de lien de cette sorte entre eux.

« Si les hommes étaient sages, ils verraient que l'amour que Dieu a mis en nous est amplement suffisant, quand *il n'est pas affaibli par une aide artificielle* pour assurer la permanence de l'union ; et s'ils avaient plus de foi en cela tout irait mieux. Lier ensemble par des lois humaines ce que Dieu a lié par la passion, est à peu près aussi intelligent que ce le serait d'enchaîner la lune à la terre de peur que l'attraction naturelle qui existe entre elles ne suffise pas à les empêcher de fuir chacune de soit côté.

« Voilà. J'espère que vous méditez ce discours. Peut-être n'est-ce pas tout à fait ainsi que l'on devrait parler à un amoureux de la philosophie de l'amour. Je pense pourtant qu'il est mieux en tous cas de guider la pratique par quelque théorie plutôt que par rien du tout, et je crois qu'il est bon pour tous les Bénédicts en herbe [*Much ado about nothing*, Shakespeare] de posséder quelques idées définies sur le sujet... »

Le travail auquel s'était livré Spencer pour la Compagnie de chemin de fer était dû à l'une des conséquences naturelles de l'absence de législation en la matière. On se battait entre compagnies pour des territoires, on cherchait à se faire concurrence, on établissait des lignes faisant double emploi. La Compagnie Great Western avait joué un tour de ce genre : elle demandait au Parlement le droit d'établir une ligne qui faisait du tort à deux autres compagnies au moins, dont celle pour laquelle Spencer travaillait. Et celle-ci ripostait en demandant à en établir une qui ne pouvait manquer d'être désagréable à la première : c'est au tracé de cette ligne, de Worcester à Wolverhampton, que Spencer était occupé.

Mais le tracé n'était qu'une partie de la besogne il fallait, après l'avoir établi, obtenir du Parlement un pouvoir d'expropriation requis. La première besogne étant faite sur les lieux, c'est à Londres, dans les couloirs du Parlement, que se faisait la seconde, Spencer dut donc se rendre à Londres, pour s'occuper de celle-ci.

# Chapitre X

---

## Un séjour à Londres, encore les chemins de fer

*1845-1846. ÆT. 25-26.*

[Retour à la table des matières](#)

Tout projet empiétant sur les droits des autres, et un projet de chemin de fer empiète d'un bout à l'autre de la ligne, devait être soumis à l'examen préalable d'une commission parlementaire chargée d'avertir les intéressés, afin que ceux-ci pussent mettre opposition et se défendre. Les commissions examinaient aussi les plans en détail pour voir si la ligne devait être sérieusement établie, et les techniciens des compagnies étaient là pour donner des explications supplémentaires en cas de besoin. Spencer fit en conscience ce qu'il avait à faire professionnellement : mais ce n'est pas ce dont il parle le plus, ni ce qui offre pour nous le plus d'intérêt. Habitant Londres, il en connut les distractions. On ne peut pas dire qu'il les ait toutes vivement appréciées.

Voici un passage d'une lettre à Lott, du 7 mai :

« Hutton (un frère aîné de R. H. Hutton) et moi nous sommes allés ensemble à l'Opéra. J'ai été terriblement déçu. Je n'ai senti ni émotion, ni rien qui ressemble à de l'enthousiasme pendant tout le temps. L'illogisme du dialogue récitatif, le chant de paroles de signification entièrement différente sur la même harmonie, etc., etc., m'agaçaient au point de me gêner complètement le plaisir causé par la musique ou le drame. L'effet de la musique, non plus, n'a pas été aussi grand que je l'imaginai. Celle-ci n'a pas « réalisé son ambition » : vous comprenez sans doute. Les effets de ses diverses parties n'étaient pas assez puissants pour les rendre les parties adéquates d'une composition aussi grande.

« Il manquait à l'ensemble une « massivité » plus en proportions avec les dimensions. Tel quel, il m'a donné une impression de rachitisme.

« Toutefois, je tenterai une autre épreuve. L'opéra que j'ai entendu était la *Somnambule*, et quelques-uns des premiers chanteurs étaient absents, de sorte que je n'ai pas entendu tout ce que cela peut donner. Demain soir, j'irai avec Hutton entendre *Don Juan*. »

Le résultat de cette seconde épreuve fut très semblable à celui de la première. Il me semblait qu'une série de jolis airs et de duos ne constituait point un opéra, comme on est en droit de le concevoir. Alors comme toujours j'étais sévère pour les grosses invraisemblances.

Quoique capable d'écouter sans être trop choqué de ce qu'il y a d'artificiel et de peu congru, la traduction mélodique des sentiments du héros et de l'héroïne, puisque le chant est naturel à la grande émotion, pourtant je ne pouvais m'empêcher de protester intérieurement en entendant chanter les autres personnages du drame, qui n'avaient point les mêmes raisons d'être émus.

Que l'on rende poétiques des serviteurs et des servantes et qu'on les fasse parler en récitatif, parce que leurs maîtres et maîtresses sont épris les uns des autres, est une absurdité par trop évidente. Et la conscience de cette absurdité détruit une partie du plaisir que j'eusse pu prendre à cette œuvre. Il en est de la musique, comme de la peinture; du moment où l'œuvre s'écarte trop de la réalité, j'oublie la signification ou l'intention du tout, au point de ne presque plus ressentir aucun plaisir.

Dans la même lettre, je fais mention de la Création d'Haydn et du plaisir que j'en ai retiré. En l'absence d'une tentative de traduction dramatique, mon attention pouvait se donner beaucoup plus entièrement à la musique et les choses qui pouvaient me choquer étaient beaucoup moins senties.

L'ordre chronologique amène maintenant un incident d'ordre très différent : une rupture d'amitié. Il s'agit d'E. A. B. Au cours d'une longue conversation, un soir, qui avait fini par porter sur la théologie, Spencer avait manifesté, tout soit rationalisme. E. A. B. en fut à tel point secoué qu'il écrivit à soit ami une longue lettre pour lui dire que, ne se sentant plus en sûreté auprès de lui, il préférerait renoncer à son amitié. Voici les principaux passages de ce document conservé et reproduit par Spencer :

« Je me rends très bien compte que nous avons eu des opinions différentes sur beaucoup de points de plus ou moins d'importance, mais autant que je me le rappelle c'était toujours sur des sujets sur lesquels une différence d'opinions est parfaitement permise, ou qui sont et doivent rester affaire d'opinion personnelle. Mais ce que nous avons discuté samedi dernier (autant que je m'en souviens, pour la première fois) n'appartient, je crois, ni à l'une ni à l'autre de ces deux catégories. Les sujets discutés impliquent ce qui dans notre vie est plus que tout ce qui n'est que d'un intérêt momentané ; nos principes, nos actions, nos espoirs et nos peines, notre bonheur et notre misère ici bas et après. De tels sujets ne sont pas de peu d'importance, et il me semble que deux personnes, ayant comme vous et moi des vues si différentes sur des sujets vitaux ne peuvent guère rester amies. Si je pensais qu'il y eut la moindre chance de vous influencer par argument ou persuasion, je sentirais que je dois essayer par tous les moyens de vous faire voir sous leur vrai jour les vérités de la religion; mais je sais si bien qu'aucun argument, sur un tel sujet n'a jamais convaincu celui qui a fermé ses oreilles à tout ce qui n'est pas la *raison humaine*, que je sens que ce serait absolument inutile ; et la seule conséquence possible qui pourrait en résulter, serait l'ébranlement de cette foi dont je sens si fort la vérité. Je souhaiterais du fond du cœur de mettre en pratique tout ce en quoi je crois si absolument,

autant que le permet la croyance intellectuelle, et qui ne sert absolument à rien s'il n'y a aussi la foi du cœur. Sentant avec peine comme je le fais, que ma foi est si peu cette foi qui vient du cœur que doit avoir le vrai chrétien, je redoute pour elle le danger qui pourrait résulter de la fréquentation d'un homme, aussi plein de talent que vous, et aussi apte à faire paraître le pire le meilleur; il me faut, quelque grand que soit le sacrifice pour moi (et croyez que c'en est un véritable) renoncer au plaisir que me procurait votre amitié, et vous demander que désormais nous ne nous rencontrions plus, ou que ce soit du moins en étrangers. Je me rappellerai toujours avec plaisir le passé, et je penserai à vous avec affection. J'espère que rien ne vous empêchera de penser de même à mon égard. »

Puis est exprimé l'espoir que j'abandonnerai le « flambeau de la sagesse humaine » et que j'arriverai à des vues meilleures. J'envoyai cette lettre à Lott, en disant « qu'il y avait beaucoup à admirer dans sa sincérité », sinon dans sa largeur d'idée. La réponse de Lott fut que s'il ressentait jamais un danger quelconque provenant de mon intimité, il renoncerait de même à mon amitié.

Le lien d'amitié entre E. A. B. et Spencer fut donc rompu ils se revirent quelquefois, mais comme d'anciens amis, sans intimité.

Un de perdu, deux de retrouvés. Si E. A. B. se dérobaît, craignant pour une foi qui sans doute n'était pas d'une solidité à toute épreuve, l'intimité avec les Potter prenait de solides racines. C'était pour Spencer, une grande ressource.

« Vous n'avez pas idée, écrit-il à Lott, combien je suis misérable ici, au point de vue de la société, surtout de la société féminine. Il y a au moins deux mois que je n'ai été en contact avec une femme agréable et cultivée ; car malheureusement, M. Potter, sa femme et sa sœur ne sont plus en ville depuis quelque temps, et j'ai été privé de la seule société qui ait pour moi du prix.

« Faute de mieux Loch (que vous avez rencontré) et moi avons souvent passé nos soirées à argumenter, les prolongeant parfois jusqu'à une heure du matin. »

J'interromps de nouveau ma narration pour montrer autant qu'il est en mon pouvoir, la nature de mes pensées à cette époque, et aussi pour montrer mon indépendance d'esprit qui existait alors, comme toujours du reste. Dans une lettre à Lott que j'ai déjà citée en partie, se trouve ce passage.

« Je viens de lire quelques-uns des Essais de Carlyle. Ils sont admirablement écrits, et comme toutes ses œuvres, fort intéressants. Ils ne donnent pourtant pas la même impression de génie que ses autres ouvrages. Dans certains passages, je l'ai même trouvé très peu profond. Quelques-unes de ses citations des écrits en prose de Goethe, étaient à mon avis, indignes, et de l'auteur, et du critique. Je m'imagine vous voir pincer les lèvres devant ces remarques cavalières sur votre héros ! »

Mon impression est que cette estimation peu respectueuse se rapporte à la doctrine de la renonciation, énoncée par Goethe dans ses *Renonçants*, et approuvée par Carlyle : je pensais probablement alors comme je pense encore maintenant que cette

doctrine implique tout excepté une conception profonde de la nature humaine. C'est une conception semblable à beaucoup de celles qui ont cours chez les ignorants qui s'imaginent que les émotions peuvent être produites ou supprimées à volonté. Tout le mécanisme de la vie animale et humaine serait détruit si les désirs qui poussent aux actions pouvaient se gouverner d'une façon aussi facile. L'idée générale, aussi bien que l'idée Goethe-Carlyle, est que les sentiments constituent une assemblée, soumise au contrôle autocratique de la volonté, tandis qu'ils constituent en réalité une assemblée sur laquelle ne règne aucun autocrate défini, mais c'est tantôt un membre, tantôt un autre qui prend possession du siège présidentiel (acquérant alors temporairement le titre de « volonté ») et gouverne le reste pendant un temps. S'il n'est pas très fort il lui arrive souvent d'être chassé par la coalition des autres, et parfois, s'il est fort, il résiste à leurs efforts. C'est dans ce dernier cas que la déposition, par la force, de l'émotion tyrannique est proposée. Quand le sentiment domine le reste, on nous dit qu'il faudrait le détrôner: mais le détrônement ne devient praticable que dans la proportion où il devient inutile. Dites à une mère qui vient de perdre son enfant, ou à un jeune homme dont la fiancée vient de se noyer que la douleur doit être supportée pour se conformer à la doctrine qui dit qu'il ne faut pas compter sur les joies et qu'on doit accepter un niveau de bonheur moins élevé. Quel est le résultat ? Nul! Là où le chagrin est très grand, il occupe entièrement la conscience. Aucune autre pensée, aucun autre sentiment ne peut y pénétrer. Jusqu'au moment où son intensité a déterminé l'épuisement et une insensibilité relative, on ne veut même pas écouter les paroles qui prêchent les avantages, de la résignation, et quand on peut les écouter, l'effet est éphémère. La guérison de la paralysie temporaire de l'émotion est suivie par un autre paroxysme pendant lequel l'idée de continuer à vivre sans le bonheur perdu ne rencontre aucun écho. C'est seulement avec la fuite du temps, quand le processus de guérison naturel a produit son effet dans une certaine mesure, et que les sentiments se sont faits aux conditions nouvelles, c'est-à-dire, seulement après que la « renonciation » a été dans une grande mesure spontanément effectuée, que l'on peut prêter l'oreille à la doctrine de la renonciation, et donner une forme au nouvel état d'esprit obtenu. La vérité est que dans l'espèce humaine comme dans toutes les autres espèces, chaque faculté, physique ou mentale, a un besoin normal d'agir. Quand la faculté n'est pas très puissante, quand le désir normal est, relativement faible, on peut tenir ce dernier hors de la conscience. Mais là où il y a un fort désir d'une faculté importante, son exclusion devient presque ou tout à fait impossible. Un besoin physique tel que la faim ou la soif fournit à la thèse un excellent exemple. Personne ne pense à dire à un homme qui meurt de faim qu'il doit sortir de l'état pénible où l'a mis son désir insatisfait en renonçant au plaisir de manger, ou bien quand il est exposé à un grand froid, peu vêtu, qu'il doit se satisfaire en cessant de désirer la chaleur. Cette absurdité rendue manifeste ici à cause de la force des sentiments en question se retrouvera à travers toute la nature. Mais cette doctrine de Goethe se conciliait avec l'anti-utilitarisme de Carlyle, et avec son idée absurde que le bonheur n'a point d'importance. Cette idée eût été considérablement modifiée s'il eut passé quelques mois dans une prison obscure avec de l'eau et du pain. Ou, si après une telle expérience il eut encore refusé d'admettre que des joies d'espèces diverses doivent être recherchées, à tout le moins l'état de son corps eut prouvé le contraire.

Il faut revenir aux choses pratiques. Un changement se produisit, tout à coup. Le projet de la compagnie pour qui Spencer travaillait fut retiré : la préférence fut accordée à un autre projet. Ceci mettait fin à l'engagement de Spencer. Mais, au même moment, un autre se présentait, avec M. Fox qui, ayant quitté le chemin de fer Londres-Birmingham, était devenu l'associé dans un grand établissement de travaux mécaniques de toutes sortes. Spencer entra

au service des deux associés, ayant pour fonction de les renseigner sur tous les détails des travaux dont ils pouvaient chercher à devenir adjudicataires, et de surveiller l'exécution des plans.

Cet engagement, semblait avantageux, et promettait d'être durable, et Spencer se réjouissait d'occuper un poste où il aurait à exercer souvent ses facultés inventives. Mais sa joie fut courte. On voulut lui faire faire du travail auquel il n'était pas engagé : d'où discussion, dispute, et, enfin séparation. Que faire ? Spencer avait deux projets en vue : un engagement pour une ligne d'Amsterdam au Helder ; un autre pour une ligne de Crewe à Aberystwith. Ni l'un ni l'autre n'aboutit. Mais il se présenta autre chose.

L'opinion publique avait d'abord vit de mauvais œil les chemins de fer. Ces inventions nouvelles ne devaient, selon beaucoup, rien donner de bon. Mais dix ans d'expérience changèrent considérablement la manière de voir. Les dividendes que donnaient certaines lignes étaient appétissants. Nombre d'entrepreneurs et ingénieurs avaient gagné de l'argent et maintenant songeaient à inventer des lignes nouvelles et à créer des compagnies. Il y avait parmi eux des spéculateurs qui ne se souciaient guère que la ligne dût être avantageuse ou non : ils ne pensaient qu'à profiter des bonnes dispositions du public et à lui donner de médiocre papier en échange de son argent. Mais il y avait des projets sensés, aussi, et capables de donner de bons résultats. L'un d'eux, formulé par M. Prichard, qui devait occuper Spencer sur la ligne Crewes-Aberystwith, comportait le tracé Northampton-Leamington, Stratford on-Avon et Worcester. Spencer fut engagé et dès le mois d'août se mettait à l'œuvre.

Ce n'est pas que les patrons de l'entreprise lui inspirassent la moindre estime. Moralement ou intellectuellement, ce monde de spéculateurs, était fort inférieur. Mais Spencer n'avait pas à s'occuper de leur moralité : on lui demandait un travail, et il s'en acquittait, en conscience, perfectionnant les méthodes usuelles, en passant. De tous côtés, des projets surgissaient, et le père de Spencer, lui-même voulut acheter comme spéculation, des actions d'une ligne locale. Herbert désapprouva énergiquement. Et le 6 octobre, il lui écrivait une lettre dont voici un passage :

« J'ai regretté d'apprendre que vous vous êtes mêlé de ce genre de spéculations qui, à beaucoup de points de vue, ne me plait pas du tout. Je m'en suis pour ma part totalement abstenu, quoique sans aucun doute, étant donné que je connais les directeurs, j'eusse pu me faire donner des actions des entreprises pour lesquelles je suis occupé.

« Je me suis abstenu pour deux raisons. D'abord parce que je n'ai pas confiance dans le caractère, la bonne foi des projets du moment, et beaucoup parce que la majorité d'entre ces projets ne sont faits que pour créer des actions sur lesquelles oit puisse spéculer, et je ne trouve pas utile d'acheter des actions sans intention de les garder, et seulement pour profiter de la hausse que l'on espère leur voir subir. Ma seconde raison est que je considère. le marché aux actions comme étant dans un état d'équilibre si instable, en conséquence des circonstances dont, je viens de parler, que je crois très imprudent d'avoir quoique ce soit à faire avec lui. Je suis absolument convaincu qu'il se produira sous peu une panique qui peut arriver sans que l'on s'y attende et sans cause apparente, par conséquent je vous *conseille fortement*, de vous mettre en position sûre en vendant, *tout de suite*. Je serai très inquiet tant que vous n'aurez pas fait ceci, car je dois dire, d'après ce que je sais de l'affaire des chemins de fer du district à travers lequel la ligne de Derby-Gainsborough passera, que c'est un des projets chimériques auxquels j'ai fait allusion et qu'on ne mènera jamais à bonne fin ».

À la réponse de mon père, que je ne retrouve pas dans mes papiers, je répondis comme suit.



« Si vous ne voulez pas vendre tout de suite toutes vos actions, ce que pourtant je vous conseille fortement, au moins, vendez-en la moitié, ainsi que vous le dites. Je vous assure qu'aucun de ces projets ne peut être considéré comme sûr. Je ne dis rien qui ne soit de bonne source, car j'ai eu l'occasion de voir beaucoup de directeurs et promoteurs de l'affaire, et je sais par leurs conversations, que leur principal, et je dirai même leur seul but, est de faire monter très haut leurs actions, et puis de les vendre. Étant donné que telles sont leurs intentions, on ne peut savoir quand aura lieu la débâcle, car à la moindre alarme, tous voudront vendre, et les actions seront vendues à perte. »

J'écrivis dans une autre lettre, sans date mais qui semble avoir été écrite quelques jours avant le 20.

« Il arrive à Londres des ordres en très grand nombre de vendre des actions de chemin de fer. Il est très possible que cela occasionne une panique, et s'il en est ainsi, vos actions perdront de leur valeur. Je crois qu'il vaut mieux vendre tout de suite à tout prix. »

Et le 21, j'exprimai ma satisfaction qu'il eut suivi mes avis, et ainsi qu'il semble, juste à temps, car déjà la panique commençait.

Je remarquerai ici que non seulement à ce moment mais toujours depuis, j'ai agi selon le principe que j'indique dans la première des lettres précitées. Il s'est écoulé cinquante ans depuis que cette lettre a été écrite, et depuis je n'ai jamais acheté d'actions ou d'obligations que comme placements permanents.

Souvent il m'est arrivé de débattre en moi-même la question de savoir si une restriction législative sur le trafic des actions serait utile et si elle rentrerait dans les limites de ces fonctions d'État sur lesquelles j'ai si fortement insisté.

Il m'a souvent semblé que puisque pour l'administration de la justice les contrats que l'on passe sont tacitement entendus comme étant des contrats de bonne foi, c'est-à-dire tels que le titre en question est réellement et non fictivement acheté, il serait admissible que la loi refusât de reconnaître les transactions, où l'on passe des ordres d'achat et de vente sans avoir l'intention de prendre réellement possession. Il est certain qu'à autoriser des achats nominaux comme étant des achats réels on peut produire de grands malheurs et même des désastres nationaux. Mais je n'ai jamais pu décider si cet obstacle aux transactions sur les valeurs serait théoriquement légal ou pratiquement avantageux.

À la fin d'octobre, sans quitter l'affaire pour laquelle il travaillait, Spencer changea de situation, brusquement. M. Prichard l'appela à Londres, pour prendre charge du bureau central.

Spencer avait à surveiller les différentes équipes chargées de préparer les plans de quatre lignes en cours d'étude. Il prit là une influence considérable, M. Prichard lui accordant de plus en plus de confiance. Mais en même temps, M. Prichard, qui peut-être voulait trop entreprendre, perdit celle du directeur. Sans entrer dans le détail, qui n'a rien pour intéresser le lecteur, il suffira de dire que le Parlement n'accepta point les projets de Prichard. De là des procès

entre celui-ci et les Compagnies : et naturellement Spencer se trouva sans situation. Ce fut la fin de sa carrière d'ingénieur.

Eusse-je été un bon ingénieur si j'avais continué cette profession. La réponse est douteuse. À certains égards, oui, à d'autres, non. J'étais suffisamment doué au point de vue inventif et j'eusse pu réussir, quoiqu'il semble que l'insuffisance de mon respect pour les précédents eût pu entraîner des fautes de ma part. Il faut beaucoup de patience pour apprendre tout ce qu'il faut savoir dans chaque branche du métier d'ingénieur, et cette patience me manquant, j'eusse pu commettre des erreurs en négligeant de me guider sur l'expérience acquise par les autres. D'autre part mon aversion pour l'ennuyeux travail purement mécanique que l'on a souvent à faire quand on est ingénieur comme dans beaucoup d'autres professions, eût entravé mon avancement. Les détails financiers, qui ne m'intéressaient guère, n'eussent aussi reçu de moi qu'une attention insuffisante. Un incident qui se produisit quand j'étais à la ligne Birmingham-Gloucester, comme secrétaire-ingénieur du capitaine Moorsom, en est la preuve. Un ingénieur russe avait été envoyé officiellement pour visiter nos travaux, et visitait le pays sous la direction de M. Vignolles, ingénieur très réputé en ce temps-là. Le capitaine Moorsom m'envoya comme cicérone. M. Vignolles me posa une question sur la somme par mètre cube que coûtait notre ballast d'argile brûlée. Je fus incapable de le lui dire, et je vis sur sa figure une expression de dédain. Il considérait évidemment avec raison qu'un véritable ingénieur devait savoir cela. Je reconnais un autre de mes défauts comme étant de ceux qui eussent pu entraver ma carrière : mon manque de tact dans mes rapports avec les autres, surtout avec mes supérieurs. Dans la plupart des professions, et surtout dans celle d'ingénieur, l'avancement dépend beaucoup plus de ce que l'on est avec les supérieurs, que de ce que l'on est intrinsèquement. Le plus doué des hommes, s'il est désagréable, a moins de chances que l'homme moins doué qui sait se rendre agréable. Ni en ce temps-là, ni jamais, n'entra dans ma tête l'idée de me faire bien voir de ceux qui étaient au-dessus de moi. J'ai plutôt dû les offenser, par mes critiques et mes différences d'opinion non cachées, et je ne doute pas que cette tendance n'eût été défavorable à ma carrière. Mais aurais-je ou n'aurais-je point été un bon ingénieur, est une question qui ne fut jamais tranchée. Le sort décida que l'expérience ne serait point faite.

Il n'y a rien de très important, à noter en ce qui concerne Spencer lui-même, à l'époque dont il s'agit, en dehors de quelques passages de lettres à Lott.

« Je n'ai rien vu du *Cromwell* de Carlyle, en dehors de ce qu'en disent les revues. Comme vous le présentez, je ne compte pas m'engager là-dedans. Si, après avoir étudié l'affaire à fond, Carlyle nous déclare que *Cromwell* était sincère, je répondrai que je suis charmé de l'apprendre, que je me contente de sa parole : je ne crois pas qu'il vaille la peine d'étudier tous les témoignages qui l'ont conduit à sa conclusion. Il y a tant de choses dans ce monde actuel qui réclament notre attention, que je ne vais pas passer une semaine à me faire une opinion sur le caractère d'un homme qui a vécu il y a deux siècles. »

Si *Cromwell* ne l'intéressait guère, le *Cosmos* de Humboldt, par contre, lui parut devoir être lu, d'après un article de Revue. « À en juger par les citations, il me semble qu'Humboldt, a un penchant pour la théorie du développement. » Il lui sembla aussi qu'il devrait apprendre le français : il essaya et prit quelques leçons; il s'abonna à un cabinet de lecture française; il

chercha même un Français pour converser avec lui, mais sans y réussir. Spencer, décidément, n'avait pas le don des langues. La phrénologie le tenait toujours. Il inventa même à cette époque un instrument pour la mensuration des caractères phrénologiques. Mais il n'en fit pas usage (on le trouvera décrit dans l'édition anglaise), car bientôt il devient sceptique à l'endroit de la doctrine qu'il avait assez longtemps acceptée.

# Chapitre XI

---

## Inventions. Attente

*1846-1848 ÆT. 26-28.*

[Retour à la table des matières](#)

N'ayant plus de position, Spencer pensa utiliser sa faculté inventive, et chercher à gagner sa vie au moyen d'inventions. En 1845 déjà, il songeait à un appareil de locomotion quasi-aérienne : une machine à traction terrestre avec suspension aérienne. C'était essentiellement un cerf-volant de grandes dimensions et de structure appropriée, qu'une machine, à terre, tirerait et ferait avancer dans l'air, comme un enfant en marchant fait avancer un cerf-volant, le vent se chargeant, en frappant obliquement celui-ci, de la maintenir en l'air. Des voyageurs pourraient être installés sur le face supérieure, dorsale, du cerf-volant. Mais après quelques réflexions et quelques expériences, Spencer renonça au projet qui lui parut irréalisable.

Entre temps, il songeait à un livre qu'il voulait écrire, suggéré par les choses qu'il avait vues et les événements auxquels il avait été mêlé jusque-là, et il se mit à lire en vue de ce travail. Un peu de tout : beaucoup de livres qui, en réalité, n'avaient rien à faire avec le sujet.

Car je donnai peu d'attention à ce que l'on avait pu écrire soit sur la morale, soit sur la politique. Ceci était dû en partie à l'impatience avec laquelle je lisais généralement (excepté naturellement les livres faciles), ce qui m'a toujours rendu difficile la lecture d'un livre sérieux, et en outre de cette difficulté générale, il en existait une autre, spéciale, l'impossibilité de continuer à lire un livre dont les idées fondamentales différaient des miennes. J'ai donné de ceci un exemple dans un chapitre précédent. Il arrivait par conséquent que des ouvrages systématiques sur des sujets politiques ou moraux, qui étaient écrits à des points de vue tout à fait différents du mien ne

furent jamais consultés par moi (ce qu'on disait de leurs doctrines me mettait en garde), ou bien j'y jetais un coup d'œil, et je les laissais de côté. Je lisais en fait de livres ceux qui promettaient de fournir des exemples, des faits à l'appui. Car quoique on dise souvent que je pense *a priori*, il sera manifeste pour quiconque ne se fait pas de moi une conception *a priori* que mes idées, sinon suggérées *a posteriori*, sont généralement vérifiées *a posteriori*. Mon premier livre, la *Statique sociale*, le fait voir, comme mes autres publications. J'ai été quelquefois mi-amusé, mi-agacé par ceux qui parlent de moi comme incarnant le type du déductif et dont les propres conclusions néanmoins ne sont pas appuyées par moitié autant des faits que les miennes. Mais nous rencontrons des hommes qui sont de si fanatiques adeptes de la méthode inductive qu'aussitôt qu'une induction quelque bien établie qu'elle soit semble pouvoir être établie déductivement ils perdent toute foi en elle.

Toutefois, explications et raisons mises de côté, le fait à retenir est que au commencement de l'été de 1846, je commençais à préparer mon premier livre, n'ayant aucunement, toutefois, à cette époque, l'idée de faire mienne la carrière d'écrivain.

Je dirai, en mentionnant ces préparatifs pour mon premier livre, quelque chose des motifs qui m'incitèrent à l'écrire. Une plus longue réflexion m'avait rendu mécontent des lettres sur *La véritable sphère du gouvernement*, mécontent pas tant des conclusions que des bases sur lesquelles je les avais établies. La tendance analytique avait commencé à se montrer. Quel était le principe général impliqué par ces conclusions? D'où était dérivée leur ultime justification? Les réponses à ces questions s'étaient faites claires pour moi ; et c'était le désir de les publier qui me poussa à écrire.

Une autre explication fut donnée par mon père à quelqu'un qui, longtemps après, s'en informait, quelqu'un que je ne connaissais pas au temps dont je parle, mais dont le nom apparaîtra souvent au cours de ces pages. Mon père admirait beaucoup un ouvrage de morale intitulé *Essays on the Principles of Morality*, par Jonathan Dymond, un Quaker, ouvrage qui avait du mérite, mais qui partait de ce point de vue commun aux Quakers et à la plupart des Chrétiens que la volonté de Dieu est le seul code possible de morale. Ainsi qu'il est dit dans un passage racontant des discussions auxquelles je pris part lorsque j'avais vingt-quatre ans, je sentais déjà, d'une façon vague, qu'il devait y avoir une base de la morale, dans la nature des choses, dans les relations entre l'individu et le monde environnant, et dans les relations sociales des hommes entre eux. J'avais donc parlé des *Essays* de Dymond en les dépréciant.

D'après les souvenirs de l'ami en question, je serais allé jusqu'à dire que je pourrais écrire sur ce sujet un livre meilleur; et mon père piqué de me voir traiter si légèrement un livre qu'il prisait si fort, me dit en manière de dérision que je ferais bien d'essayer. Les *Social Statics* seraient donc le résultat de ma détermination de relever le défi. Je n'ai pas gardé de souvenir de tout ceci, mais il n'est pas impossible que je me sois exprimé de cette façon, et que mon père m'ait défié.

En réalité, il est très probable qu'un incident de ce genre se soit passé, mais je ne crois pas qu'il ait été l'origine de la *Statique sociale*. Le mécontentement dont j'ai parlé déjà me semble avoir été le motif principal, quoiqu'il soit possible que le sarcasme de mon père ait constitué un aiguillon supplémentaire.

Tout en songeant à son livre, Spencer ne perdait pas de vue les inventions. Il inventa une « épingle à relier ». Imaginez un fil un métal de 10 centimètres de longueur environ, replié sur lui-même de façon que les deux branches soient au contact : et terminez une des branches par une petite boucle. Voici une revue ne comprenant qu'une feuille, on bien si elle a plusieurs feuilles, celles-ci rentrent les unes dans les autres. Ouvrez-la toute grande : au pli placez une épingle le pinçant tout entier, en haut; faites de même en bas. La petite boucle sert à faciliter le maniement de cette sorte de pince. Les pages tiennent ensemble, sans être endommagées. Spencer dut donner beaucoup de temps à ce petit engin ; il lui faillit trouver un fabricant, puis un vendeur. La vente fut bonne d'abord : il semblait qu'elle pût donner quelque 1.000 francs par an à Spencer; mais après un an elle se ralentit, puis cessa. D'autres après lui ont toutefois repris l'idée, mais ne semblent pas y avoir fait fortune.

Un autre projet à signaler.

...Une entreprise purement spéculative dans laquelle mon ami Jackson et moi pensâmes un moment entrer, à demi sérieusement seulement. Il n'existe rien pour prouver que l'idée remonte à la période dont il s'agit maintenant. Ce qui fait que j'en parle ici, c'est que je ne vois pas bien à quel autre moment j'ai pu y penser.

Nous discussions souvent des questions d'art, lui parce qu'étant artiste amateur et moi parce que m'intéressant aux arts. Nous allions ensemble voir des expositions de peinture, et nous jugions généralement de même. Des critiques relatives à la peinture, nous passions quelquefois à des critiques sur la décoration et nous étions semblablement d'accord pour condamner beaucoup de ces dernières. Ne serait-il point possible d'organiser une manufacture systématique de dessins pour les textiles, imprimés ou tissés, ainsi que pour des papiers de tenture, etc. ? Ne pourrait-on pas faire un usage méthodique d'éléments de dessins, de manière à tirer de relativement peu d'idées, par de multiples combinaisons, de nombreux modèles ?

Et un dessinateur sous une surveillance, ne pourrait-il pas en produire beaucoup avec facilité ; le système servant, tel quel, non comme un kaléidoscope physique, mais comme un kaléidoscope mental ? Quelques plans furent, faits, donnant une forme en partie concrète au projet. Mais, ainsi que je l'ai dit, le projet n'était qu'à moitié sérieux et rien n'en résulta.

J'en parle surtout pour énoncer une vue connexe concernant la nomenclature des couleurs. Le projet en question eut été facilité par quelque manière d'indiquer avec précision les différentes variétés de teintes; et mon idée était que ceci pouvait être fait en les nommant d'une manière analogue à celle qui a été employée pour les points cardinaux de la boussole.

Au lieu de Nord. Nord un quart N.-E.; N.-N.-E.; N.-E. 1/4 N.; N.-E., etc.; on aurait Rouge; Rouge un quart Bleu; Rouge Rouge bleu; Rouge Bleu 1/4 Rouge; Rouge-Bleu. etc. On aurait 21 nuances; on pourrait en avoir 48, rien que de couleurs pures, cela s'entend; on pourrait introduire des coefficients, 1, 2, 3, pour désigner les autres.

Je crois qu'une telle nomenclature serait très utile. Les noms des couleurs sont employés par les boutiquiers et les dames d'une façon tout à fait chaotique ; le violet, par exemple étant appelé par eux « pourpré », et d'autres noms encore sont encore employés à tort et à travers. Dans l'état actuel il est impossible de désigner par les

mots, avec quelque exactitude, la couleur que l'on désire, et il en résulte beaucoup d'empêchements et d'erreurs. Dans la vie quotidienne, aussi, des gens sont incapables d'exprimer la vraie couleur des choses qu'ils décrivent. Le système indiqué leur permettrait de le faire si, au cours de leur éducation, ils avaient été habitués à distinguer et à nommer correctement les couleurs. Puisque dans le dessin, il y a une discipline de l'œil en ce qui concerne la forme, il devrait aussi y avoir une discipline de l'œil en ce qui concerne la couleur.

Spencer écrivit quelques articles à cette époque : *Justice d'abord, générosité ensuite; la Forme de la Terre*, etc. Il réunissait ainsi les Matériaux pour son livre. Enfin, et surtout, il travaillait à une machine à raboter.

Naturellement je m'occupais surtout de faire faire sur les plans arrêtés une machine à raboter de la grandeur voulue. Je rencontrai et surmontai des difficultés variées, et j'eus à subir beaucoup de retards. J'essaierai de donner une idée de cet appareil. Placez sur une table une simple assiette, et supposez que dans la table est percé un trou juste assez grand pour laisser passer l'assiette, sauf l'extrême bord. Supposez maintenant que cette assiette est remplacée par un disque d'acier à bords coupants, un disque en forme d'assiette, posé de sorte que seul le bord coupant dépasse la table. Supposez maintenant que cette assiette d'acier, beaucoup plus grande qu'une assiette ordinaire, est fixée sur un axe vertical prolongé au-dessus et au-dessous de la table, et qu'une force communiquée à cet axe fait tourner cette assiette d'acier à une vitesse considérable. Il est manifeste alors que lorsqu'une planche, poussée vers l'assiette sur un des côtés de l'axe rencontre le bord coupant, un copeau est enlevé, qui descend donc par l'étroit espace laissé entre le bord de l'assiette et la surface de la table. Et évidemment à une planche ainsi poussée contre un disque coupant en rotation le copeau sera enlevé plus facilement que si elle était poussée contre un disque immobile.

C'est avec Jackson que Spencer avait entrepris de construire la machine à raboter. Jackson devait fournir la moitié des fonds, et voilà qu'en août 1847, un poste lui fut offert aux Indes. Jackson partit, et l'affaire en resta là. Spencer n'eut pas le courage de la poursuivre seul. Peut-être était-ce aussi bien ainsi.

En septembre, Spencer se retrouvait à Londres, pour souhaiter bon voyage à Jackson, pour travailler dans les bibliothèques, pour s'occuper aussi de l'épingle à relier. Mais il était un peu dégoûté des inventions : elles ne lui avaient rien rapporté.

Par contre, son livre avançait. Mais de carrière point. Un instant il songea à émigrer : la Nouvelle-Zélande le tenta. Il songea aussi à un établissement d'éducation : peut-être pourrait-on le fonder à Bath ? Et Spencer, pour tâter le terrain va à Bath, chez son oncle qui s'y est fixé, pour voir quelles sont les chances de succès, et aussi refaire un peu de mathématiques. L'idée de l'établissement d'éducation, sur le plan de Pestalozzi, en partie, fut vite abandonnée. Ici se place une digression, mais qui a son intérêt.

L'habitude, commune aux histoires d'enfants et aux fictions d'autrefois, de représenter les caractères, complètement bons, ou complètement mauvais, comme jouissant des récompenses de leur vertu, ou souffrant des châtiments de leurs vices, est un trait qui se trouve dans presque toutes les spéculations morales, aussi bien que dans la

conception ordinaire de la vie en général. Nous entendons toujours discourir sur les maux qu'engendre le vice, tandis qu'on ne parle jamais des maux que la vertu apporte souvent. On suppose tacitement qu'une « justice poétique » sera rendue d'une manière ou d'une autre malgré les faits quotidiens montrant le péché des méchants non suivi de châtiments, tandis que les bons passent souvent leur vie dans la misère et la souffrance, et parfois même appellent sur eux, par leur vertu, des désastres.

Chez mon oncle, cette idée simpliste que le mérite et le vice sont toujours suivis de leurs résultats normaux, idée que les amis de Job exprimaient il y a des milliers d'années, prenait la forme d'une croyance absolue dans la suffisance de l'énergie. S'aider soi-même devait suffire pour réussir.

Il croyait que l'homme qui ne réussissait pas dans la vie, ne devait s'en prendre qu'à lui-même. Cette croyance formée de bonne heure était grandement entretenue par l'expérience considérable qu'il avait acquise des pauvres et du paupérisme. Les très nombreux cas dans lesquels la mauvaise conduite et la misère étaient en relation de cause à conséquence lui avaient fermé les yeux sur les cas où la misère survient, sans mauvaise conduite antécédente. Il en était venu à ne point considérer du tout la bonne ou la mauvaise fortune comme des facteurs de la vie humaine. Sans doute, il admettait que, sans qu'il y allât de sa faute le moins du monde, un homme pouvait recevoir sur la tête un pot de fleurs un jour de vent, ou être blessé grièvement par un cheval emballé, ou qu'on pouvait attraper une maladie, très dangereuse, sinon mortelle, dans un wagon de chemin de fer contaminé; mais il ne reconnaissait pas la vérité que dans le monde social, comme dans le monde physique, il arrive des catastrophes dont la victime n'est pas responsable, et d'autres catastrophes n'impliquant pas d'autre faute qu'un défaut de jugement ou un manque d'expérience.

Il fut pourtant forcé d'admettre cette vérité grâce à la perte d'une grande partie de sa fortune, causée par le fait qu'il avait, sans esprit critique, accepté comme exactes certaines présentations de fait. Pendant toute sa vie il avait eu horreur des spéculations. Ceci tenait surtout aux pertes qu'il avait vu faire à ses frères quand ceux-ci étaient entrés dans l'industrie de la dentelle, aux jours de sa soudaine prospérité. Mais, de cette obstination à se tenir en dehors de tous les dangers des affaires, il résulta qu'il n'apprit pas où réside le danger. En un sens, il était un exemple, par antithèse, de ce dicton shakespearien qui dit que « Dans le danger ortie, nous cueillons la fleur sûreté. » Ne s'étant jamais exposé aux orties en courant de petits risques financiers, il ne connaissait point l'aspect de ces risques, et sans s'en rendre compte y courut tout droit et non aux moindres. Quand il se démit de ses fonctions, Il décida de replacer autrement sa fortune et celle de ma tante, qui jusque-là avait été en rentes sur l'état, donnant seulement 3 p. 100. Il lui semblait évident qu'il pouvait avec sécurité, obtenir un intérêt plus élevé. Parmi les nombreuses lignes de chemin de fer projetées au temps où en sévissait la manie, le *South Wales Railway* semblait avoir une base financière solide. L'autorisation parlementaire avait été obtenue, et, au temps dont je parle, les travaux étaient avancés. On représenta le placement comme donnant un intérêt de 5 p. 100 garanti par la *Great Western Railway Company*. La garantie semblait suffisante à mon oncle, comme à beaucoup d'autres. La longue réaction qui fit suite à l'engouement continua, et les actions de chemin de fer en général, subirent une baisse, les fortunes solides, aussi bien que les moins solides, étant atteintes.

Le secrétaire de la *South Wales Company* lui représenta que les actions des bonnes compagnies allaient certainement remonter, et qu'il ferait une bonne affaire en



en achetant plus qu'il ne pouvait en payer, et en vendant quelques unes pour payer les appels de fonds sur le reste. Il se conforma à cet avis, et il fit de même pour les actions garanties d'une autre compagnie.

Spencer fut très alarmé en apprenant ce qu'avait fait son oncle. La baisse arriva, et il fallut vendre à perte une partie des actions pour pouvoir payer les appels de fonds sur le reste.

C'était ce qu'on appelait alors, ironiquement, jeter des gigots de mouton à un tigre pour l'entretenir en vie.

Vers le milieu de mai, Spencer quitta Bath pour Londres où, entre autres choses il voulait s'occuper un peu des valeurs de son oncle. Ceci le mit en contact avec l'ingénieur Brunel chez qui étaient les plans. Spencer voulait les voir pour se rendre compte de l'évaluation des dépenses. Il les examinait quand Brunel entra, et demanda de quoi il retournait. On le lui dit, et il demanda à Spencer d'un ton irrité s'il croyait pouvoir juger les évaluations d'après les plans. Spencer répliqua qu'il pourrait se faire une idée approximative, ce qui mit fort en colère Brunel qui voyait suspecter ses chiffres.

À ce propos, qu'il me soit permis de dire un mot de la distribution des honneurs, commune en Angleterre. Il y a très longtemps, je vis un drame dont le sujet était la découverte de l'imprimerie, et dont la morale était : « Honneur à celui qui ne le mérite pas ». La carrière de M. Brunel est là pour prouver que les honneurs ne vont pas toujours où ils devraient. Parti du bon pied, en tant que « fils de son père » il acquit d'abord une réputation par l'introduction de la voie large qui fut adoptée en fin de compte pour 1.450 milles de route, après avoir coûté 4 millions et demi de travaux supplémentaires. Après avoir causé pendant un demi-siècle par les accidents une grande perte de temps, de travail et d'argent dans la manutention des marchandises, ce qui occasionna probablement une perte d'un million de livres ou deux, la voie large fut abandonnée. Puis vint l'affaire du vapeur le *Great Eastern*. Lors de la formation du capital requis pour cette entreprise, la tactique financière de M. Brunel fit que mon ami M. Potter, qui appartenait à l'administration primitive, se démit de sa fonction, et l'histoire du bateau est une histoire d'insuccès commerciaux, jusqu'à sa disparition finale il y a quelques années. Les actionnaires subirent là encore des pertes considérables. Il y eut encore l'adoption, sur une grande échelle, du système de traction atmosphérique, ce qui nécessita une dépense nette sur la ligne du South Devon, de 360.000 livres, encore du capital jeté à la rue, car après un long essai, on dut abandonner le système. Enfin il faut dire, en mentionnant une réussite qui fit parler de lui, le pont de Saltash, que le mérite de la chose revenait à mon ami, M. Hughes, qui par sa méthode de construire les fondations de ponts dans les eaux profondes, employée par lui à la requête de M. Brunel, rendit l'exécution du pont possible.

Pour avoir fait beaucoup d'ouvrages qui ont dû être détruits, pour avoir dilapidé des millions du capital national, et entraîné la ruine de beaucoup de citoyens, M. Brunel fut annobli, et sa mémoire est commémorée sur les quais de la Tamise par une statue.

Tout en s'occupant des affaires de son oncle, Spencer cherchait à Londres quelque occupation. Rien à faire dans les chemins de fer pour le moment : il regarda du côté de la littérature. Des possibilités apparurent, et disparurent. Pourtant, avec M. Wilson, directeur de *The Economist*, il sembla qu'il y eût quelque chose à faire. Wilson demanda à Spencer s'il

voudrait de la sous-direction d'un journal hebdomadaire à Londres, et le pria de laisser son adresse pour le cas où la chose pourrait se faire.

De Londres, Spencer retourna à Derby. Il ne rapportait qu'un engagement à fournir chaque semaine un article de fonds, pour un journal qui devait paraître plus tard sous le nom de *The Standard of Freedom*.

Quoique je l'eusse oublié, des lettres montrent que je donnai à ce journal quelques articles; l'un d'entre eux, intitulé, *Tu quoque*, fut très approuvé par mon oncle Thomas. Mais ceci ne me prit que peu de temps durant l'automne. J'en réservai la plus grande partie à quelques chapitres de mon livre. Ce dernier m'occupait beaucoup. J'allai souvent me promener dans les champs en pensant fortement à mon sujet, Car, en ce temps-là, comme toujours, mon travail de tête se faisait presque entièrement pendant que je marchais. L'absorption mentale ainsi causée n'était pas sans inconvénients. J'eus quelques troubles de santé que mon expérience ultérieure me fait interpréter comme avant eu une origine nerveuse. Ma répugnance à une attention longtemps soutenue qui a été une de mes caractéristiques à travers la vie, est peut-être due à ce fait que mon système nerveux cède sous la tension plus vite que ne le fait celui de la plupart des autres. Cette aversion pour la monotonie quelle qu'elle soit, que j'ai mentionnée dans un chapitre précédent comme étant un caractère constitutionnel, se manifeste, à la fois, par l'impatience qu'engendrent ces répétitions ayant pour effet de fatiguer une certaine partie du système nerveux, et par l'incapacité du système nerveux en général à soutenir une activité persistante d'une même sorte. Je suppose que cette particularité est au fond physiologique, un manque de tonicité dans le système vasculaire. Les vaisseaux perdent trop vite leur contractilité normale sous la tension, et ne peuvent réparer assez vite l'usure nerveuse.

Tout en travaillant à son livre, Spencer fit, à l'automne, quelques excursions avec des amis, dans les environs, avec Lott, sa famille, et d'autres personnes. Jackson était de retour à Londres, un an après l'avoir quitté, cherchant une situation. Une lettre de lui à Spencer mérite d'être citée.

« J'ai beaucoup réfléchi, peut-être pas autant que vous, qui avez la tête si métaphysique : mais une chose m'a frappé en ce qui vous concerne : c'est que vous, qui avez plus d'intelligence et plus de force d'esprit, ne réussissez pas aussi bien en général que d'autres qui vous sont de beaucoup inférieurs. Pourquoi? C'est, je crois, que vous mettez trop directement vos vues en opposition avec celles des autres. J'ai fait de même, et il m'en a coûté; nous devrions suivre le courant autant que nous le pouvons, sans donner d'accrocs aux principes, garder pour nous nos façons de voir spéciales, chercher à plaire, et tâcher de prendre plaisir à toutes personnes ou à toutes choses. Nous avons plus de chances d'accroître ainsi notre propre bonheur, et nous sommes plus assurés de nous faire des amis, un point de vue à ne pas négliger.

« ... Peut-être direz-vous que ceci n'a rien à voir avec les affaires : erreur, car lorsque vous faites voir aux autres que sur un sujet quelconque vous pensez autrement qu'eux, cela fait naître un sentiment d'éloignement, et en fin de compte on cesse les relations. »

Parfaitement vrai, dit Spencer, en commentant cette lettre, ce que Jackson dit de moi est exactement ce que je pense de moi-même.

Sur ces entrefaites, en novembre 1848, après cinq mois d'incertitude, Spencer reçut une lettre qui lui fit plaisir. Elle était de J. Wilson, qui lui offrait le poste de sous-directeur à l'*Economist*, avec 2.650 francs par an, et logement, s'il le désirait, dans le bâtiment renfermant les bureaux. Les articles de Spencer, s'il en écrit, seront payés à part. Spencer accepte aussitôt. Le traitement n'est pas gros : mais le logement, avec éclairage et chauffage pour rien, cela représente bien 3.750 francs environ. La proposition est très acceptable. Après sept ans d'oisiveté relative, voilà Spencer pourvu d'une situation de nouveau. Mais ces sept années n'ont pas été perdues.

Pendant cette période et les quatre années qui la précédèrent, j'avais été en rapports variés avec les hommes et les choses. La première partie de mon métier d'ingénieur se passa à dresser des plans, à arpenter, à faire des dessins pour des chemins de fer, et à remplir les fonctions de secrétaire et de sous-ingénieur. Après cela vint une période de recherches et d'expériences mécaniques, chimiques, électriques, et une période où je me cultivai un peu dans les arts, le dessin, le modelage et la musique, et où je fis un peu d'histoire naturelle.

Puis vint un temps d'activité politique publique, ainsi que d'écrits politiques, avec de courts efforts pour m'ouvrir une carrière littéraire.

Vint suite une seconde période où je fis de nouveau le métier d'ingénieur qui me fit voir de plus près les préliminaires nécessaires à la construction des voies ferrées; j'eus aussi à exercer quelque autorité comme surveillant des assistants et réviseur des plans. J'acquis ainsi, avec un accroissement d'expérience technique, une plus grande expérience des hommes, cette dernière accrue par l'expérience indirecte que j'eus des procès. Après cela vint la période qui peut s'appeler celle des inventions, heureuses ou malheureuses, surtout malheureuses. Elle augmenta mes connaissances techniques, aussi bien que ma connaissance de la vie, de ses difficultés, de ses hauts et ses bas, de sa période d'attente et d'incertitude aussi. En somme j'avais acquis une connaissance du monde animé et inanimé, qui toute superficielle qu'elle fût était plus hétérogène qu'elle ne l'est d'ordinaire. En même temps que j'avais appris, j'avais aussi commenté les faits, en y réfléchissant avec philosophie. Quoique j'aie traité de superficielles les connaissances ainsi acquises, ce qu'elles étaient en un sens, en un autre, elles ne l'étaient pas. Je possédais la faculté de saisir les vérités essentielles, plutôt que celle de rassembler de petits faits. Les implications des phénomènes étaient alors, comme toujours pour moi, plus intéressantes que les phénomènes eux-mêmes. Que prouvent-ils? Telle était la question que je me posais instinctivement. La conscience de la causation à laquelle j'avais une tendance naturelle, et qui avait été encouragée par mon père, me poussait sans cesse à l'analyse, ce qui naturellement me faisait aller plus profondément et faisait des principes fondamentaux des sujets d'intérêt plus grand que les divers exemples concrets qu'on en pouvait donner. Ainsi, si ma connaissance des choses pouvait être appelée superficielle, en considérant le *nombre* des faits connus, en revanche, elle était tout le contraire de superficielle, eu égard à la *qualité* des faits. Il y avait peut-être un rapport entre ces traits.

Un de mes amis qui possède des connaissances étendues en botanique, me disait un jour que si j'avais su autant que les botanistes les détails de la structure végétale, je ne serais jamais arrivé aux généralisations concernant la morphologie des plantes que j'ai formulées. Il est à noter aussi que la culture naturelle fournie par les rapports directs avec le monde a été accompagnée de peu de culture artificielle, et ce peu était très peu de chose, en réalité. Je n'ai jamais passé un examen, et je n'eusse jamais pu

passer un de ceux que l'on passe habituellement. J'aurais pu répondre assez bien sur Euclide, l'algèbre, la trigonométrie et la mécanique, mais c'est tout. Jusqu'à quel point ce manque d'éducation académique affecta-t-il le résultat final.? La conception même de l'instruction telle qu'elle a été comprise jadis, et telle qu'elle l'est aujourd'hui, implique une contrainte de l'esprit forcé à prendre des formes qu'il n'eut pas autrement choisies. Elle implique la flexion des rameaux hors de la ligne de croissance spontanée, conformément à un modèle artificiel. Évidemment, un esprit ainsi cultivé, dans le sens ordinaire du mot, perd quelques-uns de ses pouvoirs latents naturels. Sans doute dans la plupart des cas les pouvoirs comptent pour peu de chose, et l'augmentation de capacités que produit la discipline académique fait plus que compenser une certaine perte d'originalité. Mais dans quelques cas, les connaissances acquises ont moins de valeur que l'originalité perdue. L'essence du mal existant dans les choses bonnes, est partout manifestée par les défauts qui accompagnent les supériorités. D'un côté, quoique la discipline scolaire donne une certaine somme d'information, et d'aptitude à s'en servir couramment, elle diminue l'aptitude à se servir de l'information acquise lorsqu'il s'agit de le faire de manière non habituelle. D'autre part, tandis que l'absence de discipline académique laisse une plus grande liberté d'esprit elle produit aussi une trop grande facilité à laisser l'esprit aller sans être guidé suffisamment, par les faits. À la nature intellectuelle, comme à la nature morale, la contrainte confère des avantages avec des inconvénients tandis que la liberté confère aussi des avantages avec des inconvénients. Dans mon propre cas, les avantages que confèrent la liberté intellectuelle semblent l'avoir emporté sur les désavantages.

Les avantages que Spencer a trouvés à ne pas recevoir l'éducation habituelle, John Ericsson, le célèbre ingénieur, les a trouvés, de son côté, à n'avoir pas passé par un établissement technologique. « S'il eut passé par un une institution de ce genre disait-il, il aurait acquis une telle foi en les autorités établies, que jamais il n'aurait été capable de manifester son originalité et de faire son propre chemin dans la physique et la mécanique. » C'est ce que disait aussi, plus récemment Edison, qui assurait que « les jeunes gens à culture académique ne valent pas un clou ». Il s'agissait de jeunes gens à utiliser comme collaborateurs. Au reste, ni Edison, ni sir Benjamin Baker qui a conçu et construit le pont du Forth, n'ont reçu une éducation technique. Ils se sont faits eux-mêmes, comme plusieurs autres hommes éminents.

Un système d'éducation qui impose des idées du dehors, au lieu de les faire naître du dedans, exerce une influence répressive... Les systèmes établis d'éducation, quoi qu'ils enseignent, sont fondamentalement vicieux... Ils encouragent la réceptivité passive au lieu de l'activité *indépendante*.

C'est en décembre 1847 que Spencer quitta Derby, pour se mettre à sa besogne journalistique à Londres.

## Chapitre XII

---

### Journalisme, à Londres. - Mon premier livre

*1848-1850. ÆT. 28-30*

[Retour à la table des matières](#)

À Londres, Spencer se trouva très satisfait de sa position. Il avait beaucoup de temps à lui, en réalité. Son travail l'occupait surtout pendant la matinée: l'après-midi il faisait à peu près ce qu'il voulait. Il se mit membre du Whittington Club, commode pour lui à cause de son voisinage et de la bibliothèque.

Voici ce qu'il disait de ses fonctions, dans une lettre à Lott (avril 1848):

« Je suis heureux de pouvoir répondre à vos questions sur ma position d'une façon relativement satisfaisante. Ce poste me convient en somme tout à fait, et maintenant que je suis à peu près complètement acclimaté, je n'ai à me plaindre de rien d'important, et j'ai beaucoup à apprécier. D'abord je suis presque entièrement mon maître. Je n'entre en contact avec M. Wilson qu'environ une fois par mois et ceci, avec mes tendances d'insurgé, est il une bénédiction. Puis, ma tâche est décidément légère. Malgré mon invincible paresse, je suis bien, moi-même, forcé de le reconnaître. Les samedi, lundi et mardi, je n'ai rien d'autre à faire qu'à lire le *Times* et le *Daily News* [et moins attentivement *Morning Chronicle*, alors dans son déclin], et à en extraire ce qui peut être utile et le mettre de côté pour en faire usage dans la suite. Le mercredi et le jeudi, mon travail m'occupe de 10 jusqu'à 4 heures. Vendredi est le seul jour un peu dur, car j'ai à travailler jusqu'à minuit et demi ou 1 heure du matin. Ceci

pourtant ne compte pas, étant donné tout le temps que j'ai à ma disposition, ce qui me permet d'aller où je veux, et au moment où je veux, pendant la première partie de la semaine ».

Spencer avait donc tout le temps de travailler à son livre, mais c'est surtout le soir qu'il s'en occupait.

Quoique *l'Economist* donnât rarement des comptes rendus de divertissements, ou des critiques des théâtres, pourtant il lui était fait, quoique avec modération, un service de places. Les billets pour la presse sont toujours pour deux personnes, et naturellement la faculté de pouvoir emmener un ami ajoutait à la tentation que pouvait offrir tout ce que l'on pouvait aller voir, ou entendre. La lettre déjà citée, après avoir décrit la facilité de mon travail, continue ainsi :

« À ces avantages peut être ajoutée la facilité d'accès à quelques divertissements sous forme de spectacles et de théâtres. Je n'en profite guère, toutefois, n'ayant été, autant que je me le rappelle, que deux fois à l'Opéra, deux fois à Drury-Lane, et petit-être quatre fois à Haymarket depuis que je suis ici (presque cinq mois). La réalité est que je suis très avare de mes soirées, - étant, donné que ce que j'écris - (et c'est, je regrette d'avoir à le dire, fort peu de chose), c'est généralement entre 7 heures et minuit que je le rédige. Toutefois, quoique je profite assez peu pour moi-même des billets de théâtre, j'ai le plaisir de pouvoir en donner de temps en temps à mes amis, ce qui vaut bien quelque chose. »

Je suis assez sévère pour l'interprétation des drames sérieux et aisément frappé par les défauts qui sont généralement nombreux. Mais étant alors comme maintenant toujours disposé à rire, les comédies et les vaudevilles, quand ils étaient passables, ne me déplaisaient pas. Pourvu qu'ils ne fussent pas caractérisés uniquement par la bouffonnerie, j'étais content de passer sur leurs fautes, quelque nombreuses qu'elles pussent être. Pourtant, j'étais moins aisément satisfait que la majorité...

Je n'avais accès qu'assez rarement à l'Opéra à Haymarket, mais je pouvais aller aux Italiens à Covent Garden, chaque fois que les billets n'étaient pas pris par Mme Wilson qui, en qualité de femme du propriétaire et directeur, avait naturellement les premiers droits. La plupart des spectacles ne m'attiraient guère. Je ne faisais que peu de cas des opéras où la passion personnelle occupait la principale place, quelque agréable que pût être la musique. Même *Don Juan* ne me plaisait pas entièrement. Une série de jolis airs et duos, même accompagnés d'une belle orchestration, ne répondait pas à ma conception de l'opéra. Il me semble que dans tous les cas, il faut comme base une passion populaire. Les sentiments produits pendant les révolutions et les enthousiasmes religieux prennent d'eux-mêmes la forme chantée, chez les individus et chez les foules. C'est pour cela qu'un opéra qui a pour sujet dominant les incidents d'une conclusion sociale, possède quelque chose qui ressemble à un caractère dramatique; et grâce à l'intérêt produit par une interprétation musicale suffisante des passions populaires, on peut oublier les petits détails fâcheux. Le passage suivant d'une lettre à Lott exprime l'opinion que j'avais et que j'ai encore.

« Meyerbeer est plus dramatique que tous les autres compositeurs d'opéras. Il subordonne tout aux caractères, à l'émotion, aux sentiments, et ne parsème pas sa musique de jolis petits airs et duos qui n'ont aucun rapport avec l'action. La « massivité » est une de ses principales caractéristiques. Un opéra de lui ne donne pas l'idée de quelque chose de bon, longuement

étiré et aminci comme le sont la plupart des opéras. Et puis, et surtout, il est extrêmement original. Je puis dire en somme que je n'ai jamais été absolument satisfait d'un opéra jusqu'au moment où j'ai entendu *Les Huguenots*. »

Des amis avec qui j'ai souvent été en discussion sur ce sujet, prétendent qu'il faut juger les compositions d'après leur musique, simplement considérée comme musique; mais j'ai toujours soutenu qu'il faut se préoccuper avant tout de la vérité dramatique, et que l'inspiration mélodique doit être subordonnée à celle-ci. Ceci est, je crois, la doctrine de Wagner. Mais autant que je l'ai entendu dire, sa pratique n'est pas conforme à sa théorie. Il sacrifie le mélodique sans parachever le dramatique.

En 1849, un des parents de Spencer vint se fixer à Londres: Thomas Spencer, qui quittait Bath après y avoir passé deux ans.

C'était une de ces natures que le malheur améliore. La perte d'une grande partie de sa fortune, arrivée de la façon que j'ai dite, avait changé avantageusement quelques-uns de ses sentiments et opinions. Dans la vie, jusqu'à l'époque de cette ruine, tout lui avait réussi. Et il avait attribué ses succès à ses propres efforts et à sa prudence. Il en résultait qu'il croyait aveuglément que l'énergie et la droiture donnent le bonheur à chacun. Sa mésaventure lui ouvrit les yeux. Il reconnut clairement qu'il y a d'autres causes à la bonne et à la mauvaise fortune que la bonne ou la mauvaise conduite. La conséquence fut qu'il changea beaucoup d'idées. Sa sympathie pour les autres s'accrut, d'où un changement extraordinaire dans ses prédications. Autrefois, ses sermons eussent été bien caractérisés par l'expression que la vieille écossaise appliquait aux sermons moroses en général : ils se distinguaient par leur « froide moralité ».

Mais quoique, pendant ces dernières années, ses sermons, je n'en doute pas (quoique je ne les aie jamais entendus), eussent continué à être plus moraux que théologiques, leur morale était réchauffée par la sympathie. Le résultat fut qu'il devint un prédicateur très efficace. Tandis qu'à Hinton, les fidèles des autres paroisses venaient rarement l'entendre, à présent, lorsqu'il avait, ainsi que cela arrivait souvent, à remplacer des pasteurs absents, sa prédication lui amenait une foule d'auditeurs venus de plusieurs lieues à la ronde. Nos rapports, pendant de longues années, avaient été cordiaux, et le devinrent plus encore. Il en fut de même pour ma tante. S'étant beaucoup occupé de mon éducation, et n'ayant pas eu d'enfants, mon oncle avait pour moi une affection presque paternelle, et mes sentiments pour lui s'étaient considérablement accrus pendant les années durant lesquelles ma situation envers lui avait été celle de l'indépendance, et non de la subordination. Son installation à Londres fit que nous eûmes des rapports fréquents. Je pris l'habitude de passer chez eux mes soirées du dimanche, d'abord, tous les quinze jours, puis, chaque semaine, et les réunions étaient attendues de part et d'autre avec plaisir.

Les sujets que nous discussions étaient peu nombreux. Mon oncle ne s'intéressait ni aux arts, ni à la plupart des sciences. Mais nous étions d'accord sur la plupart des sujets qui nous intéressaient l'un et l'autre, morale, politique, éducation, et rapports sociaux. Le caractère des Spencer se manifestait dans cette similitude d'opinions. Même quand nous n'étions pas du même avis, tout se passait amicalement. N'ayant jamais été étroit d'idées, il devint à la fin de sa vie de plus en plus large d'idées et tolérant. Ceci se manifesta d'une façon frappante lorsque trois dimanches de suite

nous débattîmes la question de la validité de la croyance en un Dieu personnel. L'opinion que j'avais est bien exprimée dans une lettre à mon père écrite peu de temps après dont voici un extrait :

« M. Mason vous a relaté correctement la substance de notre conversation. Et je maintiens encore que la question est une de celles sur lesquelles on ne peut formuler aucune conclusion positive. Je maintiens que nous sommes complètement incapables de comprendre la nature derrière des choses, ou leur origine, autant que l'homme sourd est incapable de comprendre le son, et l'aveugle la lumière. Ma position est simplement que je ne sais rien là-dessus, et que je ne saurai jamais rien, et que je dois me contenter de mon ignorance. Je ne nie et je n'affirme rien, et à celui qui dit que la théorie générale est inexacte, je dis comme à celui qui affirme son exactitude, - vous n'avez aucune certitude. Chaque alternative nous laisse dans des difficultés inextricables. Une divinité *sans cause* est aussi inconcevable qu'un univers *sans cause*. Si l'existence de la matière de toute éternité est incompréhensible, la création de la matière hors du néant est également incompréhensible. Étant donné que toute tentative de concevoir l'origine des choses est futile, je me contente de laisser la question en suspens, comme un *mystère insoluble*. ...

J'ai causé dernièrement sur ce sujet avec mon oncle, et ai été heureux de constater sa largeur d'idées. »

M. Mason était un pasteur non conformiste de Derby, qu'il avait vu l'année précédente. Spencer avait donc, en 18 48, la doctrine qu'il a, douze ans plus tard, exposée les *Premiers Principes*.

Parmi les personnes avec qui Spencer entra en relations il y avait M. Chapman, l'éditeur, qui recevait régulièrement, et chez qui Spencer rencontra nombre de personnes du monde littéraire, entre autres G. H. Lewes dont il devait devenir, par la suite, un ami intime. Spencer voyait aussi d'anciens camarades du chemin de fer.

Ne se portant toutefois pas très bien dans le logement qu'il occupait au Strand, il décida, en avril 1850, de s'installer près de Westbourne Grove. Il était en veine de réforme, sans doute, car en même temps il devint végétarien à l'exemple de ses amis. Loch et Jackson. Mais son zèle ne se maintint pas.

Je commençai à devenir sceptique toutefois, en constatant qu'après six mois d'abstention de nourriture animale, notre ami Loch donna des signes manifestes d'affaiblissement. Sa voix était devenue tout à fait amoindrie et faible, et il avait un de ses pieds qui tournait en marchant. Écrivant à mon père vers la fin de mai, je disais : « J'ai à peu près décidé d'abandonner le végétarisme, tout au moins pour le présent. Je crois que ce relâchement sous les yeux vient de là. » La preuve la plus certaine que j'avais pâti se manifesta après coup. Je m'aperçus qu'il me fallut récrire tout ce que j'avais écrit pendant le temps où j'étais végétarien, parce que cela manquait tout à fait de vigueur.

Spencer lisait un peu de romans et des livres sérieux aussi, mais peu, du Thackeray, du Coleridge, et du Ruskin.



Lorsque, quelques années auparavant, les *Modern Painters* de Ruskin avaient paru, je fus ravi de trouver quelqu'un qui osait exprimer une opinion défavorable sur quelques-unes des œuvres de Raphaël; car alors comme toujours, j'étais le seul à insister sur les différentes fautes de ces œuvres, ainsi que de beaucoup d'autres vieux maîtres. Aussi, quand les *Stones of Venice* qui venaient de paraître arrivèrent à *l'Economist*, j'ouvris le livre en attendant beaucoup.

Toutefois en regardant les illustrations et le texte qui les accompagne, je vis que je me préparais à admirer une œuvre qui, pour moi, était du pur barbarisme. Ma foi dans le jugement de Ruskin fut instantanément détruite, et par la suite je ne prêtai pas d'autre attention à ses écrits que celle qu'impliquait la lecture des extraits publiés dans des revues ou journaux. Ces extraits, joints à ce que l'on disait de ses faits et gestes, justifiaient suffisamment l'opinion que je m'étais formée. Sans doute, son style est beau, il écrit des passages fort éloquentes, et çà et là exprime des vérités, mais qu'un homme qui a écrit d'aussi multiples absurdités ait pu acquérir une aussi grande influence est pour moi chose à la fois extraordinaire et décourageante.

Un matin, en 1849, faisant sa promenade habituelle dans le parc Saint-James, Spencer, qui, très enrhumé toussait beaucoup, crut, à tort, avoir un petit crachement de *sang* « Quel dommage, pensa-t-il, si je ne puis pas, avant, finir mon livre ». Pourtant, il n'en accéléra pas la rédaction. Il était fatigué et avait besoin de beaucoup de grand air. D'autre part, il composait lentement et corrigeait beaucoup. Pourtant, à force de travail, il en était au point où l'on distingue vaguement le moment de l'achèvement.

Assez tard dans le printemps de 1850, quand l'ouvrage touchait à sa fin, une question se posa : comment le publier ? En ce temps-là, j'étais, et suis d'ailleurs resté, un de ceux que le Dr Johnson classe parmi les imbéciles, un de ceux dont l'idée, en écrivant des livres, n'est pas de gagner de l'argent. L'idée que je pourrais en tirer un profit pécuniaire ne m'était jamais venue, et encore moins était-ce elle qui me poussait à écrire. Tout ce que je souhaitais c'était que l'ouvrage fût imprimé et mis en vente sans perte pour moi. Mais comment arriver à ce résultat ?

Il en parla à Chapman, mais celui-ci n'était pas en position à subir tous les risques. Spencer non plus. Mais un ami de Chapman, Woodfall, consentit à faire l'affaire avec lui, à condition que Spencer offrit une garantie que celui-ci put offrir, effectivement.

Le titre changea plusieurs fois. Ce devait être d'abord « *Un système de morale politique et sociale* ». On pensa aussi à « *Démostatique* », Puis à : *Statique Sociale; développement synthétique d'un Système d'Équité*. Enfin, ce fut « *Statique Sociale* » tout court.

Ceci rend, à mon avis, bien des choses manifestes. D'abord, que l'ouvrage fut entièrement conçu par moi, et jusqu'au moment de son exécution avait été considéré par moi comme « un système de morale sociale et politique ». Secondement, que le mot « Démostatique » employé par moi dans l'introduction (effacé avant l'impression) était le mot que j'inclinai à prendre comme titre principal, quand on critiqua le titre originel : mon intention étant de montrer ce que je considérais comme étant le sujet principal du livre, comment un assemblage de citoyens peut se maintenir, sans

tendance aux conflits et à la rupture; comment les rapports des hommes peuvent être maintenus en état d'équilibre; ma croyance étant qu'en conformant les arrangements sociaux à la loi de la liberté égale, ou au système d'équité qui peut en être tiré, on assure le maintien de l'équilibre. Et troisièmement, que le titre *Statique Sociale* auquel j'avais pensé comme une alternative, suggérant la même idée générale, fut employé par moi seulement parce que l'on me dissuada d'employer celui de *Démostatique*, de même que l'on m'avait aussi dissuadé d'employer le titre primitif. Il est regrettable que je n'aie pas été alors plus renseigné sur Auguste Comte, dont je savais seulement que c'était un philosophe français. Je ne savais même pas qu'il eut établi un système ayant un titre distinctif, et encore moins qu'une des divisions de celui-ci eut pour titre *Statique Sociale*. L'eussé-je vu, et eussé-je conservé mon titre primitif, personne n'eût eu jamais l'idée de voir entre Comte et moi-même un rapport, tant est différent en soi ce que j'ai appelé *Un système de Morale sociale et politique*, et ce que Comte a appelé *Statique Sociale*; tout notre idéal, avéré ou caché, de la vie et du progrès humains étant profondément différent.

Le livre parut. Aucune critique n'en fut faite dans les revues ou journaux. Mais voici celle qu'eût pu faire un critique compétent, dit Spencer :

Rien, dans ce volume, n'indique que son auteur accepte la foi courante, et quoi qu'un chapitre intitulé « l'Idée de la Divinité » implique qu'il est déiste, pourtant, il est évident que son déisme est purement nominal. Une intervention divine immédiate n'entre nulle part dans sa conception des choses; au contraire, les choses humaines autant que les autres sont conçues comme se rapportant partout et toujours à une loi immuable. Tel étant le cas, il nous semble que mettre derrière une loi immuable l'idée d'une divinité ne signifie rien. La loi immuable peut aussi bien exister seule.

La *Statique Sociale*, ou, pour lui donner son sous-titre, *L'énumération des conditions nécessaires au bonheur humain et le développement de la première d'entre elles*, pourrait presque être appelée une sorte de morale naturaliste. Son sous-titre montre que, considérant le bonheur comme le but désirable, l'auteur envisage la réussite comme dépendante du fait que les conditions sont satisfaites; de la conformité à ce qui constitue la moralité. L'homme est considéré comme un être organisé soumis aux lois de la vie en général; on le regarde comme étant obligé, par l'augmentation du nombre, à accepter un état social qui nécessite certaines limitations aux activités qui le font vivre, et une doctrine essentielle sur laquelle M. Spencer insiste beaucoup, est que l'homme a subi et subit encore des modifications de nature qui le rendent apte à supporter son état social, en rendant spontanée la conformité à ces conditions. Dans un chapitre intitulé *La disparition du mal*, il traite de cette vérité que l'usage plus grand de tout pouvoir physique ou mental, est suivi d'une augmentation de sa force, et inversement. Il dit que l'adaptation de la constitution aux besoins est sans limite, et que par conséquent, peu à peu, l'adaptation de la nature humaine à l'état social deviendra complète. L'homme deviendra parfait. Entre beaucoup d'autres, c'est l'une des conclusions trop peu étayées de M. Spencer. Nous ne nous étendrons pas sur un fait qu'il eût dû reconnaître, que plus l'adaptation approche de la perfection, plus elle devient lente, que les forces qui produisent ce changement deviennent moindres à mesure que le besoin du changement diminue; de telle sorte que l'adaptation doit toujours rester incomplète. Notant ceci simplement en passant, nous observerons encore

que pour que l'adaptation soit parfaite, les conditions doivent rester les mêmes, ce qu'elles ne font pas. Les changements géologiques et astronomiques doivent causer dans l'avenir, ainsi qu'ils l'ont fait dans le passé, des altérations incessantes dans le climat et dans d'autres caractères des habitats des hommes, ce qui entraîne des migrations lentes des races des régions devenues peu habitables à des régions plus habitables.

En même temps que ces migrations, devront se produire des modifications d'habitudes de vie, et d'organisation industrielle. De sorte qu'avant que l'adaptation à toute une série de conditions se soit produite, on se trouve en présence de tout une autre série de conditions. Passant maintenant à la partie morale de la théorie de M. Spencer, nous trouvons que sa première proposition est que l'homme est libre de faire tout ce qu'il veut, pourvu qu'il n'enfreigne pas la liberté égale des autres hommes. Libre de le faire, c'est-à-dire que dans ces limites d'autres hommes n'ont pas le droit de l'empêcher et contraindre. Ceci est présenté comme étant la première condition à laquelle les actions des hommes doivent se conformer, pour que la vie sociale devienne harmonieuse. Mais M. Spencer ne dit pas ce qu'il entend par « hommes ». Qu'en est-il des enfants ? Si la loi n'est pas applicable à eux aussi, doivent-ils être considérés comme on le faisait au temps des Romains, comme une propriété sur laquelle les parents ont droit de vie ou de mort ? Si, au contraire, la loi peut s'appliquer à eux, doit-on les considérer comme ayant les mêmes droits à la liberté que leurs parents, y compris la liberté politique. Il est clair que M. Spencer eut dû au moins limiter sa doctrine aux adultes.

Après avoir fait cette réserve nécessaire, nous pouvons accepter la conclusion que les droits des hommes à la vie, à la liberté personnelle, à la propriété, à la liberté de parole, etc., etc., sont des corollaires de ce premier principe; toutes les formes d'équité, ou d'égalité étant impliquées. Passant sur plusieurs chapitres, où ces corollaires sont exposés, nous arrivons à l'un d'entre eux qui montre combien notre auteur pousse ses doctrines à l'extrême, sans faire attention aux entraves nécessitées par les conditions sociales. Il s'agit du chapitre sur *Les droits des femmes*. Partant de ce principe que « l'égalité ne connaît pas de différences de sexe », il prétend que les droits précédemment établis doivent être aussi complètement reconnus aux femmes qu'aux hommes; et, en arrivant à la question des droits politiques, il les réclame hardiment autant pour celles-là que pour ceux-ci. Ceci, comme une question de simple équité, pourrait se défendre si la position sociale des hommes et des femmes était la même à tous autres égards. Mais il n'en est pas ainsi. Notant simplement que certains privilèges accordés par les hommes aux femmes constituent une sorte de priorité sociale, il suffira de noter le fait que, en même temps qu'ils ont à remplir leurs devoirs de citoyen, les hommes ont l'obligation de défendre leur pays, tandis que les femmes ne l'ont pas. Donner aux femmes le même pouvoir politique qu'aux hommes, sans y joindre les devoirs politiques onéreux de ceux-ci, ce serait leur donner non l'égalité, mais la suprématie.

Elles ne pourraient être politiquement égales que si, en acquérant le droit de voter, elles entreprenaient de fournir à l'armée et à la marine des contingents égaux à ceux que les hommes leur fournissent.

Dans la troisième partie de son ouvrage, M. Spencer traite longuement des applications politiques de son premier principe dont il a été dit un mot dans le dernier paragraphe; et là nous arrivons à la doctrine la plus étrange et la moins défendable de tout le livre. Sans aucun doute, M. Spencer a « le courage de son opinion », car, dans

un chapitre intitulé *Le droit d'ignorer l'État*, il prétend qu'un citoyen peut parfaitement refuser de payer les impôts si en même temps il renonce aux avantages que l'aide et la protection de l'État lui donnent. Mais comment peut-il y renoncer? De quelque façon qu'il vive, il est obligé de se servir de diverses choses qui sont indirectement dues à l'organisation gouvernementale, et il ne peut éviter d'en bénéficier grâce à l'ordre social que le gouvernement maintient. Même s'il vit dans une lande et fabrique des souliers, il ne peut les vendre, ou acheter ce dont il a besoin sans se servir de la route qui conduit à la ville voisine, et jouir du pavage et de l'éclairage quand il s'y rend. Et quoiqu'il puisse déclarer qu'il ne veut pas de la protection de la police, pourtant en mettant à la raison les chemineaux et les voleurs, la police le protège nécessairement, qu'il le veuille ou non. Il est évident, ainsi que M. Spencer lui-même le dit, que l'individu est tellement pris de toutes parts dans l'organisation de la société, qu'il ne peut ni échapper aux maux, ni se dérober aux avantages qu'elle lui assure.

En ce qui concerne le chapitre suivant sur *La constitution de l'État*, il n'y a pas grand'chose à dire. En ce temps où l'on veut étendre le droit de vote, et où l'on demande une grande extension, M. Spencer trouvera un acquiescement général à son argument déduisant la constitution de l'État de la loi de la liberté égale. Nous ne nous arrêterons pas non plus au chapitre sur *Le Devoir de l'État*, sinon pour dire que nous désirerions voir se réaliser la protection absolue de l'individu par l'État, contre les agressions civiles autant que criminelles à laquelle le paiement des impôts lui donne droit. Mais le chapitre suivant, *Les limites des devoirs de l'État* nous fait connaître une autre des vues très particulières de M. Spencer que la plupart des lecteurs rejeteront vite. Il y est dit qu'en dehors de ses fonctions de protecteur contre les ennemis de l'extérieur et de l'intérieur, l'État n'a point de fonction; et que lorsqu'il en accepte une autre, il devient un ennemi au lieu d'un protecteur, en partie en restreignant sans raison la sphère d'action des hommes, en partie en prenant leur argent pour payer ses fonctionnaires supplémentaires.

La fin de la troisième partie est consacrée à la discussion des diverses formes d'agression législative, dans des chapitres sur *La réglementation du commerce*, *Les Établissements religieux*, *Les lois sur le paupérisme*, *L'Éducation nationale*, *La Colonisation gouvernementale*, *La surveillance sanitaire*, etc., etc. Dans chacun de ces chapitres, l'auteur commence par déduire de la loi de liberté égale, l'iniquité de l'activité particulière de l'État dont il est traité, puis il continue en cherchant à prouver qu'elle est une politique.

Les conclusions tirées dans les deux premiers chapitres sont celles qui ont déjà été tirées par beaucoup de gens. Celles qui se trouvent dans les autres chapitres seront jugées de façons très diverses : on y sera surtout hostile. Nous avouons que quant à nous, nous avons quelque sympathie pour les idées de M. Spencer, quand il s'insurge contre les multiples méfaits commis par la législation; et nous trouvons, avec lui, que les politiciens feraient bien de s'informer d'une façon plus soigneuse et plus sceptique qu'ils ne le font, avant de proposer de nouvelles lois. En défendant quelques-unes de ses thèses M. Spencer énonce des théories qui horrifieront beaucoup de gens au cœur sensible. Lorsqu'il décrit parmi les animaux la façon dont les agents de destruction, continuellement « les débarrassent du malingre, du mal bâti, du moins rapide et du moins puissant », et lorsqu'il dit que par ceci et des procédés analogues « toute viciation de la race par la reproduction de ses types inférieurs est empêchée », M. Spencer va jusqu'à avancer que l'humanité est et devrait être soumise à cette « même

discipline profitable quoique sévère » ; et il prétend que lorsqu'un gouvernement essaye d'empêcher la misère résultant de la compétition et la « lutte pour la vie ou la mort », il crée en réalité beaucoup plus de misère en protégeant les incapables; il dit des « faux philanthropes » que ces gens « plus mal avisés que sages » lèguent à la postérité une malédiction sans cesse croissante. De même il prétend que « l'incommodité, la souffrance et la mort sont les châtimens attachés par la nature à l'ignorance, autant qu'à l'incompétence », et dès lors l'État fait mal quand il détourne ces châtimens.

En vérité, cette doctrine n'est point pour enfants, mais pour des hommes et pour des hommes solides encore. Toutefois, il est utile d'ajouter que M. Spencer proteste seulement contre l'intervention de l'État entre le rapport normal de la souffrance et de l'infériorité; il dit de l'épuration naturelle de la société qui se produit sans cesse que « dans la mesure où la sévérité de ce processus est mitigée par la sympathie spontanée des hommes les uns envers les autres, il convient qu'elle soit mitigée ».

Nous passerons sur la quatrième partie; quoique le chapitre intitulé *Considérations générales* contienne matière à commentaires. Il y a beaucoup à approuver et passablement à critiquer aussi. Déjà, les points sur lesquels nous différons ont été suffisamment indiqués, peut-être mettent-ils trop à l'ombre les quelques points sur lesquels on peut s'accorder, et qui sont d'une plus grande importance. Nous ne nions pas que pour une coopération sociale harmonieuse, on ne doive reconnaître la liberté de chacun limitée seulement par la liberté de tous : les autres limites que la morale impose ne devant pas être, si l'on veut rester correct, imposées par une action publique. Que ces diverses prétentions que nous appelons « droits » soient des corollaires de ce besoin fondamental, nous l'accordons aussi. De plus l'organisation impliquée par la justice politique est déduite par M. Spencer du premier principe qu'il énonce, par des arguments qui nous semblent pour la plupart très valables. Nous n'irons pas non plus discuter si lorsque l'État entreprend de réglementer et d'aider les hommes dans la conduite de leur vie, cela diminue inévitablement leur liberté, en exerçant un contrôle sur leurs actions ou sur leur bourse; tandis que, sans aucun doute, dans beaucoup de cas, il fait plus de mal que de bien par des interventions officieuses.

Bien que, ainsi qu'il est indiqué, la croyance absolument optimiste en l'adaptation parfaite des hommes à l'état social soit insoutenable, pourtant en fin de compte on a raison de croire qu'une adaptation approximative se produit lentement. Et il peut y avoir quelque chose à dire à l'appui de la doctrine exposée dans une curieuse partie des *Considérations générales*, où, disant que nous « parlons souvent du corps politique » et que nous « comparons la nation à un organisme vivant » (ce qui conduit par association d'idées à l'emploi de cette étrange expression « l'organisme social »), M. Spencer prétend qu'il se produit une conciliation entre la structure de la société, et la structure de ses unités; une action et une réaction par lesquelles les deux se modèlent et se remodelent sans cesse de façon à se trouver en conformité; de telle sorte qu'il arrivera un moment où l'homme sera tel qu'il tendra spontanément à faire ce qu'exige le bien de la société.

Il est regrettable que, de plus, M. Spencer n'ait pas réfléchi encore quelques années avant de publier son livre. Il eut pu alors exposer toutes les vérités que contient celui-ci, débarrassées de toutes les idées un peu simplistes qui y sont mêlées à présent, et dépouillées de corollaires inexacts qui les défigurent. »

Une critique pouvant vraiment éclairer les lecteurs, sur la nature de l'ouvrage ne parut nulle part. Cela n'a rien de surprenant. Le but principal d'un critique est, d'abord de gagner son argent avec le moins de peine qu'il peut, puis de montrer combien il est lui-même habile homme, et combien plus que l'auteur il connaît le sujet en troisième lieu d'écrire un article amusant, et quatrième, de donner quelque idée du livre. Ce dernier projet est souvent tout à fait laissé de côté, étant rarement motivé. On peut vraiment dire, pour la défense du critique que s'il consacrait à chaque livre autant de son temps et de sa pensée qu'il en faudrait pour donner du livre une description et une appréciation satisfaisantes, il ne gagnerait pas à ce travail de quoi manger du pain et du fromage.

Mais le livre ne passa pas inaperçu. Si l'on n'en fit pas une étude approfondie, du genre de celle que Spencer vient de faire, on le signala, et avec faveur, plutôt. Le livre posa l'auteur. Il faillit même, en quelque mesure, le marier. Voici ce que Spencer lui-même raconte à Lott (1850).

« Je suis sûr que vous auriez pris grand plaisir à participer à un *badinage* auquel se sont livrés Chapman et Melle Evans (la traductrice de Strauss) pendant ces deux derniers mois à mes dépens. Ils ont décidé de me choisir une femme, et l'organisation et les délais des entrevues ont été, ainsi que vous pouvez le supposer, un sujet de grande gaieté. L'idée leur en est venue le jour que la jeune fille demanda qui «était l'auteur de la *Statique Sociale*, et si Herbert Spencer était un nom réel ou un nom de plume, etc., etc.

« Devant l'admiration de la jeune personne pour le livre, et aussi, parce que toutes les autres circonstances semblaient convenir, ils formèrent un projet et je fus prévenu à ma vive surprise qu'on m'avait trouvé une femme. L'entrevue eut lieu il y a quinze jours ou trois semaines. Je ne puis dire que j'aie ratifié leur opinion. Mon objection - du moins la principale - est peu ordinaire. C'est que cette jeune fille est à mon avis trop purement intellectuelle; je dirai plutôt trop morbide intellectuellement. Elle me fait l'effet d'un petit cerveau dans un état d'activité intense. De plus, elle a l'air d'être à peu près aussi combative que moi, et a, je crois, à près, près autant d'estime de soi. De plus, il m'a paru qu'elle ne rit pas. De sorte que quoiqu'elle soit assez agréable physiquement, jeune, très ouverte d'esprit, poétesse et très bien, je ne crois pas que la grâce me touchera.

Ainsi que je l'appris plus tard, la jeune personne, de son côté, n'eut pas une impression très favorable. Elle vint probablement en s'attendant à quelque chose d'extraordinaire, et fut désappointée. Elle comptait sur un feu d'artifice intellectuel, et n'entendit que des propos très ordinaires. La plupart des gens se forgent une idée très inexacte et souvent absurde des écrivains. Ils pensent les trouver différents des personnes ordinaires, et de façon très marquée. On peut dire d'une manière générale qu'aucun écrivain n'est égal à son livre, quoiqu'il y ait, je crois, des exceptions. Il met dans son livre le meilleur de son activité mentale, la sépare de la masse des produits inférieurs auquel il est mêlé dans sa conversation quotidienne. Et pourtant, on imagine généralement que sa pensée « tout-venante » doit avoir autant de valeur que sa pensée sélectionnée. Il serait à peu près aussi raisonnable de s'attendre à ce que le moût fermenté du distillateur fut de même qualité que l'alcool qu'on en tire par l'alambic.

Ce n'est pas seulement au point de vue intellectuel que l'on en attend trop des écrivains. On attend d'eux et surtout des auteurs de livres philosophiques des traits de

caractère sortant de beaucoup de l'ordinaire. La commune idée est qu'ils doivent considérer avec dédain ce qui plaît à la majorité des gens. Cette remarque m'est suggérée par des incidents qui se passèrent quelque trente ans plus tard que l'époque où j'en suis et qui me sont remis en mémoire par le fait précédemment raconté. Ils ne sont sans doute pas à leur place quant à la date, mais c'est le moment de la rappeler. L'un d'eux concerne un Français qui, désireux de me voir, vint à l'Athénæum Club, et fut amené par un membre jusqu'au billard où dans l'après-midi on était le plus sûr de me trouver. Il me vit jouant et, ainsi que je l'ai su après, il poussa une exclamation en levant ses bras.

Il n'aurait pas cru que je pusse jouer au billard, s'il ne l'avait vu, de ses yeux vu. L'autre concerne M. Andrew Carnegie, le milliardaire américain qui, en août 1882, retournant en Amérique sur la *Servia* sur laquelle j'étais, m'apporta une lettre d'introduction. Il me dit, après, combien il avait été étonné, pendant notre premier repas à bord, de m'entendre dire « Garçon, je ne veux pas de Cheshire; c'est du Cheddar que j'ai demandé. »

Penser qu'un philosophe put s'occuper d'un détail aussi insignifiant que l'espèce d'un fromage... L'on identifie volontiers la philosophie et le stoïcisme, et cette erreur se montre continuellement de manières diverses et dans des circonstances tout à fait inattendues.

## Chapitre XIII

---

### Une année de repos

*1850-1851 ÆT. 30-31.*

[Retour à la table des matières](#)

Un jour, pendant le printemps de 1851, dînant avec lui chez M. Wilson, je fus félicité par M. W. R. Greg sur le succès de la *Statique Sociale*; je l'étonnai beaucoup en lui disant qu'après tout le résultat obtenu ne valait peut-être pas la peine prise pour l'obtenir. Un tel sentiment n'eût pas semblé anormal si mon livre eût été accueilli d'une façon peu satisfaisante, mais comme ce n'était pas le cas ma réponse me surprind. Mon sentiment était-il dû à des vues pessimistes sur la vie? Était-ce parce que j'avais vu les ambitions diverses des hommes, les luttes qu'elles causent, et les désappointements qui suivent bientôt, même quand ils ont réussi? Je ne le crois pas. Quelqu'un qui aurait une tendance à voir les choses en noir et à admettre que bien peu des buts que nous nous proposons valent la peine que l'on se donne pour les atteindre, aurait pu comprendre parmi ceux-là la préparation d'un livre destiné à réussir; pourtant, je ne crois pas que mes expériences fussent la cause de l'opinion émise. Je ne vois aucune raison; je reconnais seulement que cet état d'esprit a dû sans doute avoir quelque chose à faire avec mon inactivité relative de l'année 1850-1851.

En effet, pendant cette période, Spencer ne travailla guère. Il revit son livre à fond, et, une seconde édition semblant devoir être nécessaire, il s'occupa à réduire et condenser son texte. Il s'occupait d'ostéologie aussi, et suivait les leçons d'Owen sur la biologie comparée.



Il fréquentait la bibliothèque du *British Museum*, notant des faits, principalement en ce qui concerne la théorie de la population. Il eut aussi à écrire quelques pages à ajouter au chapitre sur l'Éducation d'État dans la *Statique Sociale*, une publication à part de ce chapitre étant sollicitée par M. S. Morley qui se chargeait des frais.

Un passage d'une lettre adressée à Lott, à cette époque, (15 avril 1851) nous fournit des renseignements intéressants sur les vues qu'avait Spencer en ce qui concerne la vie.

« À propos de mariage, j'y pense, je suis célibataire encore, J'aurai trente-un ans dans quelques jours, et si j'en crois les apparences, je suis aussi éloigné d'être « installé dans ma vie » puisque telle est la formule consacrée, que je l'étais il y a dix ans. Ne pourriez-vous me donner un conseil ? Vous, qui avez de l'expérience en la matière devez, avoir sûrement quelque chose à me dire là-dessus. Pourtant, je ne sais si je me conformerais à votre avis, si vous me le donniez. Quant à me marier dans les circonstances actuelles, cela est hors de question, et imprimer une autre tournure à celles-ci me donnerait trop de mal.

« Ainsi que vous me l'avez entendu dire, je n'ai nullement, l'intention de me pousser. Je trouve que « se pousser » n'en vaut pas la peine. En tout cas, je suis absolument décidé à ne pas faire de moi-même un esclave. Et comme je ne vois pas qu'il soit probable que je puisse me marier sans me consacrer tout entier à gagner de l'argent, j'ai presque renoncé à l'idée du mariage.

« Après tout, cela n'a pas grande importance. Si, comme on l'a dit (n'était-ce pas Socrate ?) le mariage est une chose dont on se repent, qu'on la fasse ou non, il est assez clair qu'on peut aussi bien se décider par pile ou face. C'est le choix entre deux maux, et les deux se valent à peu près. Voyons, confessez-vous : n'est-il pas vrai que la différence entre la vie mariée et la vie non mariée n'est pas si grande, quant au bonheur. Autant que j'ai pu l'observer, je ne puis dire que les hommes mariés aient l'air plus réjoui que les célibataires. »

Il est vrai, ajoute Spencer, que cette manière de voir pourrait parfaitement changer du tout au tout si une raison valable se présentait. Ce n'est que Spencer fut en principe hostile au mariage il y voyait au contraire une condition désirable. Quelque temps avant d'être entré à *l'Economist* Spencer et ses amis Loch, Lott et Jackson avaient pensé à émigrer en Nouvelle-Zélande. La question fut sérieusement agitée; et on lut des livres sur ce pays, on discuta le pour et le contre.

Étant contraire aux jugements établis sans méthode, il me vint à l'esprit que l'on pouvait s'aider en faisant une évaluation numérique approximative, des divers avantages que présentaient respectivement l'émigration, ou le séjour au pays. En additionnant les nombres de chaque côté, on obtiendrait des totaux qui donneraient une idée plus exacte des avantages relatifs qu'une simple constatation sans plus. Je retrouve parmi mes papiers les évaluations ainsi faites. Les voici:

ANGLETERRE	NOUVELLE-ZÉLANDE
<p data-bbox="581 367 722 399">Avantages.</p> <p data-bbox="430 415 909 730">10 Confort domestique plus grand. 10 Plus grand choix de société. 20 Intérêt littéraire. 6 Intérêt scientifique. 10 Intérêt artistique. 30 Rapports de Société. 5 Théâtre. 8 Musique. 8 Affaires politiques. 3 Facilité de voyager sur le continent.</p> <p data-bbox="430 856 479 888">110</p>	<p data-bbox="1136 367 1278 399">Avantages.</p> <p data-bbox="974 415 1453 825">20 Climat plus agréable: 40 Santé plus assurée. 30 Soucis moins grands. 35 Occupations plus naturelles, et, par conséquent, plus de bonheur. 30 Plus de temps libre. 25 Fortune pour la vieillesse et avenir pour les enfants. 100 Mariage 8 Littérature. 3 Science. 6 Musique. 4 Politique.</p> <p data-bbox="974 856 1023 888">301</p>

Ceci est assez clair. Les valeurs relatives données montrent clairement que le célibat était loin d'être mon idéal.

Malgré, les 301 points acquis à la Nouvelle-Zélande contre les 110 dont devait se contenter l'Angleterre, le projet fut pourtant abandonné. Seul Jackson le réalisa malheureusement, car peu de temps après son arrivée en Nouvelle-Zélande, il périt, noyé au cours d'une excursion en mer.

Sa mort créa le premier vide dans mon groupe d'amis, et m'enleva un camarade dont le souvenir restait associé à bien des jours heureux. Elle n'en fut que plus douloureusement ressentie. En souffrirent aussi tous ceux qui connaissaient sa valeur. Si le monde n'a pas perdu en lui une intelligence d'élite, il a été appauvri d'une belle nature.

Ni Spencer ni les deux autres amis n'émigrèrent. Spencer avait bien pensé emmener ses parents avec lui, mais ils étaient bien vieux déjà. Et d'autre part, il eût été cruel à lui, enfant unique, de les abandonner. C'est pourquoi il resta en Angleterre. Il continua sa besogne à *l'Economist*, et il réunissait les matériaux pour un livre sur la population.

Sur ces entrefaites s'ouvrit l'Exposition de 1851. Il la visita souvent. On en tirait des pronostics variés. C'est la paix universelle, disaient les uns. Carlyle, par contre, tonnait avec énergie contre ce grand bazar industriel; d'autres, plus modérés, ressuscitaient Voltaire, le promenaient à travers la foire, et lui faisaient dire que le seul perfectionnement qu'il aperçût était l'allumette chimique.

À la même époque remonte une amitié à laquelle Spencer attachait grand prix, celle d'O. Smith, un grand industriel, fort intelligent et entreprenant.

G. H. Lewes lui était connu depuis un an: lorsque parut la *Statique Sociale*, Lewes en dit beaucoup de bien, dans ses articles et dans la conversation. Ceci resserra le lien existant, et les deux amis faisaient souvent des excursions ensemble, parlant science et philosophie. Lewes était d'esprit très ouvert, très averti, intéressé à beaucoup de choses : lettres, drame, philosophie, psychologie.

« Je ne savais rien, alors, de sa vie privée; je ne savais de lui que ce que m'apprenait sa conversation. Mais alors et depuis, j'ai été frappé de son humeur charitable et de sa générosité. Quoi qu'on puisse penser d'autre, il est certain qu'il s'acquittait de ses charges avec beaucoup de conscience, et au prix d'un sacrifice considérable, malgré des circonstances que beaucoup d'hommes auraient invoquées pour s'en décharger.

Un des livres de Lewes intéressa plus particulièrement Spencer : sa *Biographical History of Philosophy*.

Jusque-là, les questions philosophiques n'avaient pas attiré mon attention. Il y avait dans la bibliothèque de mon père un exemplaire des *Essais* de Locke, que je n'avais même pas ouvert pendant mes années d'adolescence et de jeunesse; on en peut déduire assez logiquement que puisque je n'avais pas lu un livre que j'avais constamment sous la main, je n'avais pas pris la peine de m'en procurer d'autres traitant de sujets semblables ou analogues. Il est vrai, ainsi que je l'ai raconté, qu'en 1844 j'eus entre les mains la *Critique* de Kant, alors récemment traduite, et que je lus les premières pages, mais ayant désapprouvé la doctrine qui y était contenue, je n'allai pas plus loin. Il est aussi vrai, que quoique n'ayant lu, autant que je me le rappelle, de livres de philosophie, ou de psychologie je m'étais formé par des conversations ou des lectures y ayant trait, quelque idée des questions générales en discussion. Et il n'est pas moins vrai que moi-même jusqu'à un certain point, j'avais réfléchi sur des problèmes psychologiques, surtout par rapport à la phrénologie. Puis le fait déjà cité que j'étais arrivé en 1844 à la conclusion depuis longtemps formulée par Adam Smith, c'est-à-dire que de l'excitation sympathique des sentiments agréables ou pénibles en nous-même, proviennent les actions généralement appelées bienveillantes, montre que j'étais quelque peu adonné à l'étude des états de conscience, et la *Statique Sociale*, dans laquelle le sentiment de la justice est expliqué de la même façon que celui de la bonté et dans laquelle il est passablement parlé du développement de la nature morale, montre que la tendance à l'analyse mentale était déjà accentuée. Pourtant jusqu'en 1851, je n'avais point fait des phénomènes de l'esprit un sujet d'étude définie.

Je ne doute pas que la lecture du livre de Lewes, en même temps qu'elle me fit connaître le courant général de la pensée philosophique, et les doctrines qui à travers les âges ont été des sujets de discussion, ait augmenté mon intérêt pour la psychologie, et un intérêt, qui jusque-là n'était point manifeste, pour la philosophie en général. En même temps le livre servit à donner sans doute plus de cohérence à mes idées jusque-là un peu éparpillées. Il n'en résulta pourtant pas pour moi à ce moment-là d'effet plus défini, parce qu'il n'y avait pas encore en moi de pensée servant de

principe d'organisation. Généralement, sinon toujours, un sujet ne m'a semblé intéressant que du moment où j'avais trouvé en moi-même une conception originale s'y rapportant. Tant que je n'y voyais qu'une série de conclusions tirées par d'autres et que j'avais à accepter simplement, je n'éprouvais généralement qu'une indifférence comparative. Mais lorsqu'une, fois avait jailli en moi une idée nouvelle, ou que je supposais être nouvelle, ayant rapport au sujet, une avidité à trouver des faits pour servir de matériaux à une théorie cohérente naissait en moi. Les idées qui devaient jouer ce rôle en psychologie, et, après, en philosophie ne s'étaient pas encore fait jour au moment dont je parle.

C'est chez Lewes que Spencer connut Carlyle. Voici ce qu'il en écrit à son ami Lott :

« J'ai passé la Soirée chez Carlyle, il y a quinze jours. C'est un singulier homme. et j'en aurais bien vite assez si j'avais à rester longtemps en sa compagnie. Sa conversation n'est guère qu'une tirade continue contre « cet horrible, abominable état de choses ». Il a été très amer contre l'Exposition en particulier, et était furieux de ce qu'on laisse voir au public des animaux aussi répugnants que les singes du jardin zoologique. Il parle beaucoup comme il écrit, empilant épithètes sur épithètes, et toujours les plus fortes qu'il puisse trouver. Vous le reconnaissez à peine d'après le portrait que vous avez de lui. Il est très coloré, tandis que votre portrait semble indiquer un teint pâle.

« Il aime rire évidemment, et rit de tout son cœur. Mais cette façon perpétuelle de grogner sur tout et sur tous est tellement agaçante, et il est si inutile d'essayer de raisonner avec lui que je ne tiens pas à le voir beaucoup. J'irai probablement le voir trois ou quatre fois par an. Sa femme est intelligente, mais tout à fait sous son influence. Et à la question de votre femme, je répondrai qu'il n'y a pas de « petits Carlyle ».

Spencer ne fréquenta guère Carlyle, comme il le prévoyait. Ou bien il fallait écouter des dogmes absurdes sans rétorquer, ou si l'on rétorquait cela finissait par une mêlée, ce qui ne cimentait point l'amitié.

Lewes disait de lui que c'était un poète sans musique, et à d'autres, ses dénonciations ont suggéré la comparaison avec un vieux prophète hébreu. Il y a beaucoup à dire en faveur de ces deux comparaisons. Il a été classé par d'autres, quelque étrange que cela puisse paraître, comme un philosophe. Lorsque l'on considère qu'il ne pouvait ou ne voulait pas penser d'une façon cohérente, et ne partait jamais de prémisses pour continuer logiquement et arriver aux conclusions, mais procédait généralement par intuition, et assertions dogmatiques, il lui manquait assurément cette caractéristique qui, peut-être plus que toute autre, distingue le philosophe proprement dit. Il lui manquait aussi autre chose. Au lieu de penser avec calme, ainsi que fait plus que tous les autres le philosophe, il pensait avec passion. On aurait cherché longtemps avant de trouver quelqu'un dont la mentalité fût au même degré troublée par l'émotion.

L'horreur qu'affectait Carlyle pour la science, pour la philosophie, pour l'économie politique, et le reste, ne pouvait que le détacher de Spencer.

Moralement, il se distinguait par une forte dose de ce qu'il appelle lui-même quelque part la vieille férocité Norse : d'où une combativité si grande, qu'ainsi que je puis moi-même le certifier, il partait en guerre contre ses propres théories, quand elles lui revenaient par la bouche d'un autre. Lewes me dit qu'un après-midi, étant venu pour le voir, et l'ayant trouvé se promenant dans le jardin avec Arthur Helps, il entendit, comme il approchait, Carlyle faire l'éloge de George Sand; à ce moment Lewes les rejoignit, et s'écria : « Je suis heureux de vous entendre dire cela, Carlyle. » Celui-ci immédiatement commença à la rabaisser autant qu'il l'avait précédemment louée.

Son amour de la conversation violente le conduisait naturellement, sans cesse, à des inconséquences et perversions de ce genre. Sa passion pour établir des thèses était si forte qu'il ne pouvait supporter de mettre la qualification exacte à tout ce qu'il disait d'un peu marquant, car l'effet eut été en partie perdu, et par conséquent malgré tout ce qu'il disait des « vérités », ce qu'il écrivait était très peu véridique.

L'exagération est un manque de véracité, et celui qui se sert sans cesse des épithètes les plus fortes, qui ne sont applicables qu'occasionnellement dans la nature des choses détériore nécessairement les choses qu'il représente.

Naturellement, avec sa tendance constitutionnelle à l'antagonisme, son amour des expressions fortes, et la certitude sans mesure de sa propre supériorité, il trouvait sans cesse l'occasion de dédaigner, de condamner ou de dénoncer. Par habitude, il s'était formé en lui un besoin morbide de trouver du mal partout, sans l'ombre de bien. Il secrétait chaque jour une certaine quantité d'imprécations et il lui fallait trouver quelque un ou quelque chose sur qui les déverser.

Je n'entends pas dire qu'à ceci ne se mêlaient pas d'admirables traits de caractère. Plusieurs de ceux qui le connaissaient intimement sont d'accord pour le représenter comme ayant eu dans sa nature beaucoup de générosité et même une profonde tendresse, et ses rapports avec les siens montrent d'une façon indéniable un esprit de sacrifice constant. Il est la preuve vivante de cette vérité que nous ne reconnaissons pas assez, que chez les hommes comme chez les animaux, les tendances en apparence les plus contraires peuvent coexister. Un chien, après avoir témoigné à son maître la plus grande affection, pourra sans cause plausible se précipiter sur un étranger ou attaquera avec furie un autre chien qui passe tranquillement; et un enfant passe parfois en quelques minutes par toute la gamme des émotions. De même chez les hommes plus impulsifs, les manifestations des sentiments destructifs et des sympathiques sont parfois étrangement entremêlées. - La nature de Carlyle était une de celles à qui il manque la coordination, tant intellectuellement que moralement. À ces deux points de vue, il était, dans une grande mesure, chaotique. Ses idées sur le monde et l'humanité ne purent jamais prendre la forme de quelque chose de rationnellement ordonné, et ses émotions fortes, rendues intenses par la violence de son propre langage s'élevaient en tourbillons de passion, l'emportant tantôt ici, tantôt là.

Aucun ou presque aucun effort pour se contrôler; il lâchait au contraire délibérément les rênes au sentiment dominant du moment. Sans doute son extrême irritabilité et ses propos amers et dédaigneux sur presque tout le monde étaient dus en partie à sa dyspepsie chronique. Mais, il est clair d'après ce qu'il dit de lui-même pendant la première partie de sa vie, et par la façon dont il est caractérisé par sa mère, qu'il était né despotique et orgueilleux à un suprême degré. Pour cette raison il y aura à atténuer sensiblement son opinion sur les hommes et les choses, même s'il n'existait pas cette

raison qu'un homme si visiblement caractérisé par des pensées et des sentiments incoordonnés était incapable d'être un guide pour ses semblables.

Il ne reste plus grand'chose à noter pour cette année.

Signalons toutefois que Spencer, ayant accepté de donner à la *Westminster* à son ami Chapman, un article critique sur les *Principes de Physiologie* de Carpenter, nota dans le livre la formule de von Baer, exprimant le développement que subit tout être, plante ou animal. Spencer avait, dans la *Statique Sociale*, noté le passage de l'homogène à l'hétérogène, « mais la formule de Baer, exprimant la loi du développement individuel, attira mon attention sur ce fait que la loi qui vaut pour les phases ascendantes de chaque organisme individuel, vaut aussi pour les phases ascendantes des organismes de toute sorte. En outre elle avait l'avantage de présenter sous une forme brève une image plus vivante de sa transformation, et de faciliter ainsi la prolongation de la pensée. »

Les excursions avec Lewes avaient à cette époque suggéré à Spencer l'idée d'un livre intitulé *Travel and Talk* (Voyages et Conversations) : une réunion d'articles séparés courts, sur toutes sortes de sujets, ceux-ci étant fournis en apparence par les objets rencontrés. Il pensait que ce livre pourrait se vendre, et rapporter quelque chose et lui permettre, avec d'autres qu'on pourrait lui demander, de quitter *l'Economist*. Le projet fut étudié et des arrangements furent pris pour publier les articles dans *The Leader*, mais sous le couvert de l'anonymat, Spencer ne se souciait pas de voir son nom dans une revue socialiste. Le titre devait être *The Haythorne Papers* : il en sera reparlé plus loin. L'année s'acheva chez les Potter, auprès de qui Spencer alla passer les vacances de Noël à Hampstead près de Gloucester.

## Chapitre XIV

---

### Une année mieux remplie

*1852. ÆT. 31-32.*

[Retour à la table des matières](#)

Parmi les travaux de 1852, il faut signaler d'abord la publication dans le *Leader*, en mars, de *l'Hypothèse du Développement*, essai court, mais significatif au point de vue de la doctrine, la théorie étant que si l'on ne peut montrer de nouvelles espèces formées par modifications progressives d'autres, plus anciennes, on ne peut non plus montrer d'espèces se produisant par évocation spéciale. D'autre part ce dernier processus, outre qu'il est inconnu, ne peut être rationnellement conçu, tandis que le fait de modifications progressives est non seulement concevable mais réel. Et si l'on considère le développement d'un être quelconque, ce ne sont que métamorphoses et changements pour le moins aussi compliqués et surprenants que ceux qu'on suppose s'être produits à travers des générations successives d'organismes pendant des millions d'années.

En somme, on trouve dans cet essai une forme définie de la pensée qui a présidé à l'ensemble du système de Spencer, par la suite.

Autre travail : un article sur la Population, publié dans la *Westminster*. Spencer songeait à faire un livre sur la question et refusa d'abord de condenser son sujet en un article. Mais il changea d'avis, se réservant de reprendre à loisir l'article plus tard et de le développer en livre.

L'idée générale exposée dans cet essai qui fut publié sous le titre *Une théorie de la Population déduite de la Loi générale de la fécondité animale*, était dans ma pensée depuis 1847 au moins, époque où il me souvient de l'avoir développée à un ami. Quand me vint-elle au juste, je n'en sais plus rien. Ainsi que je l'ai indiqué, j'avais déjà réuni des matériaux en vue de ce travail au commencement de 1851. Je travaillai à le rédiger pendant les mois de janvier, février, et une partie de mars 1852. L'argumentation manifeste bien certaines caractéristiques intellectuelles.

On y trouve la croyance tacite que les degrés de fécondité des organismes, des plus bas aux plus élevés, sont naturellement déterminés, et non surnaturellement produits, c'est-à-dire ont une cause physique. Il y est impliqué qu'une certaine loi de multiplication régit le tout, la loi que le degré de fécondité est inversement proportionnel au degré de développement, estimé, ici, d'après le volume, là d'après la structure, ou d'après l'activité, ou encore le tout réuni. La conclusion est, sans hésitation, qu'en vertu de cette loi qui existe pour l'homme comme pour les êtres organisés en général, des degrés plus élevés d'évolution doivent être accompagnés par un taux moindre de multiplication. Et un autre trait caractéristique est la foi absolue dans la tendance à l'auto-adaptation, le mouvement des choses vers l'équilibre; en l'espèce, vers un équilibre entre le taux de la mortalité et celui de la reproduction. Évidemment, il n'y a là que des aspects de cette idée du développement qui primait toute autre dans mon esprit.

D'après les passages suivants, on verra qu'à la fin de l'article, j'arrivais tout près de la doctrine qui, huit ans plus tard, fut le point de départ d'une transformation dans les conceptions des naturalistes.

« Depuis le commencement, l'abondance de la population a été la cause immédiate du progrès ».

« Et, il fait remarquer ici que l'effet de l'abondance de la population, en accroissant l'aptitude à entretenir la vie, et en diminuant l'aptitude à la multiplication, n'est pas un effet uniforme, mais un effet moyen... Toute l'humanité se soumet tour à tour et plus ou moins à la discipline indiquée; tels se perfectionnent sous son influence, d'autres peuvent ne pas le faire, mais dans la nature des choses, ceux qui se perfectionnent sont ceux qui survivent éventuellement... Car, si ceux qui sont prématurément enlevés, dans la moyenne des cas, sont ceux chez qui l'instinct de conservation est le moins fort, il en résulte inévitablement que ceux qui restent pour continuer l'espèce sont ceux chez qui l'instinct de conservation est le plus fort, ceux qui sont les élus (*the select*) de leur génération. »

Il semble étrange qu'ayant longtemps cru au développement des espèces grâce à l'action des causes naturelles, je n'aie point vu que la vérité indiquée dans les passages précédents, est applicable, non seulement à l'humanité, mais à tous les animaux, et doit opérer des changements parmi eux. Si lorsque les êtres humains sont obligés, par la surpopulation à la compétition pour les moyens d'existence, il en résulte qu'en moyenne la tendance est à la survivance des élus<sup>1</sup> de leur génération, d'où production, petit à petit, d'un type mieux adapté; par conséquent il en doit être de même pour tout autre être vivant également soumis à « la lutte pour la vie. » Et s'il en est ainsi, il doit y avoir là en tout cas une cause de modifications. Pourtant j'oubliai absolument

<sup>1</sup> Des élus, des choisis ou sélectionnés. (Trad.)



ce corollaire évident, je ne vis point qu'il y a là un facteur universel du développement des espèces. Il y eut, je crois, deux causes à cette inadvertance.

L'une d'elles est que j'avais adopté cette croyance que l'hérédité des modifications produites fonctionnellement suffit, à expliquer les faits. Voyant là une cause suffisante à beaucoup de sortes de transformations dans les organismes, je conclus que c'était une cause suffisante pour toutes les sortes de transformations. Il y a, il est vrai, divers phénomènes qui ne semblaient pas pouvoir se concilier avec cette conclusion, mais je vivais avec l'idée qu'une explication leur serait un jour trouvée. Si j'avais considéré les faits avec plus d'attention, et observé combien les faits inexplicables sont nombreux, si je n'avais pas passé négligemment, sur les difficultés, mais les avais regardées bien en face, j'eusse peut-être vu que là était le facteur additionnel requis. Une autre cause était que je ne savais rien ou presque rien du phénomène de la variation. Quoique sachant que des déviations de structure, dans la plupart des cas à peine appréciables, mais constituant à l'occasion des monstruosité, peuvent se produire dans tous les organismes, je n'avais pourtant pas été conduit à penser à celles-ci. Il me manquait donc une idée indispensable. Même me fussé-je aperçu que le principe de la survivance des sélectionnés doit s'appliquer à toutes les espèces, et tend continuellement à les modifier, pourtant, ne reconnaissant pas la tendance universelle à la variation de structure, je n'eusse point reconnu la raison principale pour laquelle la divergence et la redivergence doivent se poursuivre partout, pourquoi il se produit de multiples différences d'espèces autrement inexplicables.

C'est encore en 1852, et au début de cette année que remonte l'intention de Spencer de s'occuper de psychologie. Il songeait à une *Introduction à la Psychologie* qu'il pensait pouvoir achever pour la fin de l'année et qui serait une sorte de préface à une œuvre plus étendue, exposant les principes généraux, et faisant pressentir le caractère de l'œuvre future. C'est en vue de ce travail qu'il se mettait à lire la *Logique* de Mill, et en octobre, il avait mis sur pied son plan, en ce qui concerne « le postulat universel ».

Pour continuer l'énumération des travaux de l'année, il faut citer maintenant la participation de Spencer à une agitation contre les libraires.

Un article avait paru dans *la Westminster* montrant combien est élevée en réalité la commission acquise aux libraires sur la vente des livres (33 p. 100).

Les écrivains s'émurent, et se groupèrent pour « charger » le syndicat des libraires. Spencer fut du groupe; Dickens aussi, Owen et beaucoup d'autres.

Un rapport fut rédigé : et les écrivains et libraires s'en remirent à l'arbitrage de lord Campbell qui donna raison aux écrivains.

Spencer consacre ici un espace assez considérable à Mlle Evans, la traductrice de Strauss. Il avait fait sa connaissance en 1850 citez les Chapman, et une solide amitié ne tarda pas à les lier.

Dans une lettre à Lott, Spencer parle de

« Mlle Evans, dont je vous ai parlé comme traductrice de Strauss et comme la femme la plus admirable, que j'aie jamais rencontrée.

« Nous sommes depuis quelque temps très intimes.

« Je vais très souvent chez les Chapman [chez qui elle résidait] et l'étendue de son intelligence, jointe à la grâce féminine de ses qualités et de ses manières me retiennent généralement à ses côtés une partie de la soirée ».

Spencer la conduisait souvent au théâtre, sa société augmentant pour lui le plaisir de la musique.

Bien qu'elle soit maintenant bien connue par son œuvre et les biographies qu'on lui a consacrées, Spencer tient à en tracer le portrait telle qu'elle était alors avant les incidents des années ultérieures. Car la Marian Evans de 1852 dont il s'agit ici, c'est la future George Eliot.

Elle avait physiquement peut-être un peu de cette virilité qui la caractérise intellectuellement, car quoique d'une taille de femme ordinaire, elle était solidement bâtie. Sa tête aussi était plus forte que d'ordinaire chez la femme. Elle avait de plus une particularité qui la distinguait de la plupart des têtes, féminines et masculines; les contours en étaient très réguliers. D'habitude, une tête présente les endroits plats, ou de légères dépressions; sa tête à elle était partout convexe. Lorsqu'elle était au repos, elle frappait par sa puissance, et son sourire la transfigurait d'une façon extraordinaire. Le sourire de la plupart des gens ne signifie généralement que de l'amusement, mais à son sourire se mêlait généralement une expression de sympathie, pour la personne dont elle souriait, ou pour celle avec qui elle souriait. Sa voix était un contralto grave et, je crois, naturellement fort. Je devrais avoir sur ce dernier point une impression plus définie, car en ce temps, il nous arrivait de chanter ensemble; mais elle avait tellement pris l'habitude de retenir sa voix, que je crois qu'elle n'en faisait que très rarement ou peut-être jamais, sentir toute la puissance. Le timbre en était doux et, comme le sourire, sympathique. Ces traits résultaient de ce qu'elle avait en une grande mesure les deux éléments qui produisent le sentiment altruiste, les sympathies générales, et les affections domestiques. L'activité de ces dernières fut pour la plus grande part ce qui amena les incidents marquants de sa vie ultérieure. Il est presque inutile de dire que de ses sympathies générales dérivait beaucoup de son amour de l'humanité. Elles lui donnaient aussi le désir de se sentir à l'unisson avec ceux qui l'entouraient. Le rejet de ses croyances primitives laissa son esprit dans une attitude d'antagonisme qui dura quelques années, mais ce sentiment ne fut que temporaire, elle était portée naturellement à être conciliante autant que possible. Sa possession d'elle-même, qui produisait une égalité de caractère remarquable, était très forte. Une fois seulement l'ai-je vu manifester un peu trop fortement son irritation, qui n'était point injustifiée du reste. Consciencieuse et juste dans tous ses rapports, et naturellement indignée contre le mal, elle était néanmoins indulgente pour la faiblesse humaine et pardonnait vite. Elle blâmait les jugements sévères. Ceci, je n'en doute pas, était causé en partie par l'étude constante de ses propres défauts. Elle se plaignait d'avoir une double conscience; tout ce qu'elle faisait et disait était accompagné par sa propre critique mentale, et ceci naturellement la conduisait à se déprécier, et à se méfier d'elle-même <sup>1</sup>. C'était probablement cela qui l'empêchait de

---

<sup>1</sup> Les gens à esprit actif ont, j'imagine, plus ou moins souvent des impressions, de double conscience : une conscience semblant prendre note de ce que fait l'autre, en approuvant ou désapprouvant. Ces dernières années, différentes expériences me font incliner de plus en plus à croire à ce que l'on a appelé la « dualité de l'esprit » impliquant l'aptitude des deux hémisphères du cerveau à agir de façon plus ou moins indépendante. Les rêves m'ont plusieurs fois présentés des phénomènes que je ne puis pas comprendre sans cette hypothèse, et, il y a quelques années un fait qui me semble

montrer ses talents et ses connaissances. Elle dut découvrir ceux-ci graduellement et occasionnellement. Ils étaient les uns et les autres de premier ordre : je ne l'apprendrai à personne. Une mémoire extraordinairement bonne, et une grande facilité à saisir, faisait qu'elle apprenait vite n'importe quoi. Et à côté de cela, quoique moins marquée, elle possédait la faculté d'organiser ce qu'elle avait acquis. Son imagination constructive, quoique remarquable quand il s'agissait de créer des types et des représentations d'états d'âme, à d'autres points de vue ne lui était pas d'un aussi bon service. Le canevas laissait souvent à désirer et sa faculté spéculative était critique et analytique plutôt que synthétique.

Toutefois, telle qu'elle était, ses facultés philosophiques étaient remarquables. J'ai connu peu d'hommes avec qui j'aie pu discuter avec plus de plaisir une question de philosophie. Son aptitude à la pensée abstraite se rencontre très rarement unie à la faculté de représentation concrète même chez les hommes; et citez aucune autre femme on n'a trouvé au même degré la réunion de ces deux facultés.

Je crois qu'elle avait été autrefois assez vive, mais elle ne l'était plus quand je fis sa connaissance. C'était probablement là la raison pour laquelle elle ne montrait que rarement l'esprit, et l'humour qu'elle possédait et qui parfois pourtant donnaient des signes de leur existence. Le calme était un des traits de son caractère. On ne voyait jamais chez elle l'indication d'une excitation mentale, encore moins d'une tension mentale, mais l'impression générale était celle d'une force latente; ses idées personnelles étant manifestement les produits d'une grande intelligence travaillant facilement. Et pourtant, quoiqu'elle dût être consciente de sa grande intelligence, on ne trouvait chez elle aucun orgueil apparent. Lorsqu'elle était d'un avis différent, elle l'exprimait presque en s'excusant.

Je crois que c'était le manque de confiance en elle-même qui fit qu'elle résista au conseil que je lui donnai d'écrire des romans. Je croyais voir en elle beaucoup, sinon la totalité, des qualités requises pour ce faire : l'observation rapide, une grande faculté d'analyse, l'intuition rapide et très spéciale de l'état d'esprit des autres, des sympathies larges et profondes, de l'esprit et de l'humour et une grande culture. Mais elle ne voulut pas m'écouter. Elle ne croyait pas avoir ce qu'il fallait pour cela.

Ce fut Marian Evans qui fit lire la *Philosophie positive* de Comte à Spencer. Tâche difficile. Spencer ne possédait que très imparfaitement la langue française. Mais il la possédait assez pour comprendre la classification des sciences qu'il rejeta tout aussitôt. Marian Evans n'insista pas pour que Spencer lût plus avant, et Comte en resta là.

Naturellement, comme on nous voyait souvent ensemble, les gens faisaient leurs réflexions. Le monde se contente souvent, pour tirer des conclusions positives de faits très insignifiants; et dans notre cas les faits semblaient probants. Naturellement, on

---

concluant s'est présenté à moi. Me réveillant un matin, assez pour avoir conscience que j'étais éveillé, je continuai néanmoins à rêver, et pendant quelques moments, ma conscience éveillée surveilla ma conscience endormie. Des faits analogues donnent aussi à penser que les fonctions des deux hémisphères sont spécialisées. On a clairement établi l'existence d'une spécialisation limitée et il me semble probable qu'il y a une spécialisation plus étendue : un des deux hémisphères se chargeant, peut-être des coordinations d'idées plus complexes, et l'autre des moins complexes. et tous deux collaborant. Ne peut-il pas y avoir une pensée bi-cérébrale comme il y a une vision binoculaire?

commença à faire courir des bruits très précis. On disait que j'étais épris d'elle et que nous devions nous marier. Mais rien de tout cela n'était vrai.

Ici à propos d'une remarque qu'elle me fit sur moi-même ce printemps, je puis commenter plus à propos qu'ailleurs la façon de penser qui m'était propre et que je décrivis à propos de sa remarque. Parlant de la *Statique sociale* elle me dit combien, étant donnée la somme de réflexion que j'avais dû donner, elle était surprise de ne pas voir de rides sur mon front. « Je pense que c'est parce que je ne suis jamais embarassé » répondis-je. Ceci attira cette exclamation : « Oh, voici la chose la plus orgueilleuse que j'aie jamais entendu dire. » Ce à quoi je répondis. « Vous ne parlerez plus ainsi, quand vous saurez ce que je veux dire. » Et alors, je commençai à lui expliquer que ma manière de réfléchir ne demandait pas cet effort de concentration qui est généralement accompagné par le froncement des sourcils.

Jamais cela n'a été mon habitude de me poser devant un problème et de chercher la réponse. Les conclusions auxquelles je suis arrivé ne me sont point venues comme des solutions à des questions posées, mais elles sont arrivées sans que je m'y attende, chacune d'elles comme le résultat d'un corps de pensées qui sont lentement sorties d'un germe. Une observation directe ou quelque fait que j'avais lu me restait probablement, parce que j'en sentais la signification. Ce n'était pas que j'eusse distinctement conscience de sa signification générale, mais plutôt parce que j'avais une sorte d'intérêt instinctif pour les choses qui ont un sens général. Par exemple le détail de la structure de telle ou telle espèce de mammifère, quoique je le lise volontiers, ne me laissera qu'une faible impression. Mais lorsque je vois que presque sans exception les mammifères, même aussi différents entre eux que la baleine et la girafe, ont sept vertèbres cervicales, ceci me frappe et je me le rappelle comme étant suggestif. Étant apte à saisir les vérités essentielles, il m'arrivait parfois qu'une d'elles, la plupart du temps rappelée à mon esprit par un exemple, et gagnant par là une nouvelle netteté, était soumise pendant quelque temps à l'examen, tandis que j'en observais la portée. Peut-être une semaine après, la chose me revenait à l'esprit, et après y avoir pensé plus profondément, il pouvait surgir à ce sujet dans mon esprit une application plus large que celle que j'avais aperçue; de nouvelles observations s'ajoutant aux observations déjà faites. Puis, après un laps de temps d'un mois, ou peut-être de six mois, quelque chose me remettait en mémoire ce que j'avais déjà remarqué; et la récapitulation en moi-même des faits, pouvait être suivie d'une nouvelle extension de l'idée. Quand l'accumulation des faits avait donné corps à une généralisation, la réflexion réduisait la conception vague tout d'abord formée à une conception plus définie; et peut-être les difficultés ou les anomalies sur lesquelles j'avais passé pendant un temps, mais qui à un moment s'imposaient fortement à mon attention, pouvaient causer une modification nécessaire à ma pensée et lui donner une forme plus exacte. Parfois la généralisation qui se préparait jusque-là inductive, prenait la forme déductive; je la reconnaissais soudain comme une conséquence nécessaire de quelque principe physique, de quelque loi reconnue, établie.

Et ainsi, petit à petit, d'une façon presque insensible, sans intention consciente et sans effort appréciable, une théorie cohérente et organisée se formait. Généralement la marche était celle d'un développement lent et sans contrainte, s'étendant souvent sur une période de plusieurs années, et je crois que c'était parce que je pensais de cette façon graduelle et presque spontanée, sans tension, que l'on constatait l'absence de ces rides que Miss Evans remarquait, absence à peu près aussi complète trente ans plus tard, malgré la quantité de méditations survenues pendant l'intervalle.

Je cite sa remarque et donne cette explication, en partie pour déclarer que je crois qu'une solution atteinte de la façon que j'ai dite a plus de chances d'être exacte que telle autre atteinte après des efforts spéciaux dans le but de la trouver. L'effort voulu cause la perversion de la pensée. Lorsqu'on essaye de retrouver quelque nom ou quelque chose que l'on a oublié, il arrive souvent que le nom ou la chose cherchée ne revient pas à la conscience; mais lorsque l'attention se relâche, alors le nom ou la chose cherchée vient spontanément. Tant que la pensée est contrainte à rester dans certains mauvais chemins qu'elle a pris tout d'abord, la recherche est vaine; mais, si la tension cesse, la véritable association d'idées a une chance de s'affirmer. Et de même il arrive que tandis qu'un effort pour trouver une réponse à quelque problème agit comme un agent d'erreur dans la conscience et donne un résultat inexact, l'étude tranquille, occasionnelle du problème, permet à ces tendances de la pensée qui ont été probablement formées spontanément par l'expérience de se faire sentir et de guider l'esprit vers la conclusion exacte.

Mais revenons aux occupations de l'année en question. En donnant à Chapman pour la *Westminster* son travail sur la *Théorie de la Population*, Spencer stipula qu'il en serait fait un cliché, et que deux mois après la publication dans la revue, il en serait fait un tirage à part en brochure, avec le nom de l'auteur. Ce fut fait, et en juin, Spencer en distribua quelques exemplaires. Spencer fut amené à en envoyer un à Huxley : certains faits relatés par ce dernier qui revenaient de l'expédition du *Rattlesnake*, et qui avait fait à l'Association britannique une communication concernant les hydrozoaires, vinrent à l'appui des théories de Spencer. De la sorte, ils entrèrent en relations, et ce fut le début d'une amitié que la mort seule traversa. Bien qu'Huxley soit trop connu par des travaux très divers - car peu d'hommes ont touché à des sujets aussi différents - pour qu'il soit nécessaire de rappeler ses titres à la reconnaissance publique, Spencer tient à en dire quelques mots, et à exprimer, lui aussi, son admiration pour tant de dons si bien utilisés au service de causes variées mais toutes excellentes.

Ceux qui ne le connaissent que comme conférencier et écrivain scientifique ne connaissent que le côté sérieux de son caractère. Quoique ce que l'on sait de ses « propos de table » fasse voir à tous son trésor d'humour, ses amis, eux, le connaissent comme un homme très spirituel, capable de dire des choses fort amusantes, qui, oubliées par lui-même peut-être, ne le sont pas par les autres. Le souvenir d'un mot d'esprit qu'il fit à mes dépens est resté dans ma mémoire depuis vingt ans. Il était dans un cercle où l'on discutait la tragédie et mon nom fut prononcé à propos de je ne sais quoi. Là-dessus Huxley dit : « Oh! vous savez l'idée que Spencer se fait de la tragédie : c'est l'assassinat d'une déduction par un fait. » Une autre fois, ce fut Lewes qui fournit le prétexte. J'avais invité cinq ou six notabilités à dîner, pour les faire connaître à un ami américain. Au cours de la soirée, la conversation porta sur la façon de composer. Quelques-uns disaient la difficulté qu'ils avaient à se mettre sous pression, et d'autres disaient que la chose leur était facile dès le commencement. Lewes, un des derniers dit : « Je n'hésite jamais, je fais vapeur de suite. En somme, je bous à basse température. » « Oui, remarqua Huxley, mais cela implique un vide dans les régions supérieures ! »

Il a toutefois deux défauts que je dois signaler. L'un est qu'il est conciliant. Je ne veux pas dire qu'il soit ce qu'Emerson appelle quelque part « une concession vivante ». Loin de là. Je croirais plutôt qu'il est le dernier homme à céder un point dans la discussion, ou à abandonner une ligne de la conduite qu'il a adoptée.

Néanmoins, dans un certain sens, il se rend trop facilement. Il a de la difficulté à répondre négativement quand on lui demande d'entreprendre quoi que ce soit au bénéfice d'un individu ou pour le bien public. La tendance à consentir est généralement très forte chez lui.

Son autre défaut, conséquence du premier, est qu'il travaille habituellement trop, car, naturellement, les concessions qu'il fait de temps à autre augmentent encore la somme de ses engagements. Il me fait l'effet d'un homme qui retire sans cesse deux fers du feu et en met trois. D'où congestion externe pouvant produire de la congestion interne. Il ne faut pas devenir trop gros débiteur de la nature, car il faut régler les comptes et la nature tient les siens très strictement. Mais puis-je le blâmer de cette complaisance et de cet empressement au travail qui en est la conséquence, moi qui ai souvent péché en l'y entraînant à mon profit ? Il a bien des fois employé son temps à me faire profiter de ses critiques alors qu'un délassement ou un divertissement même lui eut été nécessaire.

Vers 1844, Spencer avait écrit, pour une Revue qui n'en voulut pas, un article sur *la Force de l'Expression*. Il s'agissait du style, et, c'est à propos de l'absence de principes relatifs au style, que Spencer avait écrit cette étude, essayant d'expliquer la cause générale de la force d'expression.

Il reprit ce travail en 1852.

Je proposai à la *Westminster Review* cet essai ou plutôt une version revue et développée, et après m'être occupé pendant une partie de l'automne à le récrire, je le publiai en octobre après lui avoir donné le titre *La philosophie du style*. Ce changement de titre n'était point mon fait : c'est le directeur qui voulut un titre plus frappant que *Force de l'Expression*. Comme j'avais été obligé d'adopter un titre trop vaste à mon gré, cela m'amusa et m'ennuya à la fois d'entendre le directeur faire, après la publication, la critique de l'article en disant que celui-ci ne contenait que l'ossature du sujet. C'était seulement l'ossature du sujet que j'avais prétendu traiter, et que le titre primitif indiquait. On ne s'attend guère à trouver un sujet tel que le style, traité d'après des principes physiques. La première des deux théories que je développais et qui était accompagnée d'exemples variés est que de l'énergie nerveuse est consommée dans l'interprétation de chacun des symboles, par lesquels une idée est exprimée et qu'il il y a une dépense plus ou moins grande d'énergie selon le nombre de ces symboles, leur caractère et leur ordre; le corollaire est que, en proportion, quand il y a moins de force absorbée dans l'interprétation des symboles, il en reste plus pour la représentation de l'idée, et en conséquence l'idée est plus vive. Autrement dit, la forme de phrase là meilleure est celle où la pensée de l'auditeur ou du lecteur est conduite selon la ligne de moindre résistance. Chaque résistance rencontrée dans le passage de l'idée antécédente à l'idée conséquente entraîne une diminution de la force avec laquelle l'idée conséquente surgit dans la conscience.

Le second thème est que, étant donné que chaque élément du système nerveux, comme tout autre élément actif de l'organisme, s'use par l'action, il suit que chaque idée suggérée, chaque conception formée, entraîne quelque fatigue, parfois momentanée, parfois plus prolongée, des éléments nerveux employés; et que ceux-ci sont par conséquent, pendant un laps de temps plus ou moins long, en partie mis hors d'état d'agir ; ils sont rendus moins aptes qu'avant à produire dans la conscience un senti-

ment ou une idée analogue à ceux qu'ils viennent de produire. Le corollaire qui en découle est que pour produire l'effet le plus grand, les impressions successives doivent être groupées de telle façon que les premières ne puissent pas, en appuyant trop fortement, arriver à diminuer la sensibilité des éléments en jeu, de façon à les rendre en partie insensibles aux impressions ultérieures qu'il importe plus spécialement de faire fortes et agissantes. Ainsi que l'on peut s'en rendre compte immédiatement, ces thèses sont conformes à quelques-unes des maximes qu'énoncent ceux qui traitent du style. Mon article réduisait ces maximes de la forme empirique à la forme rationnelle, et indiquait de nouvelles applications du principe impliqué.

J'ajouterai qu'à la fin il était visible pour la première fois que la formule de von Baer exprimant la transformation subie pendant le développement de tout organisme pouvait s'appliquer à d'autres choses. L'article se termine par la conclusion qu'une composition parfaite devra « répondre à la description de toutes les productions d'une organisation supérieure, soit de l'homme, soit de la nature ; ce doit être, non une série de parties semblables simplement juxtaposées, mais un tout fait de parties différentes, qui sont mutuellement dépendantes » (la conception du progrès indiqué dans la *Statique sociale*, pp. 451 - 554). Et à la page suivante il y a la conclusion presque équivalente que le progrès dans le style « doit produire une hétérogénéité croissante dans nos modes d'expression ».

C'est en 1852 encore, que Spencer commença la série dont il a été parlé plus haut, les *Haythorne Papers*, en publiant les essais sur l'utilité de la Beauté; Hypothèse du Développement; l'Origine des types architecturaux; Une théorie des pleurs et du rire ; La Grâce, etc.

Spencer note en passant quelques rencontres avec des relations nouvelles, Leigh Hunt, Kingsley, Louis Blanc.

Voici Kingsley :

« C'est évidemment un homme d'une très grande énergie. Il semble être tellement sous pression qu'il ne tient pas en place. Il déclare que ce serait une grande joie pour lui s'il pouvait faire quelque chose pendant son sommeil... Entre autres choses il dit qu'à son avis, l'homme, tel que nous le connaissons, n'est pas à beaucoup près l'organisme le plus parfait qui doive être produit. J'ai vu là une acceptation de l'hypothèse du développement mais je ne suis pas assuré que ce soit là le sens exact de ce qu'il dit. »

Un incident, à signaler en passant, le don d'un microscope dont le donateur voulut conserver l'anonymat. Spencer a bien l'air de deviner de qui vient ce cadeau <sup>1</sup>, mais ne dit point sa pensée.

---

<sup>1</sup> De Marian Evans (Trad.).

## Chapitre XV

---

### Un changement de situation. - Vacances

1853. ÆT. 33

[Retour à la table des matières](#)

En acceptant, le poste de directeur-adjoint, de *l'Economist*, Spencer n'avait, en 1849, nulle intention de s'y éterniser. Il comptait y rester jusqu'à l'achèvement et à la publication de son livre. Or, le livre avait paru depuis deux ans et Spencer était toujours là. Mais il songeait depuis 1853 à se démettre. Ses amis l'engageaient à renoncer à une besogne qui ne l'intéressait que peu pour consacrer tout son temps à écrire. La *Statique Sociale* avait été un succès, les articles de la *Westminster* aussi. Ce que voyant, Spencer, avant de lâcher la proie pour l'ombre, voulut voir s'il pouvait compter sur sa plume pour vivre, et décida de faire l'expérience. Elle se poursuivait depuis plusieurs mois, quand un événement se produisit qui changea la face des choses. Mais avant de le narrer Spencer présente quelques considérations philosophiques qui servent d'introduction à ce qui suivra.

« Le jeu vaut-il la chandelle? » Cette question devrait être souvent posée et pesée.

Les hommes font mille projets sans calculer la perte de temps, la peine, l'ennui qui en sont les conséquences, sans se demander si ce qu'ils gagneront vaudra le prix qu'on le paiera, si la quantité d'activité absorbée par l'attention, la pensée, et l'effort paiera adéquatement l'effort donné pour soi et pour les autres; et si quelque autre



façon de dépenser son énergie n'apporterait pas plus de bonheur, égoïste ou altruïste ou tous deux ensemble. Si les moyens et le but étaient mis en balance avant l'entreprise, beaucoup, par exemple, refuseraient de passer de longues années de labeur et d'anxiété à accumuler une fortune, avec l'idée de réussir au point de vue social. Si l'on estimait à sa juste valeur le succès quand il est obtenu, si l'on pouvait savoir combien les plaisirs qu'il apporte sont comparativement médiocres, et quels tracassés et désillusions sont la part de ceux qui entrent dans l'engrenage social, on se déciderait à ne pas faire les sacrifices requis.

Mais l'erreur de toutes la plus grave et la plus générale, erreur qui résulte de ce que l'on ne se demande point ce que sont les moyens et ce que sont les fins, et de ce que l'on n'en considère pas la valeur respective, est celle qui se rencontre dans les idées courantes sur le rapport entre la vie et le travail. Ici la confusion de pensée qui a été produite par diverses causes est si profonde que les moyens sont confondus avec le résultat, et le résultat avec les moyens. L'inversion des idées est devenue si courante que ce qui, regardé sans les lunettes trompeuses de l'habitude paraît comme une erreur incontestable, est pris par presque tous comme une vérité évidente en soi. Tant sacrées que profanes, les doctrines conspirent pour tromper l'homme. « Travaille tant qu'il fait jour, car la nuit vient où nul ne pourra plus travailler. » Ce précepte des Écritures dit de la façon la plus claire que le travail est le but, et la vie le moyen. Des conversations quotidiennes montrent que l'industrialisme de la vie moderne a si fortement associé les idées de devoir et de travail, que plus un homme peine, plus il est considéré comme digne d'être loué, et si son activité se relâche, il est tacitement entendu qu'une explication ou une excuse est nécessaire. Mais le tout n'est qu'une superstition. La vie n'est pas faite pour le travail, mais le travail est fait pour la vie, et très souvent le travail, quand il va jusqu'à ruiner la santé ou absorber trop l'existence, n'est pas digne de louanges, mais le contraire mérite le blâme. Si nous regardons la vie en général dans ses formes ascendantes, nous voyons que chez les êtres inférieurs les énergies sont toutes absorbées par l'entretien de la vie individuelle et de la vie de race. Chaque progrès fait dans l'organisation, produisant quelque économie, rend le maintien de la vie plus facile, de sorte que les énergies procurées par une quantité donnée de nourriture sont plus que suffisantes pour pourvoir aux besoins de l'individu et de sa progéniture. Il reste de la force non employée. Arrivant aux types plus élevés d'êtres possédant une organisation plus développée, nous voyons que ce surplus d'énergie devient de plus en plus grand. Et les plus élevés nous montrent de longs intervalles de cessation de recherche de la nourriture, pendant lesquels il y a une dépense spontanée assez fréquente de la force non employée, au profit de cette activité agréable des facultés que nous appelons le jeu. Cette vérité générale doit être reconnue comme se manifestant chez les formes les plus élevées de la vie, y compris l'homme. Le progrès de l'humanité est, à un point de vue, une libération de plus en plus considérable du labeur qui laisse de plus en plus de temps pour le délassement, pour la culture, pour les plaisirs esthétiques, pour les voyages et les jeux. Toutefois, cette vérité est si peu reconnue qu'à la plupart elle semblera être un paradoxe. Le devoir pour eux, c'est la dévotion au travail beaucoup plus même qu'il n'est nécessaire pour s'entretenir eux-mêmes et ceux qui dépendent d'eux, et remplir leur part d'obligations sociales. Le cas est tellement répandu que vous pouvez voir souvent un homme occupé, déjà miné par un travail incessant, persister, en dépit des représentations de sa famille et des conseils de ses amis, à empirer son état par le surmenage. Réduite à une forme définie, la conception courante de ceux qui pensent et agissent ainsi peut être exprimée par cette formule : « Les affaires avant tout. La vie est d'importance secondaire. »

Ces réflexions sont suggérées à Spencer par le cas de son oncle Thomas. Celui-ci s'était surmené à Cambridge, pour sortir parmi les premiers. Sa santé, depuis, fut toujours médiocre, et entre cinquante et soixante ans, elle fléchit, considérablement. Il se soigna mal, et peu, malgré sa femme et ses amis; il n'enraya en rien son labeur; et en décembre 1852, il tombait gravement malade, et mourait en février 1853, terminant prématurément, une carrière qui eût pu durer vingt ans encore, avec profit pour lui-même et les autres.

Herbert fut, par le testament de son oncle, nommé, avec sa tante, co-exécuteur testamentaire. Il héritait aussi de 12.500 francs qui furent accrus d'une petite somme. Sa situation étant ainsi améliorée, il n'hésita plus à quitter *l'Economist* et décida de se retirer en juillet.

En même temps il se mettait en rapport avec différentes Revues, et s'engagea à préparer pour la *Westminster* un article sur une des parties de l'œuvre de psychologie qu'il avait entreprise, sur le Postulat universel, dont le thème, opposé à celui de la *Logique* de Mill, avait été suggéré par cette même *Logique*.

Cet essai, dit Spencer, « peut être considéré connue un exemple précoce de cette tendance à l'analyse qui chez moi accompagnait la tendance plus accentuée à la synthèse ». Déjà dans la *Statique Sociale*, puis dans la *Théorie de la Population* et dans la *Philosophie du Style*, on trouve un processus analytique qui précède la synthèse pour fortifier celle-ci.

Je n'ai eu distinctement conscience du fait que cette façon de procéder m'était devenue habituelle que lorsque, m'étant aperçu que c'est celle qui m'a servi dans *Le Postulat universel*, je me suis reporté à mes précédents écrits pour voir si l'on en trouvait trace là aussi. Je le répète, c'est sans intention consciente, mais par un instinct inconscient, que se fait cette recherche d'un élément dernier, qui donne une communauté de caractère à des choses en apparence différentes. Un poids me tombe sur le pied et j'en souffre : c'est une vérité évidente. Si je laisse trois livres sur la table, et n'en trouve que deux à mon retour, il en résulte que je suis convaincu, sans y pouvoir rien changer, que l'un d'eux m'a disparu d'une façon ou d'une autre. Si ma vue est éblouie de la clarté d'une lumière électrique, aucun effort ne pourra me faire croire que je suis plongé dans l'obscurité. On fait entre deux villages qui étaient réunis par un sentier tortueux une route droite, et je ne puis m'empêcher de penser que la nouvelle voie est plus courte que l'ancienne. J'accepte l'affirmation que l'action et la réaction sont égales et opposées, parce que je ne vois pas d'autre alternative.

Voici donc des idées d'espèces absolument différentes, idées d'une souffrance, d'une implication numérique, d'une sensation visuelle, d'une vérité géométrique, d'un axiome mécanique, qui sont, néanmoins semblables parce qu'elles sont absolues. Qu'est-ce qui constitue cet absolu? Qu'est-ce qui me fait leur prêter une certitude qui ne peut être excédée? Je ne puis donner aucune preuve, sinon que cela est et ne peut être changé. L'épreuve par laquelle, en dernier ressort, je décide si une croyance doit absolument être acceptée par moi, consiste à chercher s'il est possible de la rejeter, s'il est possible d'en concevoir la négation. En d'autres termes, l'inconcevabilité de la négation est mon suprême critérium d'une certitude. Et il est, impossible par aucune suite de raisonnements d'aller plus loin; cela est manifeste quand on se rappelle que pour l'acceptation de tout point au cours d'un raisonnement, la garantie est que la négation est inconcevable.

Je puis remarquer comme un fait curieux que depuis le moment où cet article a été publié, quoique diverses objections aient été faites au critérium de certitude admis par

moi, aucun autre critérium n'a été proposé. Ceux qui ont douté de sa valeur n'en ont offert aucun autre. Ils imaginent sans doute qu'aucun n'est nécessaire.

On eut pu supposer que comme un préliminaire nécessaire à une discussion systématique, surtout une discussion concernant la nature des choses, ceux qui y participent s'entendraient sur le choix d'une méthode permettant de distinguer les propositions qui doivent être acceptées, de celles qui peuvent être niées. Ne peut-on dire à juste titre que ceux qui refusent d'accepter un critérium proposé, et refusent aussi d'en fournir un à leur idée, agissent ainsi parce qu'ils ont sagement conscience que leur opinion ne supportera pas l'épreuve?

C'est à cette époque que Spencer fit la connaissance de Tyndall. Tyndall était un esprit très large, aussi épris des beautés de la nature que des vérités de la science, capable - il l'a prouvé - de s'intéresser aux grandes idées, très porté aussi - et ceci encore, il l'a fait voir - à se faire le champion des persécutés et le défenseur des idées justes méconnues. Tout naturellement Spencer et Tyndall devaient s'entendre et se plaire mutuellement, et c'est ce qui eut lieu.

Parmi les travaux auxquels Spencer se consacra tout en achevant son temps à *l'Economist*, il y a lieu de citer particulièrement son article, publié dans la Westminster, sur les méfaits de l'intervention de l'État.

Pourquoi parler de cet article, étant donné combien les opinions qu'il expose sont familières ? Il y a plusieurs raisons. D'abord parce qu'il est intéressant de noter les premières phases de ces opinions; en second lieu parce que l'inattention veut être combattue par la répétition et la réitération, et enfin pour beaucoup un résumé succinct d'une théorie en dit plus qu'un exposé complet encombré d'exemples à l'appui.

Les incidents de la vie privée nous prouvent souvent la faillibilité de nos jugements, nos plans les mieux établis tournent souvent à notre confusion. Alors comment pouvons-nous avoir tant de confiance dans nos plans pour la prospérité publique à l'égard de laquelle nos jugements, à cause de la complication des données, sont encore plus exposés à être erronés? Et notre hésitation ne devrait-elle pas être encore considérablement accrue en considérant les erreurs de nos devanciers, manifestées par les innombrables lois qui, siècle après siècle, ont été établies puis abrogées après avoir causé tant de maux? Pourquoi attendons-nous tant de l'intervention de l'État dans des domaines nouveaux, alors que dans les anciens il a si misérablement échoué? Pourquoi, étant donné que l'organisation de la défense nationale et l'administration nationale marchent si mal que journallement tant de plaintes se font entendre, désirons-nous tellement des nouvelles organisations d'un genre analogue ? Et réciproquement, pourquoi, étant donné que c'est l'entreprise privée qui a conquis la terre, bâti les villes, créé les moyens de communication, et développé les bienfaits de la civilisation en général, sommes-nous si opposés à nous fier à l'entreprise privée en d'autres matières? Pourquoi dédaigner le bon et fidèle serviteur, et augmenter le salaire du mauvais en le portant de un à dix talents ?

Les besoins humains sont les forces motrices qui produisent toutes les activités sociales. Ces besoins peuvent utiliser pour se satisfaire des agents *directs*, comme lorsque les hommes travaillent individuellement pour atteindre leurs fins, ou se groupent volontairement dans ce but; ou bien, ils peuvent utiliser pour leur satisfaction des agents *indirects*, comme lorsque les électeurs choisissent, des représentants

qui établissent un ministère, qui forme un département, lequel désigne les fonctionnaires principaux, qui choisissent leurs subordonnés chargés, eux, de surveiller ceux qui font l'ouvrage. C'est une chose connue en mécanique que la multiplication des leviers, roues et autres pièces dans un appareil implique une perte de force, et augmente les chances de dérangement. N'en est-il pas ainsi avec l'appareil gouvernemental, lorsqu'on le compare à l'appareil plus simple que les hommes créent quand il n'est pas là ? De plus les désirs des hommes, quand ils peuvent se satisfaire, suivent l'ordre d'intensité et d'importance décroissantes. Les plus importants sont satisfaits les premiers. Mais lorsqu'au lieu d'agrégats, de désirs ou besoins, travaillant spontanément à leur satisfaction, nous avons les jugements d'un gouvernement, il n'est pas sûr du tout que l'ordre d'importance relative sera suivi, et il est même prouvé qu'il ne le sera pas. L'adaptation à une fonction présuppose plus ou moins d'incapacité pour d'autres fonctions, et la préoccupation de beaucoup de charges empêche d'en remplir aucune complètement. Outre la charge de la défense nationale, la fonction essentielle d'un gouvernement est de veiller à ce que les citoyens, en cherchant à satisfaire leurs propres désirs individuellement ou en groupe ne se nuisent pas les uns aux autres; et son inaptitude à remplir cette fonction est d'autant plus grande que ses autres fonctions sont plus nombreuses. Les scandales quotidiens de notre système judiciaire qui souvent amène la ruine au lieu de la restitution et effraye ceux qui ont besoin de protection, résultent en grande partie de ce que les hommes d'État et les politiciens se préoccupent de choses non essentielles, tandis qu'ils ne remarquent pour ainsi dire pas les choses absolument essentielles.

Telles étaient les principales des idées exposée dans l'article en question sur *L'Excès de Législation*, qui plut tant à Samuel Morley qu'il voulut en faire faire un tirage à part, pour faciliter la dissémination de la doctrine qui y est exposée.

En juillet, Spencer quittait *l'Economist*. Il était fatigué, et se retira volontiers tout en conservant un bon souvenir du temps qu'il y avait passé. En somme, il avait beaucoup travaillé et réfléchi; différentes conceptions s'étaient graduellement formées; sa pensée s'était mûrie; il avait encore acquis de nombreuses relations, et cinq amitiés de grand prix.

Comme depuis près de cinq ans, sauf une absence de dix jours à Noël 1851, Spencer n'avait pas quitté Londres plus de quatre jours consécutifs, son premier soin, en recouvrant la liberté, fut de sortir quelque peu de la ville. Les Potter l'avaient invité chez eux pour quinze jours, à Standish-House, près de Stonehouse: une résidence où, par la suite, pendant trente ans, Spencer a fait, en toutes saisons, de nombreux séjours, dont il Jouissait beaucoup. Quittant les Potter il alla avec Lott en Suisse. Il ne semble pas avoir beaucoup joui du paysage alpestre. Les teintes de la montagne l'ont déçu; il n'y a guère de nuances, les tons manquent, et ceci résulte de ce que l'air est trop clair. Le paysage d'Écosse lui paraît fort supérieur à celui des Alpes Suisses, en ce qui concerne le coloris. Mais Spencer reconnaît sans difficulté que si ce dernier n'a pas la beauté qu'il attendait, il a du moins beaucoup de grandeur.

La beauté manque, à la fois parce qu'il manque des couleurs chaudes et claires, et parce que les formes ne se composent pas bien, parce que les lignes ne se combinent pas de façon pittoresque. Mais l'absence de beauté ne diminue point la grandeur. Après un certain temps durant lequel on acquiert quelque faculté d'interpréter les impressions faites sur les sens à qui des scènes aussi vastes ne sont pas familières, une révélation se produit tout à coup; comme, par exemple, quand, regardant des montagnes plus basses d'un côté de la vallée, les montagnes plus hautes de l'autre côté, qui, au lieu de se rapetisser à mesure qu'on montait, semblent avoir grandi

encore, nous voyons quand un nuage vient à passer en deçà de ces pics, ceux-ci jaillir tout à coup à une altitude bien supérieure à celle qu'ils semblaient, jusque-là, avoir. « La nature, dit Emerson, est ce qui réduit toutes autres choses à la condition de nain. » Et il y a peu d'endroits où l'on sente plus vivement cette vérité qu'en présence d'une de ces masses immenses, couronnées de neige, qui fait retentir la vallée du grondement de ses avalanches.

La remarque, souvent citée de Kant, que deux choses excitaient son admiration, le ciel étoilé et la conscience de l'homme, n'est pas celle que je ferais, pour ma part. Ce sentiment a été produit en moi plus spécialement par trois choses : la mer, une grande montagne, et de la belle musique dans une cathédrale. La première a, par l'accoutumance, je pense, perdu beaucoup de son effet primitif, mais les deux autres, non.

À cette brève indication des impressions laissées par ce voyage, j'ajouterai quelque chose sur les effets physiques qui probablement en ont résulté.

Longtemps avant, j'avais lu le livre d'Andrew Combe, *Les principes de la physiologie appliqués à la conservation de la santé*, et j'avais tout à fait approuvé l'auteur de ce qu'il met le lecteur en garde contre l'effort excessif que se donnent ceux qui, ayant jusque-là mené une vie sédentaire, essayent de réaliser des tours de force en fait de marche ou d'ascension. Pourtant, averti comme je l'étais de dommages possibles, je fus imprudent. Toutefois j'étais excusable.

Dans une lettre écrite du Faulhorn après avoir pressé mon oncle de visiter la Suisse, je continuais ainsi :

« Mais on est très tenté d'en trop faire. La difficulté de trouver une installation tolérable sauf dans certains endroits, incite souvent à aller trop loin. et malgré les tours de force que l'air des montagnes permet d'accomplir, Lott, et, moi nous nous sommes fatigués il y a quelques jours, malgré ma résolution d'éviter tout excès d'exercice. Toutefois, à l'avenir, nous serons plus fermes. »

Des trois excès d'exercice pédestre que je me rappelle (le dernier étant postérieur à la date de la lettre qui précède, malgré la résolution qui y était exprimée), deux furent causés par des erreurs de renseignement dans le *Guide* de Murray. Sur la foi de ce livre, nous nous arrêtâmes à des endroits que nous décidâmes d'éviter, dès que nous les eûmes vus, au prix de deux ou trois heures de marche en plus dans de mauvaises routes et par une obscurité presque totale. De précédentes expériences nous avaient montré qu'autrement il fallait se résigner à des nuits rendues impossibles grâce aux puces.

Je donne ces détails comme introduction au fait que peu de jours après mon retour à Londres, mon cœur commença à donner des signes d'affaiblissement. Il n'y avait pas de cause mentale. Ainsi que je l'écrivis à mon père, lorsque j'étais en Suisse, « j'avais cultivé la stupidité avec assiduité et avec succès ». Et après mon retour, je laissai passer quelques semaines avant de me remettre sérieusement au travail.

Deux physiologistes éminents m'ont assuré à différentes reprises que le cœur ne peut être « forcé », mais quelque autorisée que soit leur opinion, j'ai de la difficulté à l'accepter.

Les raisons de mon scepticisme sont au nombre de quatre. Je crois d'abord qu'il est improbable que les nombreuses assertions que l'effort excessif, comme dans les courses de rameurs, laisse souvent après lui une longue prostration, soient absolument dénuées de fondement. En second lieu, il y a le fait certain que dans les états de débilité, le cœur est facilement surmené, et si, pendant un état anormal, sa limite de force peut être excédée, elle peut l'être aussi pendant un état normal.

Troisièmement, il serait extraordinaire, étant donné que les autres organes ont des limites à leur résistance qui ne peuvent être dépassées sans dommage, ce qui conduit parfois à l'atrophie, que le cœur fût le seul à ne pas être soumis à cette même loi. Enfin, une telle exception ne semble pas conciliable avec l'hypothèse de l'évolution; car, comment, par sélection naturelle, ou par adaptation directe, un organe aurait-il pu acquérir un surplus inépuisable de force?

Quelle que soit l'interprétation, il n'en est pas moins certain qu'immédiatement, après mon retour en Suisse, il se produisit en moi des désordres cardiaques qui ne cessèrent jamais complètement, et qui sans doute préparèrent la voie à de plus sérieux dérangements de santé qui se produisirent plus tard.

Il n'y a rien à retenir d'intéressant d'une visite que Spencer fit, à son retour de Suisse, chez Mme Trevanion, une des filles de Sir Francis Burdett, qu'il connut chez son oncle à Londres. Mme Trevanion, pleine de sollicitude pour l'âme de Spencer, voulait le convertir, ayant appris par la tante de celui-ci, où il en était en fait de croyances religieuses. Elle le conduisit à la prédication d'un des pasteurs les plus appréciés du jour : mais en vain.

« On en sourit, dit Spencer, mais il y a quelque chose de pathétique aussi dans la confiance avec laquelle ceux qui n'ont jamais examiné critiquement leur foi, s'imaginent que ceux qui ont examiné, et abandonné, vont être convaincus simplement parce qu'ils entendront une fois de plus affirmer les vieilles croyances. »

La tentation de conversion échoua. Ajoutons qu'étant seul invité, Spencer trouva la visite un peu lourde. Son hôtesse avait vingt ans de plus que lui, et toute bonne et aimable qu'elle fût, elle n'avait pas beaucoup d'animation, « et je n'ai pas de la vivacité pour deux », dit Spencer; en outre il n'y avait pas beaucoup de points d'intérêt communs.

Spencer abrégé donc son séjour qu'il alléga en travaillant quelque peu pour la *Westminster* en préparant son essai sur les *Manières et la Mode*, et celui sur la *Méthode dans l'Éducation*.

# Chapitre XVI

---

## Articles pour revues

*1853-1854. ÆT. 33-34.*

[Retour à la table des matières](#)

À la fin d'octobre 1853, Spencer était de nouveau installé à Derby.

Pensant, avec raison, que ce qui intéresse le plus le lecteur est, non le récit des petits événements dont sa vie a pu être semée, mais l'indication des phases de l'évolution de sa pensée, il ne parlera guère, dans le chapitre que voici, que de ses doctrines, de leur genèse et de leurs transformations.

L'essai sur la *Méthode en Éducation* fut commencé quand j'étais chez Mme Trévanion, mais l'inertie de mon cerveau, provenant de l'effort physique fait en Suisse, n'avait pas encore été surmontée, et l'ouvrage avançait lentement. À part les quelques premières pages, ce fut en novembre, à Derby, que l'article fut écrit.

Son sujet avait, un triple intérêt pour moi. Il s'y rapportait quelques résultats d'observation, et même d'expérience, qui, considérés intrinsèquement, étaient dignes d'être commentés. Puis, cela avait un rapport direct avec la psychologie qui à cette époque occupait beaucoup mes pensées. De plus, le développement mental a sa place dans la théorie du développement en général, servant en même temps à le démontrer et à être expliqué par lui. Sinon consciemment, au moins inconsciemment, c'est le

désir de traiter le sujet d'après le point de vue psychologique et développemental qui me décida à faire de la « méthode dans l'éducation » le sujet d'un article.

Sous son aspect biologique, l'éducation peut être considérée comme un procédé pour perfectionner la structure de l'organisme et le rendre apte aux affaires de la vie. Les êtres inférieurs, jusqu'à un certain point, offrent un exemple de cette vérité. La façon dont les oiseaux adultes se conduisent vis-à-vis de leur couvée nouvellement éclos, et le jeu d'une chatte avec son petit, nous montrent de quelle manière les jeunes sont conduits à exercer leurs membres, leurs perceptions, et leurs instincts de façon à les fortifier quotidiennement, et donner un certain fini aux différentes parties mises en action.

Chez les enfants l'éducation physique effectuée naturellement par le jeu spontané, comme celle qui est effectuée artificiellement d'une façon beaucoup moins profitable par la gymnastique, développe visiblement les muscles, et ainsi que tout physiologiste pourra l'affirmer, développe aussi les nerfs et les ganglions qui coordonnent les mouvements, ainsi que les nerfs et les ganglions qui servent à la perception. Un développement semblable accompagne les activités classées comme intellectuelles. Il y a un achèvement des plexus cérébraux employés. On peut même dire plus. Chaque leçon apprise, chaque fait acquis, chaque observation faite implique une réorganisation dans certains centres nerveux. De sorte que non seulement cet effet de l'exercice par lequel les facultés sont adaptées à leurs fonctions dans la vie, mais aussi l'acquisition des connaissances qui servent de guides sont, au point de vue biologique, une adaptation de la structure à la fonction. Qu'est-ce que ceci implique? Évidemment que la méthode en éducation doit correspondre à la méthode en organisation, qu'elle doit en être une sorte de contrepartie objective. L'organisation ne se fait pas au hasard, mais partout se conforme à des principes reconnaissables, et si l'on ne reconnaît pas ses principes et si l'on ne s'y conforme pas en éducation, le processus d'organisation est entravé. Il suffit de se rappeler que dans son état rudimentaire, tout organisme est simple, et qu'il finit, par être relativement et même extrêmement complexe. Il suffit de se rappeler que dans sa première phase, les formes et les divisions d'un germe qui se développe sont, vagues, tandis qu'elles sont absolument distinctes chez l'adulte; il suffit de se rappeler que ces vérités vraies, de la transformation dans sa totalité, le sont aussi dans tous ses détails; de voir qu'elles donnent un guide à l'éducateur dans l'établissement de son système, et que s'il n'en tient pas compte, il commettra de graves erreurs, comme lorsqu'il veut faire entrer dans un esprit non encore développé des idées absolument exactes : l'exactitude non seulement n'étant pas appréciée, mais étant même répugnante aux esprits dans une phase inférieure.

Je n'ai pas besoin de spécifier toutes les conclusions auxquelles cette conception générale me conduisait et qui sont indiquées dans l'article. Je dirai seulement qu'il en dérivait des raisons « pour faire de l'éducation un procédé d'auto-instruction, et par conséquent d'instruction agréable. » Et je cite ces deux principes secondaires seulement pour avoir l'occasion de dire que dans leur énonciation et leur défense je reconnais, plus que partout ailleurs, l'influence directe de mon père. C'est en fortifiant chez moi une certaine façon de penser que fut principalement exercée sur moi son influence, et cette influence était générale, mais ici il y a eu une influence spéciale. Sinon par précepte, au moins par des exemples, il me fit accepter de bonne heure ces principes. Il ne me restait qu'à les justifier en les comparant à la méthode de la nature.

Ce qu'il y a surtout à noter ici, toutefois, c'est le rapport établi dans cet article, entre les idées antécédentes et les conséquentes. Il va sans dire que la doctrine domi-



nante était évolutionniste. Mais il y est prouvé que certaines doctrines évolutionnistes spécifiques se développaient. Il est dit de l'esprit que « comme toute chose qui se développe, il progresse de l'homogène à l'hétérogène », et il est aussi dit que « le développement de l'esprit comme tout autre développement est un progrès de l'indéfini au défini ». Ainsi se montre la présence, et le premier développement, de conceptions qui devaient plus tard prendre une beaucoup plus grande importance.

Le titre de cet article, quand il fut publié dans la *North British Review* en mai 1854 fut changé en *L'Art de l'Éducation*. Il forme maintenant le second chapitre de *L'Éducation, intellectuelle, morale et physique*.

L'essai suivant est dû à la remarque d'un Écossais américanisé, qui, partisan convaincu de l'idée que c'est la majorité qui doit gouverner, déclara à Spencer que le jour ou la majorité lui déclarerait ce qu'il devait manger, il obéirait. Il se croyait très ami des institutions libres, alors que Spencer considérait sa conception de la liberté comme très rudimentaire.

L'erreur tient à ce que l'on identifie la liberté avec les institutions politiques faites pour maintenir celle-ci. On est habitué à concevoir, à côté d'un pouvoir dirigeant très libre et absolu, une coercition extrême des individus gouvernés. De là l'idée qu'une société à gouvernement populaire doit être très libre. C'est, une erreur, si le pouvoir personnel est simplement remplacé par un pouvoir populaire qui dicte les mêmes lois.

Le pouvoir de la société sur l'individu est, le plus grand parmi les peuples inférieurs. La vie privée de chacun est réglementée d'une façon beaucoup plus tyrannique chez les sauvages que chez les hommes civilisés. Et, l'un des côtés des progrès de, la civilisation est l'émancipation de l'individu par rapport au despotisme de l'agrégat des individus. Quoique dans une tribu non civilisée le contrôle de chacun par tous ne s'effectue pas par une loi formulée, il est effectué par la coutume établie, souvent beaucoup plus sévère. Le jeune homme ne peut échapper au tatouage, et doit se laisser arracher les dents, ou subir la circoncision comme il est prescrit par l'usage et voulu par l'opinion publique. Quand il se marie des règlements sévères limitent son choix à des femmes de certains groupes, ou, comme il arrive dans beaucoup de cas, il ne lui est pas permis d'épouser une femme avant d'avoir réussi à la capturer de force. Pendant toute sa vie il doit se conformer à certaines défenses relatives aux rapports sociaux résultant des relations établies par le mariage. Il en est ainsi d'un bout à l'autre. Des règles anciennes que les vivants s'appliquent à maintenir, et dont personne ne s'avise de mettre en doute la sagesse, contrôlent toutes les actions. De même dans les phases primitives des sociétés civilisées quand les institutions politiques et ecclésiastiques sont devenues bien organisées, le despotisme qu'elles exercent est associé au despotisme exercé par la communauté tout entière sur chaque membre, grâce à l'usage tout-puissant. Mais en passant de l'Orient où ceci a été de tout temps remarqué, à l'Occident des temps modernes, nous voyons qu'avec la décroissance des contraintes politique et ecclésiastique s'est produite une décroissance de la contrainte cérémoniale, de sorte que maintenant les ordres de la majorité peuvent, beaucoup d'entre eux du moins, être enfreints impunément, et sans entraîner de pénalités sérieuses.

Sans doute la conception courante de liberté est conforme à la vie sociale existante et une conception plus élevée serait dangereusement en non-conformité avec elle. Les hommes primitifs, ayant à tous égards des natures non adaptées à la coo-

pération sociale, ne furent maintenus dans l'état social que par une coercition d'une espèce ou d'une autre. Ceux qui ne voulaient pas se soumettre ne sont pas devenus sociaux. Le progrès se produisit là où il existait une obéissance aux gouvernants despotiques, politiques ou ecclésiastiques, capable de rendre possible le contrôle de natures peu maîtresses d'elles-mêmes et agressives. Dans cette phase, l'affirmation des libertés personnelles, lorsqu'elle se produisait, était un empêchement à la croissance et à l'organisation nationales. C'est seulement grâce à l'adaptation graduelle des hommes à l'état social, qu'il est devenu possible à ces idées et à ces sentiments qui sont en opposition avec l'autorité sans limite, de s'affirmer et de restreindre l'autorité sans détruire la société. À présent le besoin de l'autorité, et du sentiment qui fait que l'on s'y soumet continue à être considérable. Tandis que les nations les plus avancées luttent entre elles à qui commettra le plus de vols politiques par tout le monde, il est manifeste que leurs membres sont beaucoup trop agressifs pour qu'il soit possible d'affaiblir beaucoup les pouvoirs restrictifs qui maintiennent l'ordre, parmi eux. Le droit illimité de la majorité à gouverner est probablement la conception de la liberté la plus avancée que l'on puisse à présent sans danger se permettre, à supposer toutefois qu'on puisse même aller jusque-là.

Ce sont des considérations de ce genre qui ont dicté l'article sur les *Manières et la Mode*, qui parut en avril dans *la Westminster*. Le but de l'auteur était originellement de protester contre un certain nombre de conventions sociales auxquelles la plupart des gens se soumettent sans protester. Mais l'article se modifia : Spencer, avec ses vues évolutionnistes, fut obligé de se demander comment ces conventions avaient pris naissance. Il en résulta l'ébauche d'une partie de la théorie générale de l'évolution.

Ayant achevé l'article qui précède, Spencer alla passer quelque temps à Londres, pour se renouveler un peu les idées, pour changer un peu d'existence, pour chercher quelques renseignements, et aussi s'entendre avec des directeurs de revues pour d'autres travaux. Il s'entendit avec *l'Edinburgh* pour un article sur la *Morale des chemins de fer* et avec la *British Quarterly* pour une étude sur Comte, qu'il lisait à ce moment.

Les disciples de M. Comte estiment que je lui dois beaucoup : c'est vrai, mais non de la façon qu'ils entendent. J'ai bien adopté son mot « altruisme » et l'ai défendu; j'ai bien adopté le mot « sociologie » aussi, parce qu'il n'y en a pas d'autre, et on m'a blâmé de les avoir acceptés. Autrement je ne lui dois qu'une chose : l'antagonisme qui existe entre nous. C'est mon opposition à certaines de ses vues qui m'a fait développer certaines des miennes. On se rend compte de ce qu'il faut penser quand on voit ce qu'il ne faut pas penser : par là la question est en partie réglée. Du moment où l'on exclut du champ de la spéculation un groupe considérable quelconque de conclusions, on rétrécit le premier naturellement, et ceci vous met plus près des conclusions à tirer. C'est à ce titre que la *Philosophie positive*, ou plutôt le commencement de celle-ci (car je n'ai lu ni la biologie, ni la sociologie, ni, je crois, la chimie) m'a rendu service. Il est probable que si je n'avais pas désapprouvé la classification des sciences qu'établit Comte, je n'aurais pas eu mon attention attirée sur le sujet. Et je n'aurais pas entrepris l'étude qui a abouti à *La Genèse de la Science*. Et en l'absence des idées auxquelles je suis arrivé en étudiant la genèse de la science, il eut probablement manqué à une des grandes divisions des *Principes de Psychologie* son principe organisateur. Peut-être même ne l'aurais-je pas écrite. C'est ainsi que je reconnais que Comte a exercé sur moi une influence, mais c'est une influence opposée en nature à celle qu'imaginent les comtistes.

L'étude sur Comte qui devait d'abord être purement critique devint éventuellement une critique accompagnée d'une partie constructive, et cette dernière a pris la place principale : Spencer en donne un commentaire qui mérite d'être transcrit.

Je commence en indiquant combien est erronée l'idée très répandue que la connaissance appelée Science se distingue nettement de la connaissance commune. Puis affirmant tacitement la vérité évidente en elle-même que la science a dû sortir de la connaissance commune, je m'occupe à décrire la manière dont s'est passée cette genèse. Même la connaissance rudimentaire des choses ambiantes manifeste de la prévision d'une sorte ou d'une autre. La prévision scientifique, devenant de plus en plus définie à mesure que la connaissance d'une relation entre les phénomènes devient la connaissance de la relation, devient plus définie encore quand la prévision *qualitative* devient *quantitative*, quand l'aptitude à prédire la nature du résultat prévu devient l'aptitude à prédire la nature et la quantité à la fois.

Ce progrès implique une conception de mesure. Les idées de *semblable* et de *différent*, qui sont à la base des différenciations que font les animaux eux-mêmes, sont suggérées à l'homme primitif par des objets divers, surtout par les êtres vivants : les poissons d'un bassin, les oiseaux d'un vol, les mammifères d'un troupeau, lui présentent des différences de couleur, de forme et de poids. Parfois les objets se ressemblent tant qu'il est à peine possible de les distinguer : ainsi naît l'idée de similitude absolue ou d'*égalité*. Des égalités la plus exactement appréciable est celle de la longueur. Deux poissons côte à côte, de longueur égale, font naître simultanément les idées de *dualité* et de *mesure* par apposition. Des expériences de ce genre, en fournissant ainsi les idées d'égaux longueurs et d'égaux unités de longueur, qui sont les idées fondamentales de la géométrie, donnent aussi l'idée d'unités égales, *in abstracto*, qui sont les idées fondamentales du nombre et du calcul en général. En même temps, puisque ces corps organisés présentent habituellement des relations analogues parmi leurs attributs : couleur, forme, dimensions, odeur, saveur, mouvements, de telle façon que deux au plus étant donnés, on peut conclure au reste, il résulte une conscience concomitante de *similitude des relations*, d'où sort le raisonnement ordinaire. Éventuellement, il en découle la conception de *l'égalité des relations*, qui est à la base du raisonnement scientifique. Il n'y a pas à citer ici les phases ultérieures dans la genèse de la science ainsi commencée, que présentent les différentes sciences à mesure qu'elles naissent et divergent. Il suffira de dire qu'en même temps qu'il y a divergence et redivergence il s'établit une autre dépendance croissante des sciences. Il est curieux toutefois que si j'ai nettement indiqué dans cet essai l'hétérogénéité croissante du corps général des sciences, le caractère de plus en plus défini des éléments constituants, et l'intégration croissante impliquée par leurs influences et concours mutuels, je ne parle pas du passage de l'homogène à l'hétérogène et de l'indéfini au défini, bien que ces formules figurent dans un essai antérieur. La substance de la conception avait progressé plus vite que sa forme qui n'était pas encore devenue définie.

Sa santé ayant laissé à désirer au printemps, Spencer essaya d'une cure d'eau froide. Puis il retourna à Londres, pour achever son travail sur la *Morale et la politique des chemins de*

*fer.* Connaissant la matière il en pouvait parler sciemment, et durement aussi. L'article attira beaucoup l'attention : le public avait été fortement étreint par les compagnies.

Spencer se sentait maintenant plus libre. Ayant mené à bien le côté affaires - en se procurant les collaborations requises pour vivre - il voulait se mettre au travail pour lui-même; il voulait commencer sa *Psychologie*.

Mais rien ne l'obligeait à l'écrire en Angleterre plutôt qu'ailleurs. Pourquoi n'irait-il pas à l'étranger? Pourquoi s'offrir volontairement en victime à la monotonie? Il n'y avait aucune bonne raison, et Spencer décida d'aller commencer son œuvre en France, au bord de la mer. C'est là que, dans le chapitre suivant, nous l'allons retrouver.

## Chapitre XVII

---

### Mon second livre

*1854-5. ÆT. 34-35.*

[Retour à la table des matières](#)

À quelques kilomètres au nord-est de Dieppe, Tréport est un petit port de mer au débouché d'une vallée qui creuse là une brèche dans les belles falaises de craie qui s'étendent de chaque côté sur la côte. À petite distance dans la vallée, se trouve la ville d'Eu, où l'on voit, entre autre choses, un château qui appartenait à Louis-Philippe, qui s'était aussi fait bâtir un pavillon sur le rivage à Tréport. C'est, je crois, ce patronage royal qui mit Tréport à la mode, comme bains de mer, mode qui, toutefois, en 1854, n'avait pas encore réussi à gâter l'endroit. Mon père y avait passé ses vacances d'été, et ce qu'il m'en dit me conduisit à choisir Tréport comme lieu de séjour pour le reste de l'été.

Comme le bord de la mer est trouvé salubre on croit généralement que plus on est près de l'eau, plus l'effet est marqué. C'est une grande erreur. L'air de la plage, surtout pendant les chaleurs et à marée basse, est fortement chargé de vapeur, et peut être énervant pour beaucoup de constitutions. Il y a à cet égard une grande différence avec l'air à quinze ou trente mètres plus haut. Mon attention fut attirée par ce contraste par mes expériences à Tréport, lorsqu'à cette première occasion, je m'installai dans la Grande-Rue, à quelque distance de la grève, et assez haut au-dessus de celle-ci. La maison possédait un jardin s'étendant sur la pente vers les falaises à l'ouest, et au haut de ce jardin, il y avait une serre qui par le beau temps, constituait une agréable pièce

de travail. C'est là que je commençai les *Principes de Psychologie*. Une lettre à mon père, datée du 7 août, contient ceci :

« J'aime beaucoup cet endroit. Pendant le vilain temps qui a duré vendredi et samedi, j'étais assez dégoûté et désirais m'en aller aussi vite que je pourrais, mais maintenant que le temps est redevenu beau je me sens disposé à rester un mois, ainsi que je l'avais décidé. Ce changement est aussi dû en partie à ce que, ces deux jours-ci, après la première lutte habituelle je me suis trouvé en veine d'écrire, et ai bien commencé la *Psychologie*. Au commencement, n'en étant pas satisfait, j'étais dégoûté de tout, mais maintenant que l'inertie est surmontée et que je suis satisfait de mon travail, les choses vont de nouveau bien. J'admire beaucoup la côte et les falaises, et je trouve beaucoup de choses à regarder à marée basse, beaucoup de choses nouvelles pour moi. Dimanche, j'ai vu tomber un grand morceau de falaise, une tranche qui allait du haut en bas. C'était juste au bout de la promenade, à l'ouest de la ville. J'étais sur le sable, en face, lorsque la chute s'est produite, et j'ai tout vu. Aucun accident...

« Je n'ai pas encore beaucoup exploré le pays si ce n'est que j'ai été à Eu, dimanche. C'est le château d'Eu qui se trouve tout près de l'église.

« Il est trois heures et demie, et il faut que je parte pour ma promenade. »

Spencer passa un mois à Tréport, où le hasard lui fit faire une relation agréable en le mettant en présence de G. Rolleston qui, depuis, fut un distingué professeur de zoologie à Oxford. De Tréport, Spencer fut à Paris. Voici ce qu'il en dit dans une lettre du 31 août. Il logeait, 14, rue de l'Université.

« J'ai quitté Tréport mardi, mon mois expirant ce jour-là, et suis arrivé à Paris le soir même. J'ai passé mes deux premières journées à chercher un logement, et je ne me suis décidé que ce matin. Je suis sur le côté sud de la Seine, et à dix minutes de marche du Louvre et des Tuileries.

« Je suis certainement étonné par la beauté de Paris, quoique je n'en aie vu encore qu'une partie. Les boulevards, le soir, sont vraiment extraordinaires. Tout donne l'impression d'un gala perpétuel. Néanmoins je ne puis m'empêcher de considérer l'énorme contraste qu'il y a entre Paris et la province, au point de vite du progrès, comme un signe d'un état pathologique profond.

« Mes promenades dans la campagne me font croire que la situation des paysans est très misérable; il n'y a presque que des cabanes construites en treillis et en boue, et il y a chez les habitants à peine assez de vie pour les rendre curieux de voir les passants. Paris est devenu ce qu'il est aux dépens de la France.

Je me demande si je resterai ici aussi longtemps que j'en avais l'intention. Mes lettres d'introduction sont inutiles maintenant, car tout le monde est hors de Paris. Je crois que je me sentirai un peu solitaire. »

C'est ce qui arriva, en effet. Sachant bien peu de français, il ne pouvait guère se livrer à la conversation. Courir la rue tout le temps n'était pas possible non plus : Spencer n'était pas « flâneur » de nature. La vie devait être vite monotone dans ces conditions.

Aussi, le 12 septembre, écrivait-il à son père :

« Je pense quitter Paris à la fin de la semaine et aller à Jersey. Presque tout le monde est absent en ce moment, et quoique je sois reçu très aimablement par ceux qui sont en ville, je crois que la société me manquera. Il faudrait un mois ou plus pour que cela changeât. De plus, mon travail ne va pas aussi bien que je le voudrais. La qualité est satisfaisante mais la quantité ne l'est pas. Et de plus il fait très chaud à Paris, et le climat n'en est pas fameux pour moi. Je crois donc que je remettrai mon séjour ici à l'année prochaine, un peu plus tard dans la saison, et en attendant, j'irai m'installer à Saint-Héliier, où, je n'en doute pas, ma *Psychologie* avancera, ma santé sera meilleure, et où je jouirai d'une société suffisamment agréable. Pouvez-vous dans le courant de la semaine m'adresser une lettre poste restante à Saint-Héliier, me donnant, des indications pour les hôtels, de façon qu'à mon arrivée, je sache où aller? J'ai reçu votre lettre ce matin et en ai été ravi, n'ayant rien su de vous depuis si longtemps...

« J'ai été dimanche à la fête de Saint-Cloud et la gaîté des adultes m'a beaucoup amusé. Les Français ne cessent jamais entièrement d'être des enfants. J'ai vu des gens à cheveux gris montés sur des chevaux de bois tels que nous en avons dans nos propres foires. »

Spencer partit donc pour Jersey. Il note avoir fait la connaissance de Littré, qui lui fait l'effet d'un homme très doux et laborieux, n'ayant pas le physique du labeur qu'il a pu accomplir. Une lettre du 26 septembre raconte la suite du déplacement de Spencer :

« Saint-Malo est une vieille ville très intéressante et très pittoresque, solidement fortifiée et portant les traces de l'ancienneté. J'avais envie d'y rester lui peu, mais au bout de deux jours, je m'aperçus que cela devait être triste, assez cher et pas très sain. L'île et la côte m'enchantent. La formation en est, volcanique, et il y a une âpreté de lignes et de structure et une variété que je n'ai rencontrées nulle part ailleurs. Ajoutez à cela qu'étant donnée la dureté du roc, l'eau ne le désagrège que peu, et reste tout à fait claire, ce que je n'avais jamais vu avant. La côte sud-ouest (la baie de Portelet et la baie de Sainte-Brelade) m'a ravi plus qu'aucune côte que j'aie vue.

« Le temps est magnifique et la température délicieuse, et je suis beaucoup mieux. Toutefois la saison touchant à sa fin, il n'y a guère de monde ici. Et ce qu'il y en a n'est pas intéressant, à mon avis. Je pense quitter [Jersey] la semaine prochaine, pour aller à Brighton où j'ai des amis, et où je pourrais séjourner un peu avant de rentrer en ville. Je suis tenté de le faire parce que ici, quoique ma *Psychologie* aille assez bien, les heures ne me conviennent pas pour écrire et je vois qu'il est nécessaire pour moi d'avoir un logement afin d'utiliser mes journées le mieux possible, et ici un logement serait horriblement triste, maintenant que cela se vide.

« Si le temps est beau, je pense partir lundi prochain, mais si les tempêtes de l'équinoxe commencent et se prolongent, il est possible que je reste ici un peu plus longtemps, afin d'avoir une bonne traversée. »

Spencer s'en rend bien compte : il ne peut se passer de société. Il a besoin que celle-ci existe autour de lui ; il veut pouvoir la quitter pour aller travailler, mais être sûr de la retrouver quand il en aura envie. À Brighton il rencontra Louis Blanc, avec qui il eut quelque conversation sur la centralisation dont ce dernier reconnaissait avec Spencer les inconvénients, mais il estimait surtout que le mal venait de ce qu'on l'appliquait mal. C'est Louis Blanc qui lui raconta une amusante coquille. Une romancière de l'époque avait écrit que « pour bien connaître l'amour il faut sortir de soi ». Les typographes mirent bravement « il faut sortir le soir ».

Le séjour à Brighton fut de courte durée : avant la fin d'octobre Spencer était à Londres. Il avait rédigé deux parties de son livre, les parties III et I. Son père l'invitait à venir à Derby. Il accepta. Il disait aussi (3 décembre):

« C'est assez triste ici, à présent. Il ne reste que peu de monde en ville, et de ceux qui étaient là quand je suis arrivé, beaucoup sont partis. »

Passant à un autre sujet, la lettre continue ainsi

« La *Psychologie* marche bien, quoique pas aussi vite que je le voudrais. La théorie du raisonnement vient très bien.

Je suis sûr que vous regretterez d'apprendre la mort du professeur Forbes. J'en suis navré. Ce n'était pas seulement un savant de premier ordre, mais aussi un homme charmant, et j'espérais cultiver l'amitié qui commençait entre nous. Il y a peu d'hommes qui seront plus généralement regrettés. »

Spencer alla donc à Derby où il resta de la Noël jusqu'à la fin de janvier, époque à laquelle il retourna à Londres, pour s'occuper de trouver un éditeur pour sa *Psychologie*. En même temps il discutait avec Chapman, au sujet d'un article qu'il voulait écrire sur *La Cause de tout Progrès*. C'est celui qui partit plus tard sous le titre *Le Progrès, sa loi et sa cause*. « C'est donc à 1855 au plus tard qu'il faut rapporter la conception de la doctrine générale de l'Évolution, dit Spencer.

Spencer ne trouva pas d'éditeur : il renonça à en chercher plus longtemps et décida de faire les frais, et de « porter la peine ». Mais il fallait plus d'économie : il quitta Londres pour vivre plus économiquement à Derby. Il avait laissé du manuscrit à l'imprimeur : il passa son temps à Derby à rédiger la fin. Mais il se fatiguait beaucoup : en été, ayant encore trois chapitres à rédiger, il alla se reposer en voyageant dans la Galles du Nord. Il n'en tira guère de profit, et revint tout à fait à bas, très fatigué de la tête, et éprouvant des sensations qui l'inquiétaient. Mais il avait fini, et la *Psychologie* parut.

Au moment où furent publiés les *Principes de Psychologie* très peu de personnes étaient prêtes à en comprendre la conception fondamentale, encore moins à l'accepter. Et la majorité, en raison de convictions établies, fut visiblement hostile. Par conséquent la plupart des critiques faites devaient être froides. Pourtant deux d'entre elles furent louangeuses : celles de G. H. Lewes et du Dr J. D. Morell. La plupart furent aussi polies qu'elles pouvaient l'être, eu égard à la divergence d'opinions. Quelques - unes furent tout à fait hostiles. Parmi ces dernières se trouvent celle de M. R. H. Hutton, qui fit du livre le sujet d'un article intitulé *L'Athéisme moderne*, publié dans la *National Review* alors l'organe trimestriel des Unitariens. Hutton était un des directeurs. Une critique ainsi intitulée faisait naturellement du tort, d'autant plus qu'elle donnait la note aux autres revues. Toutefois parmi les critiques, favorables ou non, aucune ne donnait du livre un compte rendu systématique. Quiconque aurait eu, quoique possesseur des idées alors courantes dans le monde scientifique et en général, l'intention de donner du livre un court exposé, eut pu écrire quelque chose dans le genre de ceci :

« Nous ne donnerons pas de cet ouvrage un compte rendu comme on en donne d'ordinaire, car là où l'on diffère entièrement d'opinion il ne peut se produire le mélange ordinaire



d'approbation et de désapprobation. Notre attitude envers cet ouvrage est analogue à celle de ce poète romain à qui un rimeur apportait quelques vers en lui demandant d'effacer d'un trait les parties qu'il n'aimait pas, et qui répliqua qu'un seul trait suffirait. Nous rejetons absolument toute la doctrine contenue dans le livre, et pour la raison suffisante qu'elle est fondée sur une erreur. Elle accepte comme première hypothèse, répudiée par toits les hommes de science d'aujourd'hui, l'idée que les différentes espèces d'animaux et de plantes se sont développées par des modifications successives lentement produites, par l'action simultanée des causes naturelles; l'hypothèse du développement ainsi qu'on l'appelle. Il est vrai que dans la plus grande partie du volume, cette hypothèse n'est pas nommée. Mais vers la fin, M. Spencer montre distinctement qu'il l'accepte, voulant probablement dite par là qu'il n'avait pas voulu tout d'abord le faire, mais que le développement de la discussion nécessitait cet aveu. Il semble étrange que M. Spencer ait supposé que des hommes assez intelligents pour lire son livre ne le seraient point suffisamment pour voir que l'hypothèse du développement est tacitement impliquée presque à chaque page.

« Dans ces circonstances, nous nous bornerons à un résumé de ces *Principes de Psychologie* basés sur une erreur. Nous ne suivrons pas l'ordre adopté par M. Spencer qui ne nous semble pas l'ordre logique. Prenant d'abord la partie III, par laquelle l'ouvrage devrait commencer, nous parlerons successivement des parties IV, II et I.

« Cette *Synthèse générale* comme est appelée la partie III, commence par l'assertion qu'une vérité que tout groupe de phénomènes présente en commun avec le groupe de phénomènes le plus proche doit être sa vérité la plus générale. Les phénomènes les plus liés à ceux de l'esprit sont ceux de la vie animale; les deux sont des divisions spécialisées du phénomène de la vie en général. M. Spencer prétend que la vie est faite de changements faits de façon à correspondre d'une certaine manière avec des actions et des activités connexes dans l'environnement, ou en d'autres mots, c'est une continuelle adaptation des relations internes aux relations externes. Il dit que le degré de vie varie avec le degré de correspondance, et il indique l'accroissement de la correspondance, à travers les formes ascendantes de la vie, dans une série de chapitres où celui-ci est décrit comme « direct et homogène », « direct mais hétérogène », « s'étendant dans l'espace », « s'étendant dans le temps », « s'accroissant en spécialisation », « s'accroissant en généralité », « augmentant en complexité ». L'idée générale de ces chapitres est que la forme de vie que nous appelons l'esprit, sort de la vie animale et s'en distingue dans la proportion où ces divers traits de la correspondance sont plus marqués. Dans la partie suivante, la « Synthèse spéciale », l'auteur essaye de montrer de quelle manière cette correspondance graduellement croissante est établie entre les relations, entre les changements dans l'organisme et les relations entre les phénomènes dans l'environnement. La première affirmation est que les changements qui constituent l'intelligence se distinguent en général des changements qui constituent la vie corporelle, parce qu'ils sont seulement sériels au lieu d'être en même temps sériels, et simultanés. Leur caractère sériel devient plus marqué à mesure que l'intelligence augmente se faisant très clair dans les processus intellectuels les plus élevés comme le raisonnement. La proposition suivante, c'est que pour effectuer une correspondance entre les relations, parmi les états mentaux et les relations parmi les phénomènes externes, il faut que les tendances des différents états mentaux à rester cohérents dans la conscience soient proportionnelles aux degrés de constance des connexions entre les phénomènes environnants qu'ils représentent. La troisième proposition c'est que l'établissement de cette sorte d'adaptation entre les relations internes parmi les états, et les relations externes parmi les phénomènes, est à chaque pas affecté par les expériences des relations externes parmi les phénomènes. Ici la doctrine familière de l'association est considérablement étendue, car pour l'auteur, non seulement chez l'individu les idées sont associées quand, dans l'expérience, les objets qui les provoquent se sont de façon réitérée présentés ensemble, mais les résultats des répétitions s'accumulent chez la succession des individus ; les effets des associations sont supposés transmis comme modification du système nerveux. Les chapitres suivants appliquent cette théorie à l'interprétation de l'action réflexe, de l'instinct, de la

mémoire, de la raison, des sentiments et de la volonté. Inutile ici de suivre les détails de l'argument. Il suffit de dire que, commençant par ces actions automatiques simples exécutées par des connexions nerveuses achevées, de nature telle qu'un excitant étant appliqué le mouvement approprié suit irrésistiblement; passant ensuite aux instincts qui sont regardés comme des réflexes composés où un groupe combiné d'excitants produit automatiquement un groupe combiné de mouvements, M. Spencer développe cette idée qu'à mesure que les antécédents et conséquents en connexion dans l'environnement deviennent plus complexes, et à mesure que les groupes connexes de changements internes qui y correspondent respectivement deviennent aussi plus complexes, les conséquences, externes et internes, deviennent à la fois moins fréquentes et moins invariables de caractère. Le résultat est que les groupes de changements internes n'étant plus exactement ajustés et « inhésitants » il se produit de courts moments où certains d'entre eux se produisent avec hésitation et lentement et deviennent parties appréciables d'une conscience : et ainsi prennent naissance la perception consciente, la mémoire, la raison. Évidemment la théorie partout impliquée dans cette partie comme dans la précédente est que tous les types d'esprit, animal et humain, sont les produits d'une perpétuelle relation entre le milieu et de l'organisme, dont les effets sont, de génération en génération, enregistrés sous forme de petites modifications dans le système nerveux; et que, selon les différentes descendance qui ont abouti aux différents types d'animaux actuellement existants se sont produites ces différentes organisations nerveuses adoptées à des habitudes de vie respectives.

« Naturellement si l'esprit a réellement été édifié par ce processus, il peut être, si non en réalité, au moins en théorie, détruit par le processus inverse. S'il est composé de relations internes adaptées à des relations externes, il peut être alors réduit à des relations internes. M. Spencer ne le dit pas, mais il a tout l'air de l'admettre, car il semble avoir écrit la partie intitulée *Analyse spéciale* dans le but de montrer que l'esprit se réduit à de tels éléments. S'en tenant aux activités intellectuelles il commence par la plus complexe de celles-ci, le raisonnement composé quantitatif. Ceci, à chaque phase, n'est pour lui que la reconnaissance d'une inégalité ou égalité entre relations distinctes existant entre deux groupes d'égaux relations. Passant ensuite par les formes plus simples, et en arrivant au raisonnement ordinaire, il considère que celui-ci ne diffère qu'en ce que les relations comparées, qui ne sont plus de celles qu'on peut mesurer, sont maintenant reconnues non plus comme égales ou inégales, mais comme semblables ou différentes. Dans un chapitre ultérieur sur la classification, la dénomination et la reconnaissance, il montre aisément que ces actes psychiques sont effectués par l'assimilation de groupes de relations (avec les impressions entre lesquelles elles existent) à leurs pareils dans l'expérience passée. Puis vient une série de chapitres où l'auteur s'essaye à une analyse analogue de nos perceptions : celle des objets spéciaux d'abord, puis de corps, avec les attributs divers qui s'y rattachent; puis d'espace, de temps, de mouvement, de résistance; le but étant, d'un bout à l'autre, de montrer que dans tout processus de perception, un groupe d'états psychiques retenus en relation comme relations précédemment connues, est en partie ou en totalité classé avec les groupes précédemment connus, composés de façon similaire. M. Spencer passe alors aux relations elles-mêmes, les groupant en relations de co-intension, de co-extension, de co-existence et de co-nature. Enfin il arrive aux relations ultimes de semblable et dissemblable, déclarant tous les actes de l'intelligence composés aux dépens des consciences diversement composées de ces relations. Dans le chapitre final, il insiste sur cette « unité de composition » comme il l'appelle, la considérant comme preuve de la vérité de son analyse, la regardant, aussi, semble-t-il, comme justifiant sa théorie générale. Car si l'esprit peut se résoudre en relations continuellement établies entre états de conscience, la conclusion cadre avec la théorie que la vie est une adaptation continue des relations internes aux relations externes, et que l'esprit s'en dégage à mesure que l'adaptation devient plus étendue, plus complexe et plus complète.

« La partie qui reste, *L'Analyse générale*, qui, dans l'ouvrage se présente la première, est semble-t-il, un développement d'un essai intitulé le *Postulat universel* publié naguère dans la

*Westminster Review*. Le sujet c'est le critérium ultime de la croyance; la thèse c'est qu'en dernier lieu il faut tenir pour vraie une proposition dont la négation est inconcevable. on aurait pu croire qu'ici, du moins, la théorie qui se retrouve dans tout le reste du livre n'avait pas à intervenir. Et pourtant elle le fait, par implication. Parlant des croyances comme produits de l'expérience, et avançant que ces croyances dont les termes ont été le plus souvent associés dans l'expérience sont celles qui sont les mieux garanties, M. Spencer déclare que celles dont les termes ont toujours été réunis dans l'expérience et sans exception, sont celles dont les négations deviennent inconcevables. Et il est visible que, considérant les effets exercés sur le système nerveux comme transmissibles. et pensant que ces effets produisent par accumulation des connexions organiques, il conclut que celles qui ont été toujours et uniformément répétées dans l'expérience de toutes les générations précédentes produisent « les formes de la pensée. »

Telles sont, en résumé, les doctrines exposées dans les *Principes de Psychologie*. Il se peut que çà et là un lecteur crédule pourra être animé à l'accepter, trompé par la cohérence et la symétrie de la théorie; oubliant qu'elle est basée sur une supposition qui non seulement ne repose sur rien, mais qui, directement contraire à la révélation, est également repoussée par tous les gens de bon sens et par toutes les autorités scientifiques qui ont exprimé leur opinion. Il est étrange qu'un homme ait pu se trouver qui ait eu le courage, pour ne pas dire l'audace, de baser une théorie complètement élaborée sur un postulat ainsi universellement discrédité. Sans doute, désormais, le volume de M. Spencer sera relégué au rayon où sont groupées ensemble les curiosités de la spéculation philosophique.

Avec un peu d'imagination, on conçoit qu'une analyse de ce genre eût pu être écrite quand l'ouvrage parut en 1855. Je dis « avec un peu d'imagination », parce que personne, acceptant, comme l'admet l'analyse, les idées qui avaient cours à l'époque au sujet du monde organique, n'aurait, sans doute, consacré tant de temps à un travail de ce genre. En ce temps, la doctrine des créations spéciales était acceptée pour ainsi dire sans discussion. Bien qu'on n'invoquant plus de miracles pour expliquer la structure de la croûte terrestre, on les invoquait encore pour expliquer les fossiles renfermés dans cette croûte. Tous, sans hésitation, voyaient là un compromis rationnel : quiconque eût refusé son adhésion eut provoqué la moquerie.

## Chapitre XVIII

---

### Dix-huit mois de perdus

*1855-1856. ÆT. 35-36.*

[Retour à la table des matières](#)

Spencer s'était si bien trouvé de son séjour à Tréport l'année précédente qu'en 1855, après la publication de son livre, et se sentant très fatigué, il voulut y retourner pour se reposer. Son ami Lott l'y accompagna. Ils restèrent là quelque temps, se promenant au bord de la mer, ramassant des animaux pour les conserver en aquarium, montant à cheval, etc. Le 18 septembre ils retournaient en Angleterre. Spencer alla rejoindre Huxley, qui venait de se marier, à Tenby et y resta quelques jours. Mais sa fatigue était telle qu'il ne pouvait s'adonner ni à la conversation ni à la lecture. Il souffrait, beaucoup d'insomnies. En novembre il était de retour à Derby, plus souffrant que quand il l'avait quitté. Un médecin qu'il consulta - W. -H. Ransom, depuis le premier praticien de Nottingham - lui conseilla la vie rurale. Spencer fit paraître des annonces exposant ses desiderata : une réponse satisfaisante lui parvint, et il se rendit à une petite localité du Devonshire pour y mener la vie qui lui était conseillée.

Je rappellerai ici un fait particulier que j'ai observé pendant ce séjour. À Noël, j'amusai la petite fille de mon hôte, en lui montrant comment une baie de houx transpercée par une épingle danse dans un jet d'air vertical, de la même façon qu'une balle dans un jet d'eau. Le fermier, homme de sens, mais peu cultivé, regardait. Et je pensais qu'il montrerait de l'étonnement et de la curiosité en voyant pour la première fois une chose aussi anormale. Mais à ma grande surprise, il n'en fut rien. Il resta absolument indifférent. Longtemps après, je me rappelai ce fait, en lisant ce qu'on

disait de l'indifférence relative que manifestent les sauvages quand on leur fait voir des miroirs, des montres ou d'autres produits remarquables de la vie civilisée. La surprise et la curiosité n'appartiennent pas à ceux qui sont absolument ignorants comme on le suppose d'ordinaire, mais à ceux qui sont partiellement cultivés, et la méconnaissance de cette vérité enlève de leur valeur aux spéculations des mythologues. Ils admettent que l'homme primitif s'étonne de ces grands changements de la nature, dans les cieux et sur la terre, dont il est journallement le témoin et qu'il essaye de les expliquer. Pas du tout. Il ne s'en occupe qu'en tant qu'ils affectent la satisfaction de ses besoins naturels. Si un disciple de Max Müller voulait questionner quelques paysans sur les phases de la Lune, il verrait combien est dénuée de sens sa supposition en ce qui concerne l'état mental des races primitives dont il décrit les idées d'une manière si définie. Aucun villageois ne s'étonne des changements mensuels de la lune, et il ne pense guère à s'informer auprès d'une personne autorisée de leur cause. Que dis-je ? si on lui donne une explication, il ne témoigne aucun intérêt. Pendant sa vie entière, il regarde, sans aucun intérêt ces transformations perpétuelles. Sauf peut-être dans la mesure où il croit qu'elles peuvent avoir une influence sur le temps.

Spencer allait mieux, mais l'amélioration était lente. Après un mois de séjour, avec son impatience habituelle il changea de résidence. « Mariez-vous donc, lui écrivait Potter. Votre existence purement intellectuelle ne vous vaut rien » À quoi Spencer répondait :

« Je suis tout disposé à essayer de votre remède contre le rationalisme. À la vérité le mariage m'a été recommandé comme moyen de me remettre le cerveau d'aplomb; la compagnie d'une femme étant considérée comme la meilleure des distractions, au sens français du mot, pas au sens anglais<sup>1</sup>. Mais cet avis n'est pas de ceux qu'on peut suivre aisément. Deux difficultés y mettent obstacle : c'est que mon choix est très limité, et que je suis très difficile. Les beautés morales et intellectuelles seules ne suffisent pas à m'attirer; et étant donnée la stupidité de notre système d'éducation, il est rare de trouver ces qualités unies à un physique agréable. Et puis il y a les difficultés pécuniaires. La littérature - surtout la philosophique - ne rapporte que peu de chose. Si je me mariais j'aurais bientôt à m'exterminer pour gagner ma vie. Toutes choses considérées par conséquent, les chances sont que je resterai jusqu'à la fin de mes jours un mélancolique vieux garçon. »

Quelques jours après, Mme Potter arrivait à la rescousse. Elle aussi, elle écrivait à Spencer, « mariez-vous ». Et Spencer répondait :

« ... Vous avez parfaitement raison d'attribuer ma condition présente à une vie exclusivement intellectuelle, et de conseiller comme remède l'exercice des affections. Nul n'est plus que moi convaincu que le célibat est un état contre nature et nuisible. Depuis mon enfance - et malheureusement je n'ai eu ni frères ni sœurs - je n'ai cessé de souhaiter de trouver un prétexte à l'épanouissement de mes affections. Je me suis considéré comme n'étant qu'une moitié de vivant, et j'ai souvent dit que j'espère commencer à vivre quelque jour. Mais ma vie vagabonde et sans établissement stable, mes manières peu attrayantes pour ceux qui ne m'intéressent pas, ma manie de discuter et de blesser mes adversaires en les traitant sans égards, ont été autant de difficultés sur ma route... »

<sup>1</sup> En anglais *distraction* signifie folie, aberration (Trad.)

Spencer essaya d'un séjour à Brimsfield; puis il alla à Derby, et retourna à Brimsfield où après tout il se trouvait assez bien. On lui avait conseillé l'exercice; il marchait, il montait à cheval. Mais c'était de l'exercice doux. Jamais son cheval ne fut mouillé. « Ayant l'horreur de l'effort intense, et surtout de l'effort contraint, ma sympathie va toujours à l'être qui fait un effort intense sous la contrainte, et j'ai toujours trouvé très déplaisant de voir un homme ou une bête surmenés. Encore plus déplaisant me serait-il d'être l'agent du surmenage. C'est curieux, combien les sympathies sont spéciales. Les miennes ne sont pas à beaucoup près aussi actives dans d'autres directions que dans celle-ci. »

De Brimsfield, Spencer alla à Standish, chez ses amis Potter. Le soir même, Mme Potter lui annonçait tranquillement qu'elle le mettait dans la chambre hantée. Son frère y avait vu un fantôme, et fort déplaisant sans doute, car il était parti précipitamment un matin presque sans dire adieu à personne et n'avait jamais consenti à remettre les pieds dans cette chambre. Spencer y coucha trois semaines, et malgré la tendance à l'insomnie qui doit faciliter la vision des fantômes ne vit, ni n'entendit, jamais rien.

Après Standish, Londres, où il fut assez mondain : visites, concerts, théâtre. Et aussi une excursion en yacht. On passa à Guernesey. Et Spencer écrit à son père :

« Nous sommes arrivés facilement à Guernesey après avoir été arrêtés par le calme dans la Manche pendant un jour et demi. J'ai mal dormi à bord, mais j'ai eu deux bonnes nuits ici (à l'hôtel). Je crois que je me fais du bien, mais je m'en ferais davantage si...

« Le premier jour, le déjeuner ne fut prêt, qu'à deux heures passées. J'avais pourtant pu prendre quelque chose à dix heures et demie. Nous dînons ce soir avec Victor Hugo, à qui Pigott a apporté des lettres d'introduction (de Louis Blanc) et demain nous partons pour Jersey où nous passerons un jour avant d'aller à Cherbourg.

« Il n'y avait rien de très particulier dans l'extérieur et dans les manières de Victor Hugo. N'étant pas capable de suivre facilement une conversation en français, je ne pus apprécier ce qu'il dit pendant le dîner, ou après, quand on nous fit passer à je ne sais quel jeu dans le jardin. Je me rappelle seulement deux choses. Il accoupla les noms de Bacon et de Comte. Et quand il descendit pour voir le yacht, la cabine quoique très ordinaire, fit venir à ses lèvres ces mots : « Rêve d'un poète », phrase tout à fait caractéristique de son style. Mme Hugo était beaucoup plus frappante, elle répondait absolument à l'idée que l'on se fait d'une dame romaine.

« Les deux fils étaient de beaux garçons. L'aîné, dont je n'ai pas entendu le nom, rappelait sa mère tandis que le second, François-Victor avait le type de son père. Il était alors occupé à traduire Shakespeare. »

De retour de l'excursion, Spencer alla à Londres, puis à Derby, chez des amis ensuite, et pour finir, en Écosse pour pêcher.

Ma tendance constitutionnelle à examiner l'exactitude des opinions courantes se manifestait à la pêche, comme dans d'autres occasions. Étant en pays de Galles l'année précédente, occupé à écrire ma *Psychologie*, et à l'occasion lançant ma ligne sur la rivière, il me vint à l'idée qu'étant donnée l'organisation nerveuse inférieure des poissons, il n'est guère probable qu'ils soient capables de reconnaître les mouches

artificielles, comme le veut l'opinion courante. Il n'est guère probable non plus qu'ils aient des fantaisies qui les fassent prendre par des combinaisons de plumes de différentes couleurs, comme jamais n'en a présenté un être vivant. J'agis selon mon scepticisme et ignorai de propos délibéré les traditions locales. M'entendant émettre mes hérésies, le fermier me proposa un concours. C'était à peine équitable, car mes mouches faites par moi-même, sans études préalables, étaient naturellement mal faites, et cela ôtait à mon jeu un atout. Malgré cela, pêchant du même bateau, nous revînmes avec pêche égale. Les mouches locales n'offraient pas d'avantages. J'ajouterais ici que les années suivantes je mis systématiquement à l'épreuve l'idée courante concernant les mouches locales, et sur différents lacs, et quatre rivières différentes, et trouvai qu'elle était erronée. Cette expérience me fournissait un bon exemple de l'absence d'esprit critique qui caractérise non seulement les gens du commun, mais aussi ceux qui ont reçu l'éducation de l'universitaire. Car, dans chaque cas, j'ai trouvé des gens très cultivés, professeurs et autres, qui acceptaient sans hésitation les assertions des gardes, concernant les mouches de la rivière. La raison qu'ils donnent est que ces théories sont le résultat de l'expérience. Mais si on y regarde de près, on voit que ceux qui les préconisent ne les ont jamais établies par des comparaisons de résultats numériques. Ils ne font que répéter, et imiter leurs prédécesseurs, ne pensant point à se rendre compte méthodiquement de la vérité de ce qui leur a été dit en essayant si, toutes autres choses étant égales, d'autres couleurs, ou mélanges de couleurs ne répondraient pas aussi bien. L'erreur vient de ce qu'on poursuit ce qui en logique inductive est appelé la méthode des concordances, et que l'on n'en contrôle pas les résultats par la méthode des différences.

Un jour, en pêchant, Spencer embrouilla sa ligne, s'impatienta, et... jura. C'était la première fois. Évidemment, dit-il, j'étais hors de moi-même. Et cela lui sert de prétexte à quelques réflexions sur les inconvénients qu'il y a à se trop fatiguer la tête. D'après son expérience et celle d'un de ses amis, le danger consiste en ce qu'on perd le jugement et la présence d'esprit et qu'on commet des imprudences sans s'en douter.

Quand le système nerveux est en moins bonne condition, ce qui se détériore d'abord, ce sont les coordinations intellectuelles supérieures et les coordinations émotionnelles les plus élevées. De façon générale, chaque progrès dans l'évolution mentale a ce résultat que les facultés plus simples préexistantes ont leurs activités respectives combinées de telle sorte que chacune aide à régler et contrôler les autres, d'où une harmonisation de l'activité de toutes. Chaque jugement supérieur diffère des inférieurs en ce qu'il tient compte de facteurs plus nombreux, ou estime plus correctement leurs degrés d'importance relative; de la sorte c'est un acte mental plus complexe. Et pareillement parmi les sentiments supérieurs, tous relativement complexes, les plus élevés sont ceux qui servent de modérateurs aux inférieurs; leur fonction modératrice étant effectuée en combinant en eux-mêmes des représentations de ces sentiments inférieurs, sans permettre à un seul d'entre eux d'occuper plus que sa part de conscience, et par conséquent d'exercer sur la conduite une influence disproportionnée. Manifestement par leur nature même, compris ainsi, ces pouvoirs intellectuels et émotionnels supérieurs qui fournissent des jugements bien équilibrés et assurent le maintien de sentiments bien équilibrés, exigent plus que tous les autres un plein courant d'énergie nerveuse, un courant suffisant à alimenter *simultanément* toutes les parties appelées à l'action. Par conséquent ce sont les premières à faiblir quand le niveau de l'énergie nerveuse s'abaisse. Le défaut de coordination se montre intellectuellement par des jugements erronés dans les questions où des circonstances

diverses ont à être prises en considération; et, émotionnellement dans les sentiments explosifs qui conduisent à des actes et paroles impulsifs. Les facultés égoïstes, primitives et profondément enracinées, qui tendent toujours à provoquer l'antagonisme, sont à peine affaiblies pendant les états de dépression; les facultés altruistes relativement modernes et superficielles, vite paralysées par la malnutrition ne peuvent les tenir en haleine. En outre des maux directs que le sujet nerveux appelle sur lui par ces défaillances, il y a les maux indirects qui résultent de la mésinterprétation de son caractère. Les irritabilités et les perversions de ceux qui sont visiblement malades, on les pardonne : on les tient pour des conséquences temporaires d'un état temporaire. Mais ceux qui n'étant pas visiblement dérangés de santé, présentent ces désordres nerveux chroniques, on ne les excuse point. Je suis d'autant plus impressionné par ce fait que je me rappelle le cas de mon père et que j'ai souvenir de la manière dont j'interprétais ses idées et ses actes. Ses erreurs de jugement assez fréquentes, ses particularités de caractère souvent manifestées, je les considérais comme des traits de sa nature. Mais depuis, il est devenu manifeste pour moi que c'étaient le résultat de cette fatigue cérébrale dont il devint victime durant mon enfance, et que je n'ai jamais connu son véritable caractère.

Spencer passa quelque temps à Oban, en Écosse, puis il alla près d'Ardtornish chez les Smith qui avaient là une résidence; il avait pour eux beaucoup d'affection. Il a parlé, plus haut, du mari : voici le portrait de la femme.

Je suis enclin à penser que dans sa jeunesse elle a dû répondre beaucoup à l'un des portraits de Shakespeare : « jolie et vive, échappée, et pourtant douce » à la réserve de la troisième qualification. Aux jours dont je parle, des chagrins domestiques, des maladies et des morts d'enfants l'avaient assombrie; mais une amabilité qui n'était jamais en défaut, et ses sympathies pour son entourage, l'amenèrent souvent à jeter une note spirituelle dans la conversation. Son seul défaut, c'est qu'elle se sacrifiait trop, défaut que je lui reprochai quelquefois, car mes compliments, rarement énoncés sous quelque forme que ce soit, prenaient volontiers la forme de critique.

Spencer passa six ou sept semaines auprès de ses amis - ils avaient fils et filles - et prit le plus grand plaisir à cette vie dans un milieu sympathique et intéressant. Il en partit mieux portant. Un jour ou deux avant son départ il eut un pressentiment. « On en a constamment. Quelquefois ils s'imposent à vous malgré la conscience qu'on a de leur absurdité. J'en ai eu beaucoup; mais j'en suis encore à voir s'en vérifier un. » Ce pressentiment - dû à ce que la fille de la maison venait de chanter un air où il était dit « plus jamais mes pas ne me porteront ici » - lui disait qu'il ne reverrait jamais Achranich, la résidence de ses amis. « Jamais pressentiment n'a plus piteusement raté ». Spencer devait en effet revoir Achranich à de fréquentes reprises et y passer de nombreuses et toujours très agréables vacances.

En quittant Achranich, il pensait gagner Tréport, mais préféra Brighton qui ne lui convint pas, ce qui fit qu'il alla à Paris, où il rendit visite à Comte.

Ma première lettre de Paris, écrite à ma mère le 20 octobre, et indiquant comme adresse, 17, rue de la Croix, à Passy, contient une description de lui qui n'est point très flatteuse. Certainement, au physique, il ne frappait, ni par sa taille, ni par sa figure. On pouvait dire seulement de sa figure que quoique laide, elle avait du caractère, et de cette façon, se distinguait des milliers de visages sans expression que l'on



rencontre quotidiennement. Je me rappelle seulement, de notre conversation, qu'il me conseilla, entendant parler de mes désordres nerveux, de me marier; il disait que la compagnie sympathisante d'une femme aurait sur moi une bonne influence. Ceci entre parenthèses, est un point sur lequel il s'accordait avec un homme qui différait de lui en presque toutes autres choses, le professeur Huxley, qui quelques années après, me conseillait d'essayer ce qu'il appelait facétieusement la gynécopathie. Il admettait toutefois que ce traitement a cet inconvénient sérieux que l'on ne peut pas y renoncer s'il se trouve ne pas convenir.

Comme avant, l'éclat de Paris me fatigua bientôt, et je ressentis l'effet déprimant de l'éloignement de mes amis, plus grand, je pense, par l'agitation de mon esprit due à mon état nerveux. Ces causes amenèrent mon inconfort au point que je songeai à partir. Voici du reste quelques passages d'une lettre à mon père :

« Vous allez peut-être me trouver fantasque, mais j'en ai déjà assez de Paris, et je pense revenir. Je trouve que visiter la ville est très fatigant, et de plus je ne vois guère de monde. Tous les gens que je connais sont occupés pendant la journée, et je n'ai vu presque personne en dehors des visites que j'ai faites. Il en résulte que le temps passe lentement pour moi. Pourtant la raison principale de mon retour est que j'ai l'idée d'une cheminée fumivore, que je désire beaucoup mettre à l'épreuve. »

Spencer quitta Paris peu après, passa une semaine à Londres, alla à Derby, y fabriqua sa cheminée qui se refusa d'ailleurs à dévorer la fumée, et resta là quelques semaines.

Il nous donne une page intéressante sur l'état où il se trouvait alors.

J'avais l'air d'être en excellente santé. L'appétit et la digestion étaient tous deux bons, et ma force physique qui, en apparence, n'avait pas faibli, autant que j'en pouvais juger en l'éprouvant par la marche, était égale à celle de la plupart des citadins. Mon état continua à rester tel pendant de longues années. À ce moment-là, et après, mon sommeil continua d'être tout à fait anormal. Une nuit entière de sommeil m'était, et est toujours restée depuis chose inconnue. Mes meilleures nuits étaient ce que tout le monde appelle des mauvaises nuits. Excepté lorsque je vivais à la campagne en ne m'occupant à rien autre que des sports, je ne perdais conscience en moyenne que quatre ou cinq heures par nuit. Et ce n'était pas continu. Les quatre ou cinq heures étaient faites de morceaux, et si l'un d'eux avait une durée de deux heures, c'était le maximum, et une rareté. D'ordinaire, je m'éveillais quelque douze fois par nuit.

De plus, à cette époque, et pendant les vingt-cinq ans qui suivirent, je n'eus jamais la sensation de l'assoupissement. Je m'endormais soudain et quand je m'éveillais, j'étais tout de suite complètement éveillé.

Avec cet état de mon cerveau, j'étais incapable de travailler sans ressentir des sensations anormales, signes d'un désordre nerveux. Ni à ce moment-là, ni après, je n'éprouvai de dégoût ou d'incapacité à penser ou à écrire. C'était simplement que l'application continue produisait dans ma tête cette sensation que quelque chose allait mal. Pendant les dix-huit mois dont je viens de parler le symptôme se manifestait promptement, et quoique, pendant les années suivantes, il m'ait été possible, quand j'étais bien, de travailler pendant trois heures sans me faire du mal, pourtant, je n'ai

jamais pu aller plus loin. Si je le faisais, une rechute se produisait sans retard. En ce temps-là comme plus tard, la lecture avait le même effet sur moi que le travail, quelle que fût la nature du livre. Pendant les périodes de rechute, il suffisait d'une colonne de journal pour que ma tête allât mal, et lorsque j'étais le mieux, je ne pouvais pas, après mon travail du matin, lire un roman pendant quelque temps sans souffrir. Quand je m'offrais le luxe d'en lire un, ce qui arrivait peut-être une ou deux fois par an, je ne pouvais ce faire qu'en m'y reprenant à onze ou douze reprises. J'avais l'habitude de lire un livre ou un roman pendant trois quarts d'heure ou une heure dans l'après-midi, Si je lisais le soir pendant ce laps de temps, j'étais sûr de ne pas avoir même le repos que j'avais d'ordinaire. Cette obligation de me passer de presque toute littérature, excepté celle que je pouvais utiliser, et encore, pas toute, était une de mes plus pénibles privations.

Ainsi que je l'ai indiqué à l'occasion, l'excitation mon daine était habituellement mauvaise. Quoique, plus tard, j'aie pu en supporter une quantité modérée sans dommage, pourtant, une conversation animée, surtout si elle prenait le tour de la discussion, m'apportait comme châtement une mauvaise nuit. Le théâtre, quoique ne me faisant pas toujours du mal, et même parfois me procurant du bien, était généralement mauvais pour moi. La musique était peut-être la seule chose dont je pouvais jouir impunément. Mais on ne peut pas toujours aller au concert, et la bonne musique de chambre est rare. Naturellement tout cela ne rendait pas facile l'emploi de mon temps libre. Je le passais en grande partie dans un état de simple passivité, et avoir à passer quelques heures à ne rien faire était mauvais pour moi de façons diverses.

Mais Spencer ne pouvait s'arrêter longtemps à Derby, malgré son état de santé. Il ne pouvait rester plus longtemps inactif. Depuis deux ans et demi, sa plume ne lui avait rien rapporté : il fallait aller chercher du travail. Et il partit pour Londres le lendemain de Noël.

Voir la suite : 2° fichier, chapitres XIX à XXXIV.